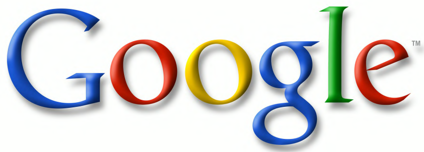

Google


LIBERTÉ
ET
PATRIE

Wm Barnes

[Bouhours, Dominique]

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

NOUVELLE EDITION.

Où

LES MOTS DES DEVISES,

sont expliquez.

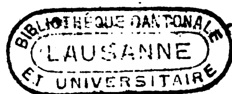


A PARIS,

Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M DCCXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.





A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY SECRETAIRE D'ETAT.



ONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaisir à lire l'Ouvrage que je vous présente. Un esprit aussi délicat que le vôtre trouve peu

de choses qui le satisfassent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR, *si vous n'avez pas sujet d'être fort content de mes Entretiens, j'ose dire que vous devez l'être un peu de moi. Vous sçavez combien je suis touché de votre merite ; & que depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'admire en vous des qualitez qui ne se rencontrent gueres ensemble : un génie propre pour les sciences & pour les affaires ; un esprit également vif & solide, une memoire prodigieuse, avec un discernement fort juste ; beaucoup de feu, & en même temps*

beaucoup de discretion, soit qu'il faille parler ou se taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat : il vous est commun avec tous ceux de votre Maison.

Ce sont ces qualitez extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majesté à vous donner dans un âge peu avancé une des Charges du Royaume qui demande le plus de capacité & de prudence. Ce sage Prince a jugé qu'étant aussi éclairé & aussi habile que vous êtes, vous n'aviez pas besoin d'être consommé dans les affaires pour y réussir, & que vos propres lumieres vous pouvoient*

tenir lieu d'une longue experience. Aussi quelque bonté qu'il ait pour Monseigneur votre Pere, il a consideré votre Personne en vous faisant Secretaire d'Etat. Dans les autres occasions il a récompensé les services que ce fidele Ministre lui a rendus : mais en celle-ci il a eu égard particulierement aux services que vous pourriez vous-même lui rendre.

Je ne m'étonne pas après cela, MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez pour remplir tous les devoirs de votre Charge, ni du soin que vous prenez de vous instruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus ca-*

pable. Que ne doit-on point faire, quand on a à soûtenir le jugement du plus grand Monarque du monde?

Au reste, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariste & pour Eugene, je n'ai pas dessein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plûpart des gens qui vous approchent: tout ce que je prêtens est de contribuer quelque chose à votre divertissement dans les heures où vous prenez un peu de relâche, & de vous marquer le profond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-obéissant serviteur. B. J.



TABLE DES ENTRETIENS.

LES



LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.



IL y a quelques mois qu'Ariste & Eugene se rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime, durant la plus belle saison de l'année. Comme la fortune les avoit presque toûjours

ſeparez depuis qu'ils ſont liez d'amitié, ils furent fort aiſes de ſe retrouver après une ſi longue abſence, & d'avoir occaſion de jouir un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils réſolurent pour cela de ſe voir tous les jours; & afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni (ce qui rend la promenade aiſée), on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie, & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la côte, & qui repréſentent dans la perſpective quelque choſe de ſemblable à de vieux Palais tombez en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps de ces converſations libres & familieres qu'ont les honnêtes gens, quand ils ſont amis; & qui ne laiſſent pas d'être quelquefois ſpirituelles, & même ſçavantes, quoiqu'on ne ſonge pas à

y faire paroître de l'esprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent sur le rivage pour se promener, Eugene s'attacha d'abord à considerer la mer qui étoit alors pleine, & qui n'étoit point trop émûe. Puis tout d'un coup se tournant vers son ami, n'est-ce pas là, mon cher Ariste, lui dit-il, un admirable spectacle? & n'en êtes-vous pas touché comme moi? Il faudroit être aveugle ou stupide, répondit Ariste, pour n'en être pas charmé; & je trouve cette petite réverie où vous vous êtes laissé aller, la plus raisonnable du monde. Il y a longtemps que j'admire la mer, poursuivit-il: je fis dans ma jeunesse un voyage exprès pour la voir, & je ne fus pas moins surpris en la voyant la premiere fois, que vous l'êtes. La merveille est, que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis, & que je l'admire encore aujourd'hui comme si je ne l'avois jamais vûe.

A ce que je vois, dit Eugene; vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Oui, sans doute, reprit Ariste. Cette immense étendue d'eaux; ce flux & ce reflux, le bruit, la couleur, les figures différentes de ces flots qui se poussent régulierement les uns les autres, ont je ne sçais quoi de si surprenant & de si étrange, que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets, on cesse de les admirer; on s'y accoutume, on s'y apprivoise, pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le Soleil que quand il s'eclipse, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'après l'avoir une fois vû, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de même de la mer; elle paroît toûjours nouvelle, parce qu'elle n'est jamais en un même état. Tantôt elle est tout-à-fait tranquille, & ses ondes sont si unies, qu'on la prendroit pour une eau dormante: tantôt elle est un peu émûe, comme la voilà maintenant. Il y a des heu-

res qu'elle eſt étrangement agitée. Elle eſt haute en un temps, & baſſe en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle ſe retire. Elle change de couleur preſque à tout moment : après une grande agitation elle eſt toute blanche d'écume ; quand le Soleil ſe leve ou ſe couche, il ſemble qu'elle ſoit toute en feu. Tantôt elle paroît de couleur de pourpre, tantôt elle paroît verte ou bleue. Ces couleurs differentes ſe mêlent quelquefois enſemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ſes flots n'eſt quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à réver agréablement : mais c'eſt auſſi quelquefois un mugiſſement épouvantable qu'on ne peut ouir ſans frayeur. Vous ſçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

Tantôt l'onde brouillant l'arene,
Murmure & fremit de courroux,
En ſe roulant ſur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle rentraine.

En un mot, il y a tant de variétez dans le même objet, que les yeux ne se lassent jamais de le voir, & que l'esprit y trouve toûjours de quoi admirer.

Tout cela est fort bien remarqué, dit Eugene; & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que soit la mer, elle est toûjours admirable. Mais dites-moi, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage: l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vrai, répondit Ariste, je n'ai encore rien décidé là-dessus: mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en pense, je prendrai mon parti aisément; & sans déliberer davantage, je sens bien déja que la mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille, que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre goût, reprit Eugène. Il me semble que la mer n'est jamais si belle que dans sa colere; lorsqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit

d'une maniere effroyable, & qu'il se fait une espece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuosité ; ces montagnes d'eau & d'écume, qui s'élevent & qui s'abbaissent tout d'un coup ; ce bruit, ce desordre, ce fracas, tout cela inspire je ne sçais quelle horreur accompagnée de plaisir, & fait un spectacle également terrible & agreable :

Bello in si bella vista anco e l'horrore,
Et di mezo la tema esce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaise, dit Ariste ; tout y est doux, tout y est beau. C'est une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaît tant ; & la beauté de la mer en cet état ressemble tout au plus à celle de ces personnes qui n'ont ni vivacité, ni esprit. Je ne comprens pas, dit Ariste en souriant, qu'un emportement de colere puisse donner de la grace. Je pourrois vous ré-

pondre, repartit Eugene, qu'il y a des personnes à qui un peu de colere ne sied pas mal. Mais quoi qu'il en soit, je soûtiens toûjours que la mer n'est jamais plus belle que quand elle est irritée : c'est alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle se fait regarder avec admiration.

Eh quoi, interrompit Ariste, n'est-ce pas un beau spectacle que cet élement, quand une profonde paix y regne sous un ciel serein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaisir à promener ses regards sur une étendue si vaste & si unie ? N'est-ce pas encore une chose très-agréable, que de voir un navire bien équipé aller pompeusement sur les eaux, comme un grand corps qui semble se mouvoir de soi-même ? Mais aussi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertisse même davantage, que de voir un navire servir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aise,

interrompit Ariste : si vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage, je suis sur que de l'humeur dont vous êtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans sa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confessiez, poursuivit-il, qu'il a fallu être bien hardi, pour s'exposer la premiere fois à un si furieux élement. Je l'avoue, dit Eugene, & je suis même d'avis, que sans nous piquer mal à propos de hardiesse, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la mer couroucée sera encore plus belle dans l'éloignement & en perspective : joint qu'on n'a pas, ce me semble, l'esprit assez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans sa fureur ; & si je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de perir, pour prendre ce divertissement à son aise.

Comme ils s'entretenoient de la sorte, ils apperçûrent un grand vaisseau qui ne faisoit que de sortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder ; & lorsqu'il commença à s'éloigner, Ariste reprit aussitôt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempêtes ni les écueils, ni les monstres de la mer ; sans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extrémitez de la terre par des chemins si courts, qu'à la mesurer par là, elle ne paroît pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide, que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'est lui qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi, à aller découvrir

Illi robur & æs triplex Circa pectus erat qui fragilem truci Commisit pelago ratem. *Horat. lib.* 1. *Od.* 2.

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'est par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le secret de réunir ce que la nature a separé par des espaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaison de tous les peuples : les mêmes eaux qui divisent le monde nouveau de l'ancien, servent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes assez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes ; & assez hardis, pour mépriser tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux autres à se briser contre les rochers, à mourir sans sepulture, & à chercher une nouvelle espece de mort sur la mer, comme s'il n'y en avoit pas assez sur la terre. Si vous

Satis non fuit hominé mori, nisi periret, & insepultus. *Plin. hist. nat. lib.* 19. *proem.*

me croyez, continua-t-il, nous ne nous exposerons point à ces dangers-là; & quoique les coquilles que la mer jette sur le rivage, ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes: aussi bien l'état de notre fortune n'a pas besoin des tresors du nouveau monde; & apparemment notre interêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Non est meum, si mugiat Africis Malus procellis, ad miseras preces Decurrere, & votis pacisci, Ne Cypriæ Tyriæque merces Addant avaro divitias mari. *Hor. epod. 2.*

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & lui s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la mer, & où l'on voit une varieté infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres? S'il en faut croire

Concharum genus, & in

l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle se joue, ni où elle s'égaye davantage. iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hist. nat. lib. 9. c. 33.*

Ne diriez-vous pas, reprit Ariste, que ce sont des ouvrages de l'art, tant elles sont régulierement travaillées? Je dirois presque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature, pour se divertir, imite quelquefois celui qui fait toûjours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites-vous, poursuivit Ariste, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richesses dans ses abîmes? Je me souviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profusion de petites choses; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariste s'étant

assis auprès des dunes pour considerer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque temps à rêver l'un & l'autre, sans se dire presque rien : & leur conversation auroit peut-être langui plus longtemps, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami quel étoit le sujet de sa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Ariste, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement ? Mais c'est en vain que j'y songe, ajoûta-t-il ; comme je ne suis point philosophe, je n'y comprens rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne sçavez vous pas ce que disent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après

une méditation profonde, il se précipita dans l'Euripe; comme pour nous apprendre par sa mort que cette question étoit l'écueil de la Philosophie, & l'abîme où se perd l'esprit humain. On n'a pas laissé de raisonner beaucoup sur le flux & le reflux depuis la mort d'Aristote, repartit Ariste; & je meurs d'envie de sçavoir ce que les Sçavans en ont dit, quand ce ne seroit que pour m'en divertir; car ils ont coûtume de dire de plaisantes choses sur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curiosité j'ai bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là-dessus, si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me disant leurs pensées: dites les moi, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y suis pas si sçavant que vous pensez; & je ne sçais que vous en dire. Mais puisque

vous le voulez abſolument, je vous dirai ce que j'en ai lû autrefois. Il me ſemble que Platon s'eſt imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer, & que les eaux qui ſortent impetueuſement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impétuoſité qu'elles en ſortent, produiſent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que céla venoit de je ne ſçais quels eſprits qui ſoufflent ſous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur ſouffle.

D'autres Philoſophes ſe ſont perſuadez, que des feux ſoûterrains faiſoient bouillonner la mer, en s'allumant: que ce bouillon ſe répandoit peu à peu, & ceſſoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns diſent que l'air enfermé au deſſous des eaux, pouſſe la mer, la ſouleve, l'étend vers ſes bords: que la mer, après avoir cedé quelque temps, repouſſe l'air

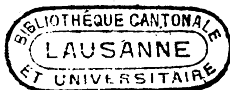
avec d'autant plus de violence, qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croyent que le fond de la mer étant inégal & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages se précipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble, elles se choquent & se chassent les unes les autres, de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivieres qui arrosent la terre, sont la cause du flux & du reflux : comme si en sortant de la mer, elles la faisoient couler avec elles; & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser, & se replier sur elle-même.

Si les rivieres font cet effet-là, interrompit Ariste, ne pourroit on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Pô, qu'il semble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut :

—————— e pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.



Oui, repartit Eugene en riant, dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves, même les moins rapides, sont des seditieux qui troublent le repos de l'Ocean, par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus serieusement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je sçais sur le flux & sur le reflux; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journaliere du premier mobile, comme si le Ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, aussi-bien qu'aux astres.

Galilée explique ce mouvement de la mer, par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Astronome prétend, si je ne me trompe, qu'à mesure que la terre est emportée vers l'orient par un mouvement inégal; les eaux de la mer, qui sont contenues dans les concavitez de la terre, se retirent vers l'occident, jusqu'à ce que le même mouvement de la terre venant à se ralentir, elles retournent par

leur propre poids au lieu d'où elles ſont ſorties.

Un Mathematicien de notre temps, penſe que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a ſur ſon axe : comme ſi la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au ſeptentrion, & puis ſe relevant du ſeptentrion au midi, faiſoit aller & revenir les eaux, ſelon la diverſité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de fineſſe, décident la choſe par une voie plus courte & plus aiſée : ils diſent ſans tant de façon, que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainſi ſes flots.

Les plus fins ont recours aux aſtres. Les uns veulent que le ſoleil dilate les eaux par ſa chaleur : que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand eſpace, elles ſe répandent ſur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'astre qui domine sur les corps humides, & qui a une telle sympathie avec la mer, que l'une change régulierement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise, laquelle a pour corps une mer sous une lune, & pour âme ces paroles,

con sus mudanças me mudo

Ses changemens me font changer

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soi par une vertu secrette ; & qu'elle en forme une bosse, qui venant à s'ouvrir, se répand de part & d'autre sur les bords, d'où ces eaux se retirent ensuite, pour se rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns soûtiennent que la lune passant sur la mer, presse

l'air entre son globle & cet élément : que l'air pressé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtez ; ce qui fait le flux : que l'eau se desenfle, & se remet peu à peu en sa premiere situation, à mesure que la lune passe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philosophes les plus plaisans à mon gré sur ce sujet, sont ceux qui tiennent que ce mouvement est une fievre, laquelle a ses accès, ses redoublemens & ses symptomes. Ils font de grands raisonnemens pour établir leur doctrine ; & ils disent entre autres choses, que comme la fievre se forme par l'amas de quelques humeurs, dont il se fait une espece de levain, qui aidé d'un agent exterieur, ce sont leurs termes, s'échauffe peu à peu, se pourrit, s'enfle, & corrompt toute la masse du sang ; ainsi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, lesquelles étant élevées se cuisent, se pourrissent, & se

fermentent par l'impreſſion de cet aſtre, juſqu'à ce qu'il s'en faſſe un levain, qui altere & qui gonfle toute la mer.

Au reſte, ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les nôtres. Ils penſent expliquer fort bien ſuivant leurs principes, d'où vient le friſſonnement & le tremblement des flots: pourquoi l'eau croît & décroît peu à peu, & à des heures reglées. Ils diſent que la mer ſe purge de temps en temps, comme les malades ont coûtume de faire; & que tous ſes excrémens ne ſont pas de la nature de l'ambre gris: car ils ajoûtent que près de Meſſine elle ſe décharge reglément de certaines matieres fort puantes, & qu'à Veniſe elle laiſſe après ſon reflux une très-mauvaiſe odeur. Ils diſent même qu'elle n'eſt pas exempte des ſueurs de la fievre, & que les écumes ſalées qu'elle jette durant ſes grandes tempêtes & ſes grands flux ſont les ſueurs de ſes grands accès.

A ce que je vois, dit Ariste en riant, ces purgations & ces sueurs lui sont assez inutiles : car enfin elle est toûjours agitée de sa fievre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fievre ne quitte jamais, & dont elle imite si bien les rugissemens quand elle est irritée. Pourquoi ne le feriez-vous pas, répondit Eugene ? Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens qui étoient pour le moins aûssi raisonnables & aussi sages que vous, ont bien cru que la mer étoit un grand animal, qui faisoit le flux en poussant son haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariste ; & c'est dommage, ajoûta-t-il ; que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusqu'au siecle passé : il n'auroit pas eu de peine à rendre raison, pourquoi l'an 1550. le flux & le reflux cessa un jour entier aux côtes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'em-

Sander lib. 2. de Schiſm.

bouchure de la Tamiſe ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoiſon, & le ſecond une toux de cet animal.

Mais ſi la mer eſt un animal ; continua-t-il, c'eſt ſans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte ; les chameaux & les éléphans ne ſont rien en comparaiſon d'elle : on lui a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaiſſeaux d'une grandeur prodigieuſe, & elle porte tous les jours des navires qui valent preſque des villes.

C'eſt auſſi, reprit Eugene, de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuſe ; elle devore non-ſeulement les hommes & les navires, mais auſſi les villes & les Royaumes :

——— ocean vorace ;
Ocean, che non pur le merci, e i legni ;
Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer, & qui y fit jetter des chaînes pour la

la réduire sous son obéissance, étoit sans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes feroces, que l'on châtie & que l'on enchaîne, quand on veut les apprivoiser & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariste, de tant d'opinions différentes laquelle est-ce qui vous plait le plus? A vous parler sincerement, repartit Ariste, elles ne me plaisent gueres toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant ni Philosophe, ni Astronome, ni Medecin, je n'ai pas l'esprit de les bien comprendre. Vous avez raison, reprit Eugene, de n'en être pas fort content. Les unes sont évidemment fausses; les autres ne sont pas trop raisonnables; pas une n'explique tout ce qu'il y a de singulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les astres, ne peuvent dire pourquoi la mer commence à monter quand la lune se

leve sur notre horizon, ou sur celui de nos antipodes : pourquoi le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua*, est précisement quand la lune est à son midi : pourquoi les marées sont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoi elles s'augmentent aux solstices, & aux équinoxes, & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celui du printems : pourquoi le flux & le reflux se fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la mer est régulierement six heures à monter, & six heures à descendre : & pourquoi enfin elle retarde presque d'une heure tous les jours.

Mais aussi les opinions qui attribuent tout aux astres, n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement : d'où vient par exemple qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie, ni presque dans toute la mer Mediterranée, excepté à Venise ; qu'il n'y en a point dans la mer

Baltique, ni dans la côte septentrionale de la mer Pacifique, quoiqu'il soit assez grand dans les côtes meridionales de cette mer : d'où vient que sous la zone torride il est fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & presque insensible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l Isle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle France, & à la côte de Bourdeaux, la mer monte en cinq heures, & descend en sept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine mer des Indes l'eau est quinze jours à monter, & quinze jours à descendre : pourquoi vers le pole arctique que le flux & le reflux se fait réglément deux fois le jour, sans qu'il se fasse jamais la nuit : pourquoi il ne se fait que la nuit dans

la mer Persique, & qu'il ne se fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raison, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne sont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en est pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées sont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes : pourquoi les marées croissent à la nouvelle lune, lorsque cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à se fortifier : enfin, pourquoi le flux se fait aussi réglément à nos rivages, quand la lune est sous notre horizon, que quand elle est sur nos têtes, & qu'elle bat à plomb sur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re-

flux, si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune; & je ne vois pas que cet astre tout changeant qu'il est, puisse être la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irregulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports très-éloignez les uns des autres, & situez sous des climats différens, le flux de chaque jour est le même; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux côtes de Frise.

En quelques lieux la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout: il y a des côtes où la mer vient avec tant de

précipitation & tant de violence, qu'elle couvre, en un instant tout le rivage; & d'où elle se retire si vîte, qu'elle semble disparoître tout d'un coup. Il y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vîtesse, quoique le flux s'y fasse très-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plûpart des côtes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas: en Angleterre elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues: elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusqu'à cent lieues; elle repousse encore plus loin le fleuve de Saint Laurens dans le Canada: quoique ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer Mediterranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme

vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement si régulier & si irrégulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause qui en expliquât tous les accidens & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'être pas plus éclairés dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature comme dans la grace incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence ; mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser notre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fût caché aux hommes.

At mihi semper, Tu quæcunque moves tam crebros causa meatus, Ut superi voluere, late. *Lucan. l. 1.*

Vous le prenez bien, répondit Ariste, & assurément nous ne sçaurions mieux faire vous & moi, que d'entrer dans les pensées d'un grand Prophéte, en nous écriant avec lui à la vûe de cet élément : *Les élevations de la mer sont admirables. Le Seigneur est admirable dans les eaux.* On peut sans doute y admirer Dieu comme dans sa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer représente non seulement sa grandeur, son immensité, les abymes de sa providence & de sa sagesse; mais encore sa misericorde & sa justice, la pureté & la plénitude de son être. C'est ce qu'un de mes amis a exprimé assez heureusement en ces vers :

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. *Psal.* 92.

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur;
Sa colere, d'un Dieu le courroux formidable;
Et son affreuse profondeur,
Des desseins éternels l'abîme impenetrable.

Comme Dieu, dans son sein, parmi ses flots d'azur
Elle ne souffre rien d'impur:
Immense comme lui, toûjours pleine & feconde
Elle donne toûjours sans jamais s'épuiser;
Et sans jamais se diviser,
Elle répand par tout les tresors de son onde.

Mais ne remarquez-vous pas, poursuivit Ariste, que la mer a plusieurs faces; & que si d'un côté elle est l'image de Dieu, de l'autre elle est l'image du monde, & de la vanité des choses humaines. Ces calmes & ces tempêtes qui se succedent à toute heure; ces flots qui se poussent & qui se choquent sans cesse; ces vents favorables, & ces vents contraires; ces navigations heureuses, & ces naufrages qui se font souvent jusques dans le port; tout cela n'est-il pas une fidelle peinture de ce qui se passe dans la vie? Y a-t-il une mer plus inconstante que la cour des Princes?

Y en a-t-il même une plus perilleuse ? De quelque côté qu'on se tourne, ce ne sont qu'écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire ; & si nous en croyons un saint Pere qui regardoit le monde comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer, il en faut tout craindre jusqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne soyez point en assurance. Quoique cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y souffle qu'un doux zephir, il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi, le peril est au dedans ; ce grand calme est une tempête.* Et de là vient aussi, poursuivit Ariste, que ceux qui se fient à ces belles apparences sont toûjours trompez.

Nolite credere, nolite esse securi. Licèt in modum stagni fusum æquor arrideat ; licèt vix summa jacentis elementi terga spiritu crispentur : magnos hic câpus montes habet. Intus inclusum est periculum ; intus est hostis. Tranquillitas ista, tempestas est. *S. Hier. Ep. ad Heliodor.*

Misero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel presta fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda

Dentro aquell' onda,
Onde scherzò il matino.

Puisque le monde est une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaisirs qu'on y goûte soient détrempez d'amertume, & que les biens qu'on y possede soient de la nature de ces eaux salées, qui allument la soif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariste, c'est que la plûpart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour user d'un mot de l'Ecriture sainte. Mais puisque nous voilà sur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir qu'un peu de sable dompte toute la fureur de la mer, sans nous faire des reproches à nous-mêmes du déreglement de nos passions, que rien ne peut vaincre?

Inundationem maris quasi lac sugent. *Deuter.* 33.

Il est vrai, reprit Eugene, que cette obéissance de la mer a quelque chose d'étonnant: car on dit

roit que quand elle est courroucée, elle va inonder toute la terre ; cependant elle s'arrête tout court à son rivage, & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un second deluge, se brisent à un grain de sable. Un Pere Grec a dit, ce me semble, que quelque furieuse que soit la mer, en approchant de ses bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu qui lui défend de passer outre ; & qu'alors elle se retire par respect en courbant ses flots, comme pour adorer le Seigneur, qui lui a marqué des bornes.

S. Basil. Seleuc. orat. 1.

Cet ordre de Dieu, dit Ariste, est conçû en des termes bien précis dans les saintes Ecritures : *Vous viendrez jusqu'ici, & vous n'irez pas plus avant.* Oui, reprit Eugene ; & ces paroles sont si bien marquées sur le rivage, que rien ne les sçauroit effacer : ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable ; ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze, ne l'est pas. Le temps qui consume tout,

Usque huc venies, & non procedes amplius. *Job. c. 38. 11*

qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obelisques & les mausolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui sont gravez sur ces magnifiques monumens.

La mer & son sable, interrompit Ariste, me font souvenir d'une assez jolie avanture. Une femme se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt ces mots sur le sable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites, vint un peu après. Ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidelité & de sa constance. Mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; & quelque violente que fût sa passion, il reconnut sur le champ qu'il n'étoit pas trop sage d'ajoûter foi à des cho-

ses dites par une femme, & écrites sur du sable.

Georges de Monte-Major.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer,
Cosas dichas por muger,
Y escritas en el arena.

Mais pour revenir à ce que je vous disois du monde & de ses plaisirs, reprit Eugene : si nous en croyons les naturalistes, l'eau de la mer est douce au fond, & salée seulement au dessus. Au contraire, les douceurs du monde ne sont que superficielles ; pour peu qu'on entre dans le fond des choses humaines, on n'y trouve que des amertumes, & on s'en dégoûte bientôt.

Aristot. sect. 23. Problem. qu st. 30. & 31.

Je comprens assez, dit Ariste, pourquoi les plaisirs du monde sont pleins d'amertume ; mais je ne comprens pas pourquoi les eaux de l'Ocean sont ameres. C'est aussi une chose assez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les sçavans y sont à peu près aussi empêchez qu'au flux & au reflux ;

ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soûtiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées que le soleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoûtent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil, & que ce qui reste de grossier étant cuit par sa chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croient que la mer est naturellement salée, que Dieu lui a communiqué cette qualité dès le commencement du monde : non seulement pour empêcher qu'elle ne vînt à se corrompre avec le temps ; mais aussi afin que ses eaux étant plus pesantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas fort convaincan-

tes comme vous voyez : & il reste toûjours à sçavoir pourquoi le mouvement seul, qui empêche l'eau des rivieres de se corrompre, ne suffit pas pour préserver de corruption celle de la mer ; pourquoi le soleil ne produit pas le même effet dans les rivieres que dans l'Ocean ; pourquoi tant de rivieres & tant de pluyes ne l'adoucissent point ; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la mer ne se sent point de son amertume.

Ce sont des secrets qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Disons-le encore une fois ; c'est proprement dans la mer que Dieu est admirable & incomprehensible. C'est-là aussi, poursuivit Ariste, qu'il prend plaisir à faire paroître ses merveilles, & ses chef-d'œuvres. Il semble que ce vaste élément soit le théatre de la puissance divine : non seulement parce qu'on y voit tout ce qui se rencontre ailleurs, mais encore parce que les choses qui y naissent

Mirabilia ejus in profundo. *Psalm.* 106.

ſont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je ſçais bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les eſpeces qui ſont ſur la terre : car il y a des chiens, des loups, des ſangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans, & des ſinges. Ce qui me paroît plus étrange, c'eſt que les bêtes qui ſont affreuſes & cruelles ſur la terre, ſont belles & douces dans la mer; & qu'outre toutes ces eſpeces d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres, dont la plûpart nous ſont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrens in paludibus, decora in aquis. S. *Ambroſ. Hexam. c.* 2.

Je ſçais encore qu'il y a des oiſeaux de toutes les façons, juſqu'à des aigles & à des Phenix. Mais ſçavez-vous bien, dit Ariſte, qu'il y a des poiſſons qui volent; & qu'un entre autres s'appelle *le poiſſon volant*? Que ce poiſſon-oiſeau ne ſe peut ſervir de ſes aîles ſi el-

Oviedo hiſt. de las Indias lib. 3. *c.* 5.

les ne sont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles sont seches? Sçavez vous que la mer a ses étoilles, comme le ciel a les siennes; & que les étoiles marines sont non seulement vivantes & animées, mais encore si chaudes de leur nature, qu'elles consument tout ce qu'elles touchent? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes sortes d'herbes & des plantes dans l'ocean; qu'il y a des mers semées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent passer; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts, & des prairies sous les eaux? Il ne reste plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajoûta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariste, il ne seroit pas difficile de vous y en faire voir: on pourroit du moins vous montrer les restes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de passer ses bornes, & de faire des courses sur la terre pour punir les crimes

Arist. hist. animal. lib. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 15.

Oviedo hist. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Maiol. dier. Comic. Collo. 10.

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Frise & dans la Hollande. On auroit à la verité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, si ce n'est que les hommes marins & les femmes marines, dont les histoires font mention, ne soient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Maiol. ibid.

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux veritables peuples de la mer, il faut avouer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux. Outre qu'ils sont en plus grand nombre sans comparaison que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualités. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquises n'ont pas le goût ni la délicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur aussi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran-

S. Ambros. Hexam. lib. 5. c. 2. de Thimallo.

deur des éléphans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monstres de l'Ocean. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer, qui arrêtent les navires. Les cancres marins, qui semblent les plus stupides des poissons, ont une adresse merveilleuse à surprendre les meres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette Sirene qui parut en Hollande sur la fin du siécle passé, & qui apprit en peu de tems à filer? Car les Sirenes ne sont pas de pures fables: on en a vû en divers pays, & une des plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Corn. à Lapide in Isai. 13. 22. Sirenes in delubris voluptatis.

Gesner. hist. animal. lib. 4. de Sirenibus.

Les dauphins sont plus agiles & plus vîtes que les oiseaux: ils ne s'arrêtent jamais, non pas même quand ils dorment, ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo riposo ancor non have,

Et ce qui a fondé aussi plusieurs devises, dont l'une a pour ame,

In motu quietem.

Le repos dans le mouvement.

Quelque tendre que soit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits, elle n'égale point celle que le dauphin à pour les siens : il les nourrit de son lait, & il les porte sur son dos ; il les reçoit dans sa bouche, & il les enferme dans son ventre, quand ils sont poursuivis par les pêcheurs. On dit même que quand ils sont pris, il les suit par tout, & qu'il ne leur survit pas long-temps. Les dauphins s'entraiment les uns les autres ; jusques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené sur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à son secours, & remenerent le prisonnier en triomphe après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils sont touchez de la beauté. Ils se plaisent à la musique, & il ne faut point d'autre appas pour les prendre qu'une belle

Aristor. hist. anim. lib. 9. c. 48.

voix. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin, & dont on ne sçauroit sortir, pour peu qu'on y entre. Aussi-bien, dit Eugene, ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la mer. Les perles toutes petites qu'elles sont, valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariste, si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde, & qu'elles coûtent souvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes, dit Eugene, ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de grosses perles, fort rondes, fort blanches & fort polies? Ce sont, à les bien définir, des chef-d'œuvres de la nature, où

l'art n'a rien à ajoûter. Les pierres prétieuses sont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers; & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me semble, dit Ariste, que la dureté fait une partie de leur prix: cependant, si nous en croyons de bons Auteurs, elles sont molles dans leurs nacres, & elles ne durcissent que quand elles sentent l'air. Solin. c. 55.
A la verité, repliqua Eugene, elles ne sont pas dures dans le moment qu'elles se forment; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il se peut faire que l'air contribue quelque chose à leur dureté. C'est peut-être pour cela que les con-

ques où elles sont enfermées, s'élevent quelquefois au dessus de l'eau, & entrouvrent leurs écailles.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2.

Quoi qu'il en soit, ajoûta-t-il, si les perles ne sont dures qu'après avoir été exposées à l'air, elles ont cela de commun avec le coral. Car vous sçavez que le coral est une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne se change en pierre que quand il en est dehors. Cette proprieté, dit Ariste, pour être connue de tout le monde, n'en est pas moins merveilleuse. L'experience nous fait voir tous les jours que plusieurs choses qui naissent à l'air, comme du bois, des herbes & des champignons, se petrifient dans les eaux; mais nous ne voyons que le coral qui étant né dans les eaux se petrifie à l'air.

Ce qui me paroît encore assez bizarre, continua Eugene, c'est qu'il ne devient rouge que quand il a été tiré du fond de la mer: il prend alors cette teinture de sang qui

qui lui est naturelle, & en quoi consiste sa principale beauté.

Il y a du coral qui n'est point rouge, dit Ariste; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine espece où toutes ces couleurs sont mêlées ensemble: on en rencontre même quelquefois des branches dont une seule a trois couleurs distinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois, dit Eugene, la nature s'égaye & se joue dans la production du coral, aussi-bien que dans celle des coquilles. Oui sans doute, reprit Ariste: & de là vient que les diverses sortes de coral ne servent pas moins à orner les cabinets des curieux, que les differentes especes de coquillage. J'ai vû un collier de l'Ordre du Saint-Esprit fait d'une seule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé, ni de plus rare; & les connoisseurs admirent cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout ensemble.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2.

Les Indiens, poursuivit Eugene, estiment le coral autant que les perles, & les comptent entre les pierres précieuses : leurs femmes en font des colliers dont elles se parent dans les réjouissances publiques : & comme le guy de chêne étoit sacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque chose de divin parmi les sages des Indes; selon eux, c'est assez de porter ces grains pour être préservé de tout malheur. Si vous en croyez les historiens de la nature, dit Ariste, le coral défend les maisons de la foudre, & en écarte les mauvais genies : il dissipe les enchantemens & les sortileges. Il arrête du moins le sang, reprit Eugene, & sa cendre bûe avec de l'eau est un remede souverain contre plusieurs maladies : elle fortifie les yeux : elle rejouit le cœur & la tête : elle guérit les piqueures de l'aspic & du scorpion : elle chasse la fievre, l'épilepsie, & la peste.

Les perles mises en poudre ont à peu près la même vertu, dit A-

riste : mais de toutes les productions de la mer, la plus salutaire est l'ambre-gris. Il rajeunit les vieillards, & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sçait pas trop ce que c'est, interrompit Eugene, & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

Excrementa suo & nostro miracula mundo. *Garass. de Ambarc.*

Les uns disent que c'est une espece de trufe ou de champignon marin, que la tempête arrache du fond de la mer, & qu'elle pousse au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots ; & c'est un present que la mer ne fait aux hommes que dans sa colere.

Les autres pensent que c'est un souffre, qui de quelques fontaines où il se forme, coule dans la mer, s'y durcit, & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent si précieux.

Il y en a qui se persuadent que c'est quelque chose de la baleine ;

par la raison que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance sur ces côtes de l'Afrique, quand les baleines y sont jettées par la violence des tempêtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris & la cire est le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui sont au bord de la mer des Indes : ils disent que ces ruches étant cuites par la chaleur du soleil, se détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer, qui par son agitation & par son sel les purifie & les acheve : ils soûtiennent même qu'une grosse piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue, on avoit trouvé dans le milieu de sa substance, le rayon de cire & de miel ensemble ; & que quand on a fait la dissolution de l'ambre-gris avec de l'esprit de vin passé sur la terre, il reste à la fin une matiere toute semblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2. partie.

il m'importe peu que l'ambre gris ſoit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre choſe.

De quelque nature que ſoient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Ariſte, il faut avouer qu'elles cauſent mille maux parmi les hommes : elles ſont la matiere de la vanité, de la délicateſſe, & de la corruption des mœurs ; de ſorte qu'au ſentiment d'un Philoſophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quá è concharum genere. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. cap. 34.*

Elle eſt d'elle-même très-utile, répliqua Eugene ; & les choſes qu'elle produit ne deviennent pernicieuſes que par le mauvais uſage que nous en faiſons. Le Créateur l'a rendue feconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût pluſieurs bras & pluſieurs golphes, afin que s'entremêlant dans les terres fermes, elle nous apportât ſes richeſſes juſques dans nos villes. C'eſt notre faute ſi nous abuſons des biens qu'elle nous fait.

Ex tota rerum natura damnoſiſſimum mare eſt ; tot modis, tot menſis, tot piſcium saporibus, quibus pretia capiétium periculo fiunt. *Ibid.*

Après ces paroles, Ariste & Eugene se leverent; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port dans le dessein d'y voir un vaisseau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre gris, où l'on pêche les perles & le coral. Ils parlerent des isles que la providence conserve au milieu de ces vastes & profonds abîmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent aussi de l'ocean & de la mer Mediterranée; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre selon la diversité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale, la mer Rouge, la mer Morte, la mer Pacifique; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoûtumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer que la mer même.





LA LANGUE FRANCOISE.

II. ENTRETIEN.



Riste & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils se furent un peu écartés d'une compagnie que le beau tems avoit attirée à la promenade, & qui étoit composée des plus honnêtes gens de la ville; Si nous sçavions bien la langue du pays, dit ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de votre sorte, répliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde; & pour moi depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire réflexion sur la langue du pays, ni sur notre solitude.

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste : mais après tout, ajoûta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de ne sçavoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque tems. Car outre qu'on ne peut entrer dans les societés agréables, ni être d'aucune partie de divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous servir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariste ; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez : la plûpart de ces truchemens de profession ne sçavent presque pas la langue des étrangers ausquels ils servent d'interprétes : c'est pitié de voir comme ils alterent, & comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'est, ce me sem-

ble, une grande sujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car si vous perdez un moment votre interpréte, il vaudroit autant que vous devinssiez tout d'un coup sourd & muet. Enfin, pour moi, comme je suis toûjours dans le dessein de voyager, si j'avois quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je lui demanderois le don des langues, ou du moins un peu de genie de ce Postel si renommé au siecle passé par la connoissance des langues, & qui se vanta un jour en présence de Charles IX. de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Toutes vos raisons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à votre Docteur ces connoissances infinies, qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois, poursuivit-il en riant, que si je venois à parler tant de son

tes de langues, on ne me prît dans le monde pour un possedé. Au moins vous seriez bien aise, dit Ariste, que toutes les langues fussent réduites à une seule, & que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas faché, repliqua Eugene; pourvû que notre langue fût cette langue universelle, & que toute la terre parlât François. Vous avez raison de prendre ce parti-là, répondit Ariste: car parlant aussi bien que vous faites, vous perdriez trop, si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajoûta-t-il; vous devez plûtôt esperer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'esprit, se piquent de sçavoir le François: ceux qui haïssent le plus notre nation, aiment notre langue: dans le pays où nous

sommes, les personnes de qualité en font une étude particuliere, jusqu'à negliger tout-à-fait leur langue naturelle, & à se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes : le peuple même, tout peuple qu'il est, est en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue presque aussitôt que la sienne, comme par un instinct secret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France comme à son maître legitime.

C'est une chose fort glorieuse à notre nation, dit Eugene, que la langue Françoise soit en vogue dans la capitale des Pays-bas, avant que la domination Françoise y soit établie. La langue Latine a suivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précedés. Les nations que ces conquerans avoient vaincues, apprenoient le Latin malgré elles ; au lieu

que les peuples qui ne ſont pas encore ſoumis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ſes prédeceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux ſuccès de Charles-Quint firent que de ſon temps les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol; & les grandes qualitez de François I. rendirent célebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire preſentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre, qui réunit en ſa perſonne le bonheur de Charles-Quint & le merite de François Premier?

Bernardini Parthenii orat. pro lingua latina.

Mais pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a gueres de pays dans l'Europe où l'on n'entende le François; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoiſſance des

langues étrangeres n'est pas beaucoup necessaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Asie les plus civilisées. Une lettre écrite d'Ispahan porte en termes exprès que la proposition qui a été faite depuis peu au Roi de Perse par les Ambassadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établissement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Persans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne sçais même si les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en soit, si la langue Françoise n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle merite de l'être. Car à la bien considerer dans sa perfe-

Lettres des pays étrangers, page 80.

ction où elle est depuis plusieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble & d'auguste, qui l'égale presque à la langue Latine, & la releve infiniment au dessus de l'Italienne & de l'Espagnole, les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle?

J'avois cru jusqu'à cette heure, interrompit Ariste, que la majesté étoit le caractere de la langue Castillane. Croyez-moi, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majesté & le faste, entre la fausse & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan: il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne remplisse les oreilles: il donne de grands noms aux petites choses; témoins ses *Maravedis*, ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Es-

pagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer; tant leurs manieres de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut: cela signifie en bon François, qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le même ton; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi: *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero nota la comprehension.* Y a-t-il à votre avis de la grandeur & de la majesté à tout cela? La noblesse d'une langue dépend-t'elle précisément du nombre des syllabes, & de l'enflure des paroles? Est-on de plus belle taille

pour être monté sur des échasses ? A-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? Pour moi je n'entends jamais ces mots & ces expressions de la langue Castillane, que je ne me souvienne du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot, que la riviere de Madrid est le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'est qu'un petit ruisseau qui est le plus souvent à sec ; & qui, si nous en croyons un Poëte Castillan, ne merite pas d'avoir un pont. Je me souviens des vers Espagnols, & vous ne serez peut être pas fâché de les apprendre en passant.

Luis de Gongora.

Duelete de essa puente Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que nos eres rio para media puente,
Y que ella es puente para treinta mares.

Voilà ce que c'est que le Mançanares, & voilà aussi à peu près ce que c'est que la langue Castillane. Des termes vastes & résonnans ; des expressions hautaines & fanfarons

nes ; de la pompe & de l'ostentation par tout. Il n'en est pas de même de notre langue ; ses mots sont d'une grandeur raisonnable, comme ceux de la langue Latine ; ses expressions sont nobles & modestes tout ensemble ; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier : mais elle abhorre aussi les termes empoullez, & le Phebus jusques dans le stile sublime. Elle a dequoi soûtenir les matieres les plus fortes, & dequoi élever les plus foibles : le bon sens & la bienséance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve presque autant de difference entre elle & la langue Espagnole qu'il y en a entre une reine de théatre qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits ; & une véritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sçais quel air majestueux qui la fait toûjours paroître ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle fasse. Vous

sçavez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

Non copre habito vil la nobil-
luce,
E quanto è in lei d'altero e di
gentile:
E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti ancor de l'essercitio
humile.

Mais la langue Italienne, dit Ariste, n'a rien de cette vaine grandeur & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Espagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene, mais avouez aussi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faste. Y a-t-il rien de moins sérieux que ces diminutifs qui lui sont si familiers? Ne diroit on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciulleto*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dot-*

torello, dottoruzzo, vecchino, vecchietto, vecchiettino, vecchiuzzo, vecchiarello. Ajoûtez à cela les mêmes terminaisons qui reviennent si souvent, & qui font une rime perpetuelle dans la prose. Le discours est quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O* : ou du moins les *O* & les *A* se suivent de si près, qu'il étouffent le son des *I* & des *E*, qui de leur côté font aussi en quelques autres endroits une musique assez mal plaisante.

De plus, la langue Italienne aime extrémement les jeux de paroles, les entithefes, & les descriptions : elle s'égaye, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus solides. Je parle de l'Italien & de l'Espagnol, tels qu'ils sont présentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Espagne. Le François est exempt de tous ces défauts : il garde un juste temperament entre ces deux langues ; comme il n'a rien

de l'esprit orgueilleux de l'une, il n'a rien aussi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, qui étoient des délicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'hui; on se moqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau.

Le gentil Rossignolet
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
fretillars
Au doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été si en vogue autrefois, je n'en sçais pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *Mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime

ayent le caractere de diminutifs ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité, à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu la signification propre, & qui n'a pas plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit pas *bassinet* pour dire un petit bassin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de céremonie. Enfin, si nous avons quelques diminutifs d'une autre espece, comme *aiglon*, *becassine*, *pigeonneau*, nous en avons

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît, & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaisons de ses mots sont fort differentes.

Au reste, elle ne les évite pas seulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui composent les periodes ; elle les évite encore dans le commencement & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui ayent un même son, pour rendre une periode vicieuse. Mais la langue Françoise ne se contente pas dans la perfection où elle est de rejetter les terminaisons tout-à-fait semblables ; elle se garde même de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume* & *fortune* ;

soleil & immortel. En quoi elle a peu de rapport, non seulement avec la langue Italienne, mais encore avec la langue Latine, qui affecte quelquefois ces sortes de rimes, jusqu'à s'en faire une espece d'ornement, qu'elle met au nombre de ses figures. Notre langue est encore ennemie du jeu des paroles, & de ces petites allusions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois, dit Ariste, notre Langue est bien plus serieuse que je ne pensois. Elle l'est autant qu'elle le doit être, reprit Eugene : avec toute sa majesté elle est gaye & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toûjours de l'honnêteté, & même de la sagesse dans sa gayeté & dans son enjouement. Ses plaisanteries & ses débauches, si j'ose parler de la sorte, sont comme celles de ces personnes raisonnables, qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bienseance, quelque liberté qu'elles se donnent.

Dans nos bagatelles, dans nos folies ingenieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſſe, que d'élévation, que de bon ſens! Notre langue y eſt en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matiere la ſoûtient; où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajoûta-t-il, c'eſt qu'étant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'être la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre eſprit; & que chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir, & de les peindre: de ſorte que comme les talens des peintres ſont divers, les génies des langues

le

le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment jusqu'aux mœurs & aux sentimens des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres, qui quelque habiles qu'ils soient, ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : leurs couleurs sont éclatantes, leurs traits sont hardis ; il y a de l'esprit & une grande beauté d'imagination en tout leur dessein : mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne sont pas fort ressemblans. Il en est de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées au naturel. Telle est entre autres la langue Espagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle mesure en ses métaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole, & la porte jusqu'à l'excès. De sorte

qu'on pourroit dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus célébres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant*, *coraçon gigante*; & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit si à l'aise, qu'il y restoit encore de la place pour six autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.*

Lorenzo Gracian.

Un bon Poëte de ce pays-là, dit froidement qu'il ne veut plus soupirer, parce qu'il craint que ses soupirs étant tout de feu n'embrasent le ciel, la terre, & la mer.

Pedro Padilla.

Dexo de sospirar, por que recelo
Que siendo mis sospiros esparcidos;
Como del pecho salen encendidos
Abrasaran la tierra mar, y cielo.

Voilà le genie Espagnol. La langue

Italienne ne réussit gueres mieux à copier les pensées. Elle n'enfle peut-être pas tant les choses, mais elle les embellit davantage. Elle songe plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvû que ses tableaux plaisent, elle ne se soucie pas trop qu'ils ressemblent Elle est de l'humeur de ces peintres fantasques, qui suivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoi consiste la perfection des langues, aussi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene, s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau ; ce qui fit dire à son maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

ces ornemens & ces enrichissemens ne sont pas de veritables beautez. Toutes ces expressions Italiennes si fleuries & si brillantes, sont comme ces visages fardez, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il est vrai que ces belles expressions ont de quoi surprendre, & même quelquefois de quoi plaire : mais après tout, ce sont de fausses beautez ; & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laisse pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui représentent naïvement tout ce qui se passe dans l'esprit ; & entre celles qui ont ce talent, il me semble que la langue Françoise tient le premier rang, sans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré, qui sçache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choses précisément comme elles sont. Elle n'aime point les exaggerations, parce qu'elles alterent la verité ; & c'est pour cela sans doute qu'elle n'a point de ces

termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandissime*, *Bellissime*, *Habilissime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour se servent, ne sont point François; & pour *Illustrissime*, *Serenissime*, *Réverendissime*, *Généralissime*, ce sont des termes établis, pour marquer les qualitez des personnes, & non pas pour exaggerer les choses.

Notre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles, parce que ce sont des figures ennemies de la verité : en quoi elle tient de notre humeur franche & sincere, qui ne peut souffrir la fausseté & le mensonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer; ou que les mots métaphoriques sont devenus propres par l'usage. Sur-tout elle ne peut supporter les métaphores trop hardies : & nous ne sommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *solstice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la

gloire. Comme les jeunes personnes, quelque bien faites qu'elles soient, ne plaisent point aux honnêtes gens, si elles n'ont de la retenue & de la pudeur; les métaphores les plus agréables ne sont point au gré de notre langue, si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien celles dont elle use : elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pousse pas trop loin aussi : elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoi elle est encore bien differente de ses voisines, qui portent toûjours les choses à l'extrémité. Car, par exemple, si elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre aussitôt pour phare le flambeau de l'amour même ; & pour étoile polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les desirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'esperance : elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte : & c'est grand hazard si elles ne le font

échouer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte, ou ces allegories, dont les Espagnols & les Italiens font leurs délices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste, notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elle ne les adoucit par : *si j'ose dire*; *pour parler ainsi*; *pour user de ce terme*; *s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoise; c'est que sa poësie n'est gueres moins éloignée que sa prose, de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poëtiques; & le langage des poëtes François n'est pas comme celui des autres poëtes fort different du commun langage. Nos Mu-

ses, bien loin d'être libres & emportées comme celles d'Italie & d'Espagne, sans parler ici ni des Grecs, ni des Latins : nos Muses, dis-je, sont si sages & si retenues, qu'elles ne se permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui toute divine qu'elle est, fait dire aux autres assez souvent bien des folies. Ne seroit-ce point pour cela, dit Ariste, que les poëtes épiques ne réussissent pas tant en notre langue ? Car comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'entousiasme, des imaginations hardies, des expressions poëtiques, & fort élevées au dessus de la prose ; il se peut bien faire que le génie de la langue Françoise ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poësie à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens mêmes sont parvenus. Quoi qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que le

ftile métaphorique n'eſt bon parmi nous ni en proſe ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignez du caractere de notre langue, repliqua Eugene, que les maſques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizares, ſont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchez, les phraſes trop élégantes, les periodes même trop compaſſées lui ſont inſupportables. Tout ce qui ſent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque ; & un ſtile affeté ne lui déplaît gueres moins, que les fauſſes Précieuſes déplaiſent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte ja-

mais rien; & si elle étoit capable d'affecter quelque chose, ce seroit un peu de négligence; mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajustemens.

Bella ancor, ch'incolta.

Sçavez-vous bien que notre langue souffriroit plûtôt des barbarismes que des afféteries; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-esprit qui ne dit que de beaux mots?

A ce compte, répartit Ariste, ceux qui rafinent éternellement sur le langage, sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pensez, répliqua Eugene: & pour moi je ne sçache rien qui dégoute davantage les personnes raisonnables, que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires, & qui dans une conversation disent cent

fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajoûta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage ressemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille differentes figures. Car la langue Françoise hait encore tous les ornemens excessifs: elle voudroit presque que ses paroles fussent toutes nues pour s'exprimer plus simplement; elle ne se pare qu'autant que la necessité & la bienséance le demandent.

D'alta beltà, ma sua belta non cura;
O tanto sol quant'honestà s'en fregi.

Cette simplicité qu'elle cherche lui fait haïr la composition des mots. Elle ne sçait ce que c'est que de faire un mot d'un nom & d'un

verbe, ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-souci*; le ciel *porte-flambeaux*; le vent *chasse-nue*; l'abeille *suce-fleurs*; les fleurs *souëfve-flairantes*; les Dieux *chevre-pieds*; sont des dictions monstrueuses dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces sortes d'adjectifs de notre prose & de nos vers. Et pour les substantifs, il n'est demeuré, ce me semble, que *creve-cœur*, *boute-feu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé nécessaires. Que si notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque, qui doit ses principales beautés à la composition, elle a beaucoup du génie de la langue Hebraïque, qui n'a presque point de composés.

Sa simplicité paroît aussi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de soin, ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes lui sont les plus agréables: & pour les phrases dont elle

ture elle veut que les termes qui les composent soient propres & bien choisis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance soit autorisée par l'usage. De sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage que de ne pas bien assembler ces termes ; ni rien de plus aisé, que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

Ce que vous dites, ajoûta Ariste, me fait souvenir d'une illustre Personne à qui notre siecle doit une partie de sa politesse, & qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de notre langue. On lui montra un jour je ne sçais quelle piece Françoise, où les regles de la pureté dont nous parlons, n'étoient pas fort bien observées ; & on lui demanda son sentiment sur quelques phrases particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en souriant, *sont, je crois, bien étonnez de se voir en-*

ſemble : car apparemment ils ne s'y ſont jamais vûs.

Mais pour vous dire tout ce que je penſe de la naiveté de notre langue, continua Eugene; il faut que je vous diſe une remarque que j'aye faite il y a long-tems, & qu'un homme de mérite a faite auſſi dans ſes belles diſſertations des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la Langue Latine*. C'eſt que la langue Françoiſe eſt peut-être la ſeule qui ſuive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les penſées en la maniere qu'elles naiſſent dans l'eſprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de ſoin, ils renverſent l'ordre dans lequel nous imaginons les choſes; ils finiſſent le plus ſouvent leurs periodes par où la raiſon veut qu'on les commence : le nominatif qui doit être à la tête du diſcours ſelon la regle du bon ſens, ſe trouve

presque toûjours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Espagnols font à peu près le même : l'élegance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre, ou plûtôt dans ce desordre & cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoise qui suive la nature pas à pas, pour parler ainsi ; & elle n'a qu'à la suivre fidélement, pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille, est que dans la Poësie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroique les transpositions legeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne dans toutes sortes de poësies les transpositions violentes, & qui rendent les vers rudes & obscurs.

Votre remarque est judicieuse ; & bien fondée, répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué, poursuivit-il, que de toutes les prononciations, la nôtre est la plus naturelle & la plus unie. Les Chinois, & presque tous les Peuples de l'Asie chantent ; les Allemans rallent ; les Espagnols déclament ; les Italiens soupirent ; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens sur les syllabes qui précedent la pénultiéme : car ce sont ces sortes d'accents, qui empêchent que le discours ne soit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent si bien ? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude ? Il est vrai, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre, & de plus naturel que le langage de

la plûpart des femmes Françoises. les mots dont elles se servent semblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles disent, quoiqu'ils soient communs : & si la nature elle-même vouloit parler, je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Disons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoise a un talent particulier pour exprimer les plus tendres sentimens du cœur. Cela paroît jusques dans nos chansons, qui sont si passionnées & si touchantes ; & où le cœur a bien plus de part que l'esprit, quoiqu'elles soient infiniment spirituelles, au lieu que la plûpart des Italiennes & des Espagnoles sont pleines de galimathias & de Phebus ; le soleil & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois presque que notre langue est la langue du cœur, & que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination, que ce qui se passe dans l'ame. Le cœur ne sent

point ce qu'elles disent, & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté qui est le propre caractere de notre langue, est accompagné d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'hui, que les phrases embarassées ; les façons de parler ambigues ; toutes les paroles qui ont un double sens ; ces longues parenthéses qui rompent la liaison des choses ; le mauvais arrangement des mots, lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariste, que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie : on a souvent de la peine à en démêler le sens, parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprens ai-

ſement que notre conſtruction réguliere ne contribue pas peu à la netteté du ſtile, & à la clarté du diſcours. C'eſt auſſi pour l'amour de cette clarté & de cette néteté, que notre langue répete quelquefois les mêmes mots ; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le ſens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'eſt qu'elle eſt claire ſans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui ſoit moins à ſon goût que le ſtile Aſiatique. Elle prend plaiſir à renfermer beaucoup de ſens en peu de mots. La briéveté lui plaît ; & c'eſt pour cela qu'elle ne peut ſupporter les périodes qui ſont trop longues, les épithetes qui ne ſont point néceſſaires, les purs ſynonymes qui n'ajoûtent rien au ſens, & qui ne ſervent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me ſemble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les ſynonymes, ni les

longues périodes : & en cela elle est aussi bien différente de la Langue Grecque, qui outre les synonymes & les longues périodes, a tant d'épithetes inutiles, & tant de particules superflues. Le premier soin de notre langue est de contenter l'esprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne lui est plus naturel qu'une briéveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque façon sur notre humeur : car le langage suit d'ordinaire la disposition des esprits ; & chaque nation a toûjours parlé selon son genie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux, avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aspiroient qu'à la gloire, & qui sembloient n'être nez que pour gouverner, avoient un langage noble & auguste : ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise que la Langue Latine est une langue fiere & im-

S. Gregor. Thaum. Orat. paneg. ad Orig.

périeuse, qui commande plûtôt qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent de leur gravité, & de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & grossiere; les Italiens en ont une molle & effeminée, selon le tempérament & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François qui sont naturellement brusques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Ancêtres qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monosyllabes qui ne peuvent être abrégez, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monosyllabes: ainsi ils conserverent *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est*, & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reste nous avons trouvé le

secret de joindre la brieveté, non seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politesse. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un stile coupé. Seneque & Tacite qui donnent dans ce stile là, & qui abandonnent tout à fait celui de Ciceron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les Historiens Grecs le plus serré & le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire, mais encore, si nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez vicieuses. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire concise & sententieuse, n'écrit pas selon les régles de l'Académie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous sçavez que tous les Auteurs sont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de pensées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

In judicio de Thucyd.

ſtile également ſerré & poli : ils joignent dans le François la pureté de César & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles ; ſans en avoir l'obſcurité ni l'embarras, elles en ont la brieveté & la force. Ce caractere paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Saraſin & de Coſtar. Voilà un des plus conſiderables avantages de notre langue ſur toutes les autres, & particulierement ſur la Langue Caſtillane.

Vraiment, dit alors Ariſte, ſi Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous miſſiez le François au-deſſus du Caſtillan, lui qui diſoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire

ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſçavant Cavalier de ce pays-là, qui soûtint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Plût à Dieu, repartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées de la ſorte. Car enfin ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages differens, peut-être qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la verité de l'hiſtoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de ſe ſervir d'elle

Perroniana.

dans

dans la plus célebre action de sa vie. L'histoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ses Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Castillan, repartit Ariste, que leur langage est le langage des Dieux, pourvû qu'ils nous accordent que le nôtre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier & de barbare.

Strada de Bello Belgico lib. I.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene, j'ajoûte seulement, pour expliquer votre pensée, que le François est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nort, dont la plûpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *W*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres sont horribles à prononcer, & ont un son qui fait peur.

Le mélange des voyelles & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes feminines qui donnent une grace singuliere à notre poësie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une simple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent point, quand elle a quelque chose de choquant ; & nous avons mieux aimé établir un solecisme, en disant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, selon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi, quoi-

que nous écrivions *paroître*, *faisoit*, *croyance*, nous prononçons *parêtre*, *faiset*, *créance*.

Ajoûtez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des periodes. Car quoique notre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disois tout à l'heure, elle ne laisse pas d'être aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le stile de nos bons Auteurs je ne sçais quoi d'harmonieux qui flatte l'esprit & l'oreille en même temps; si-bien que la langue Françoise a tout ensemble la majesté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les musiques trop douces ne plaisent gueres, & que les grandes délicatesses sont insipides; notre langue a soin d'éviter dans la prose les cadences trop mesurées, les vers ou les demi-vers qui se suivent, les chutes molles & languissantes à la fin des periodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soye, comme celles dont un sage

politique vouloit qu'on se servît en parlant aux Princes ; ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a été appellé pour cela, *voix de miel, & langue de miel.* Ce qu'elle a de doux & de délicat est soûtenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la molesse de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes qui avoient toute la douceur de leur sexe, & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que notre langue leur ressemble.

Quoique nos mœurs ne soient peut-être pas plus pures que celles de nos voisins, notre langue est beaucoup plus chaste que les leurs, à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur, & qui salissent tant soit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : sa pureté va jusques

au ſcrupule comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auſquelles l'ombre même du mal fait horreur; de ſorte qu'un mot ceſſe d'être du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on lui peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'être ſi ſeveres ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vrai, dit Eugene, que leurs caractères ſont auſſi differens, que ſi elles n'avoient pas la même origine. Car pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin comme de leur ſource: l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves dont les eaux ſont toûjours groſſes & agitées, qui ne demeurent gueres renfermez dans

leur lit, qui se débordent souvent ; & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoise est comme ces belles rivieres qui enrichissent tous les lieux par où elles passent, qui sans être ni lentes ni rapides roulent majestueusement leurs eaux, & ont un cours toûjours égal.

Mais puisque la langue Latine, reprit Ariste, est la mere de ces trois langues ; ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles ? Je ne vous dirai pas précisément laquelle des trois est l'aînée ; car le droit d'aînesse n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainsi, pour ne parler que de leurs genies, sans rien décider de leur naissance, il me semble que la Langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut, qui se pique de grandeur, qui aime le faste & l'excès en toutes choses. La Langue Italienne est une coquette toûjours parée & toûjours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoise est une prude, mais une prude agréable, qui toute sage & toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere, je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste, dans le siecle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue, dans la perfection où elle est, a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps-là,

Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même genie & le même goût ; & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli, mais pur, simple, naturel & raiſonnable.

Je croyois, dit Ariſte, que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car outre qu'elle a retenu la plûpart des terminaiſons Latines, elle a ſuccedé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'oſois vous dire ma penſée là-deſſus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peut-être rien de plus oppoſé au langage de Ceſar & de Ciceron, que celui qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens ſont un peu differens de ces illuſtres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuſe Langue Romaine, qui étoit la langue de l'Empire ſous le regne des premiers Ceſars. La langue qu'on parle préſentement en Italie,

est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible; & si elle lui ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualitez ni de sa nature. Cet ombre de ressemblance est un défaut plûtôt qu'une perfection. Les singes seroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous ressembloient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons & précisément dans les mots, que la Langue Françoise est conforme à la langue du siecle d'Auguste; c'est particulierement dans le stile & dans ce caractere de majesté, de politesse, de pureté & de bon sens qui se remarque aux Auteurs de ce tems-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajoûter que notre langue est capable de toutes choses, aussi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non seulement des Lettres, des Pieces de Théatre

& des Satires qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais aussi des Harangues, des Panégyriques & des Pladoyers, qui approchent assez de l'éloquence d'Athenes & de Rome; & si nous n'avons point encore d'Histoire générale qui vaille celle de Tite-Live, ni de Poëme Epique qui soit de la force de l'Enéide, j'ose dire, quoi que vous en pensiez, que ce n'est pas tant la faute de la langue que celle des Historiens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'histoire de France, & de composer un poëme héroïque; peut-être que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Erasme n'avoit pas si bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariste, lui qui disoit que quand il vouloit parler d'une matiere solide, il parloit Latin; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus. *Erasm. in Ciceroniano.*

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle est, lorsqu'Erasme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon ; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariste, notre langue étant aussi pauvre qu'elle est, je ne sçais comment vous osez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine que Ciceron estime plus riche que la Grecque. Croyez-moi, répliqua Eugene, la langue Françoise n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté, devroient peut-être se plaindre de leur ignorance, ou de la sterilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes & de façons de parler : elle en a pour le discours familier, & pour l'éloquence, pour le stile mediocre,

Ita sentio, ac sæpe disserui, Latinam linguá non modò non inopem, sed locupletiorem esse quàm Græcam. *Cic.* I. *de finibus.*

& pour le ſtile ſublime ; pour le ſérieux, & pour le burleſque, pour la chicane même, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue quand on la ſçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux dont les François ſeuls ſemblent avoir une connoiſſance parfaite, ſelon la remarque d'un ſçavant homme du ſiecle paſſé. Ces deux arts ſont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y ſont adonnez de tout tems plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toûjours pris plaiſir, parce que ce ſont des divertiſſemens nobles & des exercices qui ſervent d'apprentiſſage à la Guerre ; la Langue Françoiſe a des mots ſinguliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie, en comparaiſon de la nôtre : les Italiens & les Eſpagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la

chasse des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plûpart des langues étrangeres sont assez pauvres en ces sortes de mots, Il n'y a proprement que la Langue Françoise qui ait de quoi parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé ou du moins perfectionné cet art qui étoit en vogue dans la France dès le tems de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, & dont la noblesse Françoise a toûjours fait une profession particuliere, témoin le proverbe ancien:

D'oiseaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite;

qui florissoit sous le regne de Philippe de Valois; sans parler du livre de Gaston Phebus, où toutes les choses qui appartiennent à la chasse de l'oiseau, sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez, de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont été transportez ailleurs fort élégamment, comme *suivre les traces*, *être aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'essor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais* se dit proprement du faucon, ou d'un autre oiseau de proye qui n'a point encore volé, & qui a été pris au nid? *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse, quoique dans le langage ordinaire il signifie quelqu'autre chose que *déniaisé*. Sçavez-vous encore bien que *débonnaire* est un mot tiré de cét art, & qu'il vient, selon Henri Etienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui signifie le nid de l'oiseau, comme qui diroit de bon lieu;

de bonne naissance, & de bon naturel : Je ne vous dis rien d'*émerillonné*, & de *hobreau:* car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage ; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoye ; & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous seriez surpris : car j'ai eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de consulter les experts sur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariste, je vous en croirois sur votre parole. Mais avec tout cela, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas si riche en termes de chasse & de monnoye, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes essentiels & necessaires

commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choses que nous ne ſçaurions dire qu'avec pluſieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la Langue Latine feroit une langue pauvre : toute riche qu'elle eſt, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui ſont aſſez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, *remercîment*, *indifference*, & *froideur*, à l'égard d'une perſonne, *fraîcheur*, *frais*, *intéreſſé*, *deſintéreſſé*, *deſintéreſſement*, *préférence*, *préſéance*, *conquerant*, *conquêtes*, *intrigues*, *complîment*, *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *inſolvable*. Je parle toûjours de la langue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, nonobſtant la corruption qui

commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait réflexion, l'abondance n'est pas toûjours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres & usitez ; & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au génie de la langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phrases qui ne se trouvent point dans Ciceron, ni même dans Seneque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le tems que la Langue Latine étoit florissante ; de sorte que pour dire en ce tems-là qu'une chose étoit impossible,

il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

Mais ces termes *possible*, *impossible*, *indépendant*, *reconnoissance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariste: notre Langue ne les a pas de son fonds; ce sont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela seroit, repartit Eugene, il ne s'ensuit pas que notre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres, ne laisse pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naissent pas dans les terres de son Etat. Ceux qui voient le bien d'autrui s'enrichissent à la verité par des voies injustes, mais ils s'enrichissent néanmoins; & je n'ai jamais oui dire, que les partisans fussent moins à leur aise après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la succession de sa mere; c'est-à-dire, de la langue Françoise, qui tient sa naissance

& ses richesses de la langue Latine. Que si cette fille a fait valoir par son industrie & par son travail le bien que sa mere lui a laissé en partage ; si un champ qui ne rapportoit rien est devenu fertile entre ses mains ; si elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes : je ne vois pas, à vous dire le vrai, qu'elle en soit plus pauvre ni plus miserable.

Au reste les mots que nous n'avons pas sont remplacez par des expressions si belles & si heureuses, qu'on n'a pas sujet de regreter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche, ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la necessité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer : outre les termes communs & necessaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits précieux servent non seulement à revêtir, mais encore à orner les pensées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres, pour exprimer une même chose.

Cependant, dit Ariste, on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phrases ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicatesse & la derniere perfection aux choses qu'elle produit, elle laisse faire cela aux arts. C'est à lindustrie des hommes à purifier les metaux, à polir les marbres & les pierres précieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces mineraux. On démêle l'or de la terre, & on lui ôte sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de ciseau à une piece de marbre, pour en faire une belle statue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout son prix. Ansi pour polir, pour

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu nécessairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Académie Françoise, qui se proposa pour but dès sa naissance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtisans ignorans ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-même dans le discours de son projet qu'elle présenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant son établissement : & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès, qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phrases, elle y a ajoûté de nouvelles beautez, & de nouveaux ornemens ; ce qui a été assez bien exprimé par une devise qui a pour corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho. J'ajoute à mesure que je retranche.

Si le bon-homme Henri Etienne vivoit encore, dit Ariste en riant,

il sçauroit mauvais gré à Messieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à *icelui* & à *icelle*, & d'avoir condamné absolument *ains*, *jaçoit comme ainsi soit que*, lui qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste de mots François qui signifient *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont si je m'en souviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinse-maille*, *racle-denare*, *serre-denier*, *pleure pain*, *serre-miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites vous-là ? Si la langue Françoise n'étoit riche qu'en ces sortes de mots, ce seroit en verité une pauvre langue: cela s'appelle étaller des haillons, & non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ; & à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choses inutiles & embarassantes,

De la précellence du langage François.

Mais comme les langues ressemblent non seulement aux statues dont l'on retranche toûjours quelque chose pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoûte toûjours quelque chose pour les finir : on a beaucoup enrichi la langue Françoise depuis quelques années, soit en faisant des mots nouveaux & de nouvelles phrases, soit en renouvellant quelques termes & quelques phrases qui n'étoient pas fort en usage.

Vous me feriez plaisir, dit Ariste, de m'apprendre quelques-unes de ces expressions nouvelles ; car ayant demeuré assez long-tems dans les Provinces, & même hors du Royaume, elles ne seront peut-être pas venues jusqu'à moi. Si vous n'en avez rien appris, répliqua Eugene, ni par le commerce des honnêtes gens de province, qui vont à Paris presque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautez, ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce pays en voyageant,

ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez assûrément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire précisément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure élégamment. Je n'y entens point *finesse*, il y entend *finesse*. On dit encore, Il m'en a fait *finesse* pour dire, il ne m'en a point point parlé, il m'en a fait un mystere. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au tems passé. Il ne signifioit autrefois qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence*, il signifie maintenant *délicatesse*, *perfection*. Ansi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art ; cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot

au

au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification, de méchantes *finesses*; toutes ses *finesses* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, Il en fait le *fin*; vous avez beau en faire le *fin*: un esprit *fin*, un goût *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses, il entend tout *finement*; il sçait le *fin* de la langue; voila le *fin* de l'affaire; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desinteressement*, *contretems*, *intrépide*, *intrépidité*, *ferocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens, ausquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçais si je

pourrai m'en ſouvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toûjours dit avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens : nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles ſont à notre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, Je vous en ſerai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous diſons en parlant & en écrivant familierement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inferieures, *on* vous en ſera obligé, *on* fera ſon devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne ſeroit pas être juſte dans le langage, que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne disoit pas au temps de Coëffeteau & de Malherbe, parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoique *délicat*, *délicatesse*, *délicatement* ayent toûjours été en usage, on ne s'en est pas toûjours servi comme l'on s'en sert. Un esprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une pensée *délicate*; c'est une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicatesse* dans l'esprit; il sçait toutes les *délicatesses* de la langue. A raisonner un peu *délicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les intérêts de ses amis; *ménager* une affaire, *ménager* une entrevûe; *ménager* son feu dans la poësie; *ménager* sa santé, sa fortune, son crédit: mais on dit encore *se ménager*, pour dire user avec réserve de son crédit; *se ménager* avec quelqu'un; *ménager* ses amis, pour dire, ne leur être pas impor-

tun ; *ménager* la foiblesse d'une personne ; ne *ménager* personne, pour dire, n'avoir de la complaisance pour personne, traiter tout le monde rudement, il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumiere & l'ombre n'ont été plus judicieusement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un discours fort éloquent & fort poli : Les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariste, que merveilleusement bien *ménagées*, seroit mieux que merveilleusement *ménagées*. L'un est sans doute plus François & plus élégant que l'autre, dit Eugene.

On dit aussi, ajoûta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort établie, & les plus sçavans dans la langue ne la peuvent ouir qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *consideration* dans le monde, & s'attirer de la *consideration*;

quoique mille gens parlent de la sorte : car enfin ces phrases, à les bien examiner, ne sont pas trop Françoises. On dit bien être en grande *consideration* dans le monde, pour dire, être estimé & consideré ; mais avoir de la *consideration*, signifie proprement considerer les choses, & non pas être consideré des autres. Un homme qui a de la *consideration*, c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage, *tour* de vers, *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression, le *tour* de la langue Françoise est bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en prose d'un *tour* galant & naturel. Un esprit bien *tourné*, mal *tourné* : il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement : *tourner* la con-

versation du côté qu'on veut ; la conversation *tourna* sur le sérieux ; *tourner* ses imaginations plaisamment ; *tourner* une chose en raillerie, *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien, non plus que *serieux* dans un genre neutre : on n'a pas toûjours dit, traiter quelqu'un d'un grand *serieux*, prendre son *serieux* ; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage. J'ai un grand *fonds* de paresse ; je fais un grand *fonds* sur votre parole ; faites *fonds* sur moi ; je connois son *fonds* ; des gens qui ne sont pas surs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Sur & *sureté* se disent fort. C'est un coup *sur* ; c'est jouer à coup *sur* ; c'est un homme *sur* ; il est *sur* de son fait ; prendre ses *suretez*. On dit encore prendre ses *précautions*, se *précautionner*. On ne sçauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire aussi importante que celle-là. Les gens sages doivent se *précautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *mesures* est à peu près de même âge. Prendre ses *mesures* pour réussir dans une affaire; prendre bien ses *mesures*, prendre de fausses *mesures*; il n'y a point de *mesures* à prendre avec des esprits fourbes : il a rompu toutes mes *mesures*: garder des *mesures*; il ne garde point de *mesures*. On dit aussi garder toutes les *bienséances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *malhonnête*, *honnêtement*, regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de *l'honneur*, il a beaucoup d'*honneur*, il a bien de l'*honnêteté*, il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela est bien *honnête*, pour dire, cela est très-obligeant, très-généreux, très-civil : cela est *malhonnête*, pour dire le contraire : c'est un *malhonnête* homme, un procedé *honnête* ; c'est une personne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête*, des

ſentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien longtems qu'on dit faire des *honnêtetez*, il n'y a pas auſſi longtems qu'on dit faire des *amitiez*: il m'a fait mille *amitiez*: faites-lui bien des *amitiez* de ma part; on dit auſſi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une grace. Néanmoins on n'employe guere ces façons de parler hors de la converſation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peutêtre qu'avec le tems elles ſeront reçûes dans toutes ſorte de ſtiles : car vous devez remarquer en paſſant, que comme c'eſt dans la converſation que naiſſent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périſſent pas un peu après leur naiſſance, ce qui leur arrive aſſez ſouvent; ils y demeurent, dis-je, juſqu'à ce qu'un long uſage leur faſſe perdre entiérement le caractere de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut uſer auec beaucoup de réſerve, dans la converſation même, des termes qui ne ſont que de naître; &

qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phrases d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien, ni pourris ni verds, & qui ne sont point de bon goût, s'ils ne sont mûrs.

Compte & *compter* sont usitez dans un certain sens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes ses obligations sur mon *compte* : j'ai lû son livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte*, je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien les faveurs des Grands quand on aime bien une personne ; on *compte* pour rien tout le reste : vous pouvez *compter* sur moi ; je *compte* sur votre amitié.

Soûtenir n'a pas toûjours eu une signification aussi simple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *soûtenir* une négociation importante, *soûtenir* son caractere, son personnage : *soûtenir* la conversation, *soûtenir* ses paroles par ses actions, se *soûtenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

ſoin de toute ſa force pour ſe *ſoûtenir*: Les vers de Deſportes ſe *ſoûtiennent* encore, pour dire, ils ſont encore beaux à préſent. Ce qui paroîtroit en un autre une entrepriſe hardie & inconſiderée, eſt *ſoûtenu* en lui par ſa probité. Sa harangue étoit *ſoûtenue* de la vigueur de ſon zele & de la réputation de ſa vertu dit un bon Auteur; un diſcours *ſoûtenu*.

Détruire, *gâter*, *empoiſonner*, *envenimer*, ſont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui ſe *détruiſent* eux-mêmes par leur mauvaiſe conduite; *détruire* une perſonne dans l'eſprit d'une autre: l'abſence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur? A ce que je vois, je ne ſuis pas encore *détruit* dans votre eſprit: cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ſes premieres penſées: la Cour ne l'a point *gâté*; il eſt *gâté*; vous le *gâtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté: laiſſez-moi faire, je ne *gâterai* rien: cela ne *gâtera* rien.

Les médisans *empoisonnent*, *envenimment* tout, jusqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoisonnées*, un cœur *envenimé*.

Air est tout-à-fait du bel usage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air*, il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réussira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariste : je connois des gens qui l'ont incessamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en disant. Il a le *bel air* : il chante, il danse, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'esprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens-là sont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien, ils ne s'en servent qu'en riant, pour se mocquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, sont d'autres mots à la mode. C'est trop

façonner; c'est une grande *façonniere* : elle a mille petites *façons* qui lui sient bien; faire des *façons*; je ne fais point de *façons* avec vous; agir sans *façon* : il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

Vous pourriez, ce me semble, ajoûter *maniere* à *façon*, interrompit Ariste : car ce mot est aussi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y est; répliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere*, il danse *de la belle maniere*; je l'ai grondé de *la belle maniere*; on s'est lassé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phrase. On dit à la Cour & dans le monde, Il a des *manieres* agréables, il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres; il a quelque chose de rude dans sa *maniere* : on se fait à la Cour une *maniere* d'esprit qui juge plus finement des choses : il a de l'esprit à sa *maniera*, il a assez l'esprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *assez* est du nouvel usage;

Cela est *assez* de mon goût : j'entre *assez* dans son sentiment. *Trop* en est aussi. Je ne vous suis pas *trop* obligé de votre procedé : je ne suis pas *trop* d'avis.

Entrer a plusieurs significations fines. *Entrer* dans le sens de quelqu'un; *entrer* dans la pensée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une personne; *entrer* dans les secrets, dans les plaisirs, dans les interêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager : *entrer* dans les considérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde ; on a beau lui représenter que . . . il n'*entre* point là-dedans ; en parlant d'une chose qui a contribué à la disgrace d'une personne, on dit bien ; Il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la conversation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& est de la Cour dans un sens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'est *embarqué* un peu légerement, pour dire, il s'est engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entreprise périlleuse. On dit aussi depuis peu, *embarquer* quelque chose ; j'ai *embarqué* l'affaire, l'affaire est *embarquée* : mais cette derniere phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre de *engagemens* avec quelqu'un, sont des termes de nouvelle création, aussi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi est de faire une honnête retraite : j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti*, mon *parti* est pris, pour dire, quelle résolution prenez-vous ? j'ai pris ma résolution, ma résolution est prise : vous prenez le mauvais *parti*, il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrémité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout ; ne me *poussez* pas ; *pousser* une matiere ; cela est trop *poussé* ; on

dit aussi, cela est *outré*.

Sacrifier & *sacrifice* sont à la mode. *Sacrifier* ses amis, il m'a *sacrifié* : *sacrifier* une personne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice* ; je lui ai fait un grand *sacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en sa considération à quelque chose de fort agréable ou de fort utile.

Donner se dit depuis quelque tems en plusieurs façons élégantes. *Donner* dans le sens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos, tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; Il a *donné* dedans, il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit légerement : je ne *donne* pas là dedans, pour dire ; je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette derniere phrase a deux significations, l'une garder les dehors, & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en ſuis pas la *duppe*; ne croyez pas que je ſois votre *duppe*: il a été pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long tems ſur votre *chapitre*, il eſt ſçavant ſur le *chapitre* de la guerre: je ne vous dis rien ſur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choſes un peu *fortes*: ce que vous dites eſt un peu *fort*: cela eſt *fort*. On voit peu d'amis de ſa *force*: il n'y a point d'hommes au palais de ſa *force*; deux diſcours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler aſſez nouvelles. *Briller* dans la converſation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'eſprit, & qui ne *brillent* point dans la converſation.

Etre *content* de ſoi. Je ne ſerois pas *content* de moi, ſi je ne vous avois ſervi en cette rencontre: elle eſt fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle: je n'ai pas mal réuſſi dans cette affaire, je ſuis aſſez *content* de moi.

Se sçavoir *bon gré* de quelque chose. Je me sçais *bon gré* de vous avoir dit mes sentimens, vous devez vous sçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ses injures.

Rendre des *soins*, des *assiduitez*; de *bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits : par exemple, pour parler honnêtement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin, il faut lui demander un bon *office*, & non pas un *service*.

Il me semble, interrompit Ariste, avoir oui dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuse* : je vous demande *excuse*. C'est une méchante phrase, repliqua Eugene ; tout le peuple s'en sert ; mais les honnêtes gens demandent toûjours *pardon*, & jamais *excuse*.

On dit élégamment, continua-t-il, se *desaccoûtumer* d'une personne. Quand on aime bien les gens, on ne sçauroit s'en *desaccoûtumer*.

Aller, venir *à ses fins*. C'est un homme qui va *à ses fins* : il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir *à ses fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne ſcait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les ſentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démêler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de mérite, en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'être *diſtingué* des gens de baſſe naiſſance, qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit & par leur ſçavoir.

S'attirer de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choſes facheuſes, mais il ſe les eſt *attirées*.

Se *déchaîner*, *déchaînement*. Les peuples ſe *déchaînent*, ſont *déchaînez* contre les favoris. C'eſt un *déchaînement* horrible contre lui, en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine trop* ; il ne faut pas tant *rafiner* ſur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique ; ce ſont des *rafinemens* ridicules.

S'entêter, *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous sommes sujets à nous *entêter* de ce que nous souhaitons. Un homme *entêté* de son merite. C'est un furieux *entêtement*.

Etudier le goût, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *son monde*; sçavoir *vivre*. C'est un homme qui sçait *son monde*, qui sçait *vivre*.

Le *sçavoir faire* est encore plus nouveau. Un homme qui a du *sçavoir faire*; il en est venu à bout par son *sçavoir faire*. Quoique ce terme exprime assez bien, les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoûtumer: il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste, & je ne sçais même s'il n'est point déja passé. Aussi est-il très-irrégulier, & même contre le genie de notre langue, qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'est un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse ni de complaisance, & qui ne sçait point s'accommoder au tems, ni aux personnes. C'est un homme

naturel, pour dire, un homme trop franc, & peu ſimple.

Je ne ſçais quand je *parviendrai* à être de vos amis; il eſt enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *uſe* bien, il en *uſe* mal avec moi; il en *uſe* le mieux du monde.

Cela me *paſſe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je ſçais bien à quoi m'en *tenir*; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de ſi bonnes raiſons.

Quand on eſt ſur ce *pied* là, quand on s'eſt mis ſur ce *pied*-là, on ne craint rien: les choſes ſont ſur ce *pied*-là, je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit; il eſt à la Cour ſur un un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu: il a reçu une *mortification* ſenſible: donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſez vous doivent *répondre* de lui; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit être content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de plusieurs personnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque chose à dire à cette phrase, mais elle ne laisse pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu son crédit, on n'en *revient* pas ; on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je suis fort étonné ; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aisément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une personne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'est-à-dire, pour l'embarrasser. Des personnes, dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obscurcit le mérite de l'autre : on dit aussi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne sçauriez *sauver* votre con-

duite, pour dire, juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle le *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de tête; pour dire, elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de tête, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *apparemment* ce qu'il pretendoit; *apparemment* il fera tous ſes efforts pour en venir à bout.

Il eſt mal-aiſé de vous dire à combien d'uſages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances*; après les *avances* qu'il a faites, je ne puis lui refuſer mon amitié; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un; elle fait mille *malices* agréables à ſes amis.

Faire un *contre-tems*; il a fait un étrange *contre-tems*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches*. Ce n'eſt pas à moi à faire les premiers *pas*; j'ai fait la

premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fausse *démarche*.

Dit-on toûjours faire *figure*, poursuivit Ariste? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela se dit encore par quelques gens, repliqua Eugene; mais les personnes intelligentes l'évitent jusques dans la conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit se faire *honneur*, se faire un *merite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pretens pas me faire un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaisirs* de peu de chose; il se fait des chagrins de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire*; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation;

c'est une *affaire*, pour dire, c'est une chose difficile ; ce n'est pas une *affaire*, pour dire, c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément & sans aucun ordre, tout ce que ma memoire me presente. Comme toutes ces facons de parler n'ont nulle liaison entre elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est usitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le discours familier, & on écrit dans le beau stile, Je n'ai *nulle* affaire, il n'a *nulle* fidelité, il n'a *nulle* application. Ces deux négatives qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à notre langue qui aime deux negatives ensemble, selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous disons élegamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *facheux*, *miserable*, *aisé*, *régulier*, *comedien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est

C'eſt un *facheux* ; le monde eſt plein de *facheux* ; les *facheux*.

C'eſt un *miſerable*, pour dire, c'eſt un homme ſans merite ; cela eſt *miſerable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un eſprit *aiſé* ; des vers *aiſez* ; une taille *aiſée*.

Traits du viſage *réguliers* ; les civilitez les plus *régulieres* ne ſont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *réguliere*. Ecrire à quelqu'un *régulierement* toutes les ſemaines.

C'eſt un grand *comedien*, en parlant d'un homme diſſimulé qui joue pluſieurs perſonnages. L'on dit auſſi jouer la *comedie*, pour dire, n'agir pas ſincerement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante* ; une perſonne qui a quelque choſe de *touchant* ; des manieres *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela eſt mal *entendu*, en parlant d'une choſe faite ſans art & contre les regles ; tout y étoit merveilleuſement bien entendu, en parlant d'un feſtin.

Une personne *entendue*, pour dire intelligente & habile.

Habile, a presque changé de signification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & sçavant ; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal habile*, est un mot nouveau, qui signifie le contraire.

Ajoûtez à cela, *solide*, *essentiel*, *réel*. Un ami *solide*, un homme *essentiel* ; des empêchemens *réels*, pour dire veritables.

Pénetration, *naissance*, *naturel*, *ouverture*, *societé*, *attachement*, *fête*, sont de notre temps, de la maniere dont on s'en sert.

Homme d'une grande *pénetration* ; il a beaucoup de *pénetration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a une heureuse *naissance*, pour dire, il est bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'est un beau *naturel*, pour dire, c'est un beau génie ; Ciceron a plus de *naturel* que Demosthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une *ſocieté* de perſonnes agréables ; il eſt de notre *ſocieté* ; ils ſont de même *ſocieté*, en parlant de perſonnes qui ſe voient ſouvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une perſonne ; il a vécu juſqu'à cette heure ſans *attachement*, pour dire, ſans rien aimer.

La *Fête* de Verſailles ; donner une *Fête*. Ce mot eſt devenu profane, comme vous voyez. Voilà juſqu'où va le caprice & la tyrannie de l'uſage. Il ne ſe contente pas de choquer ſouvent les regles de la Grammaire & de la raiſon ; il oſe même violer quelquefois celles de la pieté. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot profané à la religion a été profané de la ſorte. Nous faiſons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobſtant l'averſion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, ſe diſent à toute heure, pour, je deſire,

je crains fort, je ſuis faché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourois* d'envie de ſçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçû mon billet; *je mourois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour duppe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* ſont communs. Il a de l'eſprit *infiniment.* Ils ſont *éternellement* enſemble. A quoi on peut ajoûter *étrangement* & *admirablement*. Je ſuis *étrangement* en peine. Cela vous ſied *admirablement.*

Il y a bien d'autres expreſſions nouvelles dont je ne puis pas me ſouvenir, ſans parler de celles qu'on nomme *précieuſes*, & qui ne ſont pas tant de notre langue, que de quelques femmes, qui pour ſe diſtinguer du commun, ſe ſont fait un jargon particulier.

Mais outre les richeſſes que notre langue a de ſon fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours pluſieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout tems une eſpece de trafic en-

tre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples ; & la nôtre ressemble en quelque façon à ces gentils-hommes de certaines provinces privilegiées, lesquels étant fort à leur aise, ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, sans que cela déroge en rien à leur noblesse ni à leur honneur.

Au reste, la langue Françoise est riche non seulement en paroles, mais aussi en choses ; c'est-à-dire, qu'on trouve dans ses livres ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richesses des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions, ont été si heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moi, si je ne craignois de scandaliser les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le La-

tin. Thucydide, Lucien & Tacite ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous sçavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce
tombeau :
Son genie à son siecle a servi de
flambeau ;
Dans ses fameux écrits toute la
France admire
Des Grecs & des Romains les pre-
cieux tresors.
A sa perte, on ne sçauroit dire ;
Qui perd le plus, des vivans ou
des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropedie* ou de l'*Histoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Agesilaüs*, des *choses mémorables de Socrate.* Je passe aussi sous silence les *Vies des hommes illustres Grecs & Romains*, traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoûtez à toutes nos traductions, tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes sur les matieres les

plus solides & les plus sublimes ; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare, où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caracteres des passions*, l'*Art de connoître les hommes*, les traitez de *la Lumiere*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raisonnement des bêtes*, nous découvrent des secrets qui ont été cachez à Platon & à Aristote. L'Auteur de ces traitez a étudié la nature à fond, ou plûtôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ses mysteres. Le *Journal des Sçavans* est un abrégé de toutes les sciences, & comme une bibliotheque en petit, qui contient l'essence & la fleur des Livres. L'auteur de ce *Journal* est un esprit universel, qui parle en même temps d'histoire, de jurisprudence, de philosophie, de médecine, & de mathématiques. Le *Discernement de l'ame & du corps*, le *Discours physique de la Parole*, sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de pénétration & de politesse.

Outre les traitez sçavans qui pa-

roissent tous les jours en notre langue, il se fait en plusieurs endroits des conferences & des assemblées sçavantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres : si bien qu'un François peut aisément acquerir toutes les belles connoissances, sans autre secours que celui de sa langue naturelle. Ainsi comme la France est si abondante en toutes choses, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoise est si riche en toutes sortes de livres, que nous n'avons pas besoin des autres langues pour être sçavans. Dites après cela que c'est une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne sçauriez au moins nier, dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante ; puisque nous changeons de langage presque aussi souvent que de modes. Non seulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & saint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

pour s'expliquer ;& le mal est qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils seroient plus étrangers en France, que ne sont les Polonois & les Moscovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour, sont le rebut des provinces & du peuple. Les mots & les phrases de ce tems-là sont comme ces habits antiques,dont on ne se sert que dans les mascarades & dans les balets. Il se fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le stile. L'usage qui est le roi ou le tyran des langues vivantes, est en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit souvent de bons mots sans raison ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raison même ; il autorise jusqu'à des solecismes, selon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoise tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoise ; & c'est un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de justice.

Il n'en eſt pas de même de la langue Italienne & de la langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance & du flegme de leurs nations : elles ne ſçavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde : c'eſt que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de craſſe & de terre a l'eſſence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroît viſiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de ſorte qu'on prend autant de plaiſir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon ſens, qui parle mal à la vérité, mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au ſiecle paſſé le langage étoit ſi informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'est fait dans notre langue, soit un effet de la legereté dont on nous accuse. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoise, est la marque ou plûtôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous sçavez que la Langue Grecque a eu ses differens âges; qu'elle a été dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'être dans sa maturité & dans sa force; qu'elle n'est arrivée à la perfection où elle étoit du tems d'Aristote, d'Isocrate, & de Démosthene, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots & dans ses phrases. La langue Latine qui a été si long-tems la langue souveraine & universelle, a eu de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du pays où les

Romains s'établirent : ou plûtôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, sous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers tems de la Republique; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangeres : elle changea tout-à-fait, & se polit fort du tems de Terence, de Scipion & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au tems de Ciceron, & sous le regne d'Auguste.

Voilà à peu près le destin de notre langue. Ce n'étoit dans son origine qu'un miserable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Thudesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours; non seulement parmi les honnêtes gens, mais aussi parmi le peuple : soit que cela vînt de la complaisance des vaincus, qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux, qu'en tâchant de parler

leur langage: ſoit que ce fût un effet de la néceſſité & de l'interêt, les ſujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres ſans quelque uſage de la langue Latine: ſoit enfin que les Ordonnances Romaines; qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fiſſent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en ſoit, les Gaulois oublierent inſenſiblement leur propre langage: ou plûtôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant ſe défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux; & de cette confuſion il réſulta je ne ſçais quel jargon, qu'ils appellerent Romain, pour le diſtinguer du Latin. Les Francs qui vinrent enſuite, & qui chaſſerent les Romains des Gaules au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains qui impoſoient le joug de leur langue aux nations vaincues, avec celui de la ſervitude, comme parle ſaint Auguſtin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par-là aux

Opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum,

verùmetiam linguam suam domitis gentibus imponeret. *August. de civit. Dei lib.* 19. *c.* 7.

Gaulois qu'ils étoient bien éloignez de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le tems le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'assujétissant à l'usage des verbes auxiliaires, *être* & *avoir*, qui sont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne se mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence aussi que les Gots & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoûterent les uns & les autres au langage des pays où ils s'établirent, plusieurs termes que le commerce porta ensuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariste, voilà une étrange origine pour une langue aussi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il,

qu'un ſçavant Critique l'eût appellée un avorton de langue Latine. Mais à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne ſoit bien fondé; & il auroit pû dire même que dans ſa naiſſance c'étoit un horrible monſtre. La merveille eſt, reprit Eugene, que ce monſtre dura long-tems; la barbarie du langage ayant ſubſiſté avec celle des mœurs pendant des ſiecles entiers. Les Rois de la premiere race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Thudeſque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Român étoit en uſage à la Cour; mais cette entrepriſe fut aſſez inutile; & tout ce que put faire Chilperic, qui ſe piquoit d'eſprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajoûter à l'alphabet je ne ſçais quels caracteres que le tems effaça bientôt.

An ignoras linguam Gallicam & Italicam, & Hiſpanicam linguæ abortum eſſe? *Jul. Cæſ. Scalig.*

A dire les choſes comme elles ſont, le langage de ce ſiecle-là n'étoit qu'une pure barbarie, auſſi-bien que celle des ſiecles ſuivans; témoin le Serment de Louis Roi de Germanie, fait en langue Romance, & preſque auſſi malaiſé à entendre que le Serment de

Nithard. hiſt. lib. 3.

Charles son frere Roi de France, fait en langue Thudesque. On ne se soucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore assez barbares, ils furent si occupez dans les guerres qu'ils entreprirent ; & dans celles qu'ils soûtinrent, qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songerent plus à faire de belles actions, que de beaux discours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après que l'Empire fut séparé de la maison de France. Ce fut environ ce tems-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à-fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Ce Roman qui se répandit par tout prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroît par le Serment de Louis son frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la seule

piece qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres & aux deux nombres; on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la difference du masculin & du feminin, du singulier & du plurier. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis : le voici, si ma mémoire ne me trompe. *Ce sont les leis & les custumes* * *que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre.* Où vous voyez *le*, *la*, *les* en usage aussi bien que *li*.

* Que le Roi Guillaume accorda par grace. *J. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la suite; je n'ai point d'autre raison à vous en rendre, sinon que le Roman étant un Latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudesque, qui

en a de propres, aussibien que la langue Grecque, & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaisons qui sont differentes du Latin. Ce qui se fit en retranchant, en ajoûtant, en transportant quelque lettre dans les mots. Ainsi, par exemple, au lieu de *Deus* & *d'amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de reglé ni de bien établi dans la langue, ces mots se dirent indifferemment pendant plusieurs regnes, & se conserverent même avec *Dieu* & *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & ensuite *mourir*: d'*occidere*, *occire*, qui a duré si longtems. Les autres mots se formerent à peu près de même. *Tems*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la plûpart de nos monosyllables, tels que nous les avons aujourd'hui, sont de ce temslà; car les mots d'une syllable ont été faits plûtôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverses révolutions de la langue; si ce n'est en ce qui regarde l'orthogra-

phe, qui n'a pas toûjours été la même.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on inventa notre *e* feminin, ou du moins qu'on l'ajoûta à plusieurs mots pour en rendre le son plus doux & plus agréable; de sorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on disoit dans les premiers tems, on dit *home*, & *occire* dans la suite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous sommes défaits de la terminaison Latine, qui est demeurée aux Italiens & aux Espagnols: en quoi ils sont comme des esclaves, qui portent toûjours la marque & les livrées de leur maître: au lieu que nous sommes comme des personnes qui jouissent d'une entiere liberté. En ôtant à notre langue cette ressemblance sensible que ses voisines ont avec le Latin, nous nous sommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la servitude. C'est-à-dire, interrompit Ariste en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils sont, en déguisant le nom

de leur famille, parce qu'il leur reproche la bassesse de leur naissance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outremer, les François prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage, & qu'ils imiterent en quelque chose le tour & l'œconomie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec, plûtôt que des colonies que les Phocenses planterent à Marseille, avant que les Romains se rendissent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne prétens pas vous obliger à me croire sur ma parole. Si vos conjectures ne sont vraies, dit Ariste, elles sont au moins vraisemblables; & c'est beaucoup que de deviner raisonnablement, dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

Quoi qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que sous le regne de Louis le jeune, la langue étoit formée selon les regles de la Grammaire: car on commença dès-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet & de du Verdier; & vous sçavez que

la premiere marque d'une langue faite, est d'être capable de stile, & de sortir des bornes du discours familier, où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avoit ses mots, ses articles, les inflexions de ses noms & de ses verbes, ses phrases & sa syntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de se soutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle se fortifia un peu, & elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le regne de Philippe Auguste. Comme ce Prince veritablement auguste par la grandeur de son courage & par celle de son génie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes ; on s'appliqua plus aux sciences sous son regne, qu'on n'avoit fait sous les regnes de ses prédécesseurs ; & ensuite on prit plus de soin du langage. Les Poëtes qui parurent alors sous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus grossier & de plus barbare : car les Poëtes en tout pays ont toûjours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après sous S. Louis, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples dans un siecle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils étoient, ils ne laissoient pas d'être des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ses premieres beautez, fut Jean de Meun, surnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence Françoise. Le *Roman de la Rose* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, est le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut estimé non seulement pour l'élégance du stile, mais aussi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne pensa jamais : mais il est toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoins les registres de la Chambre des comptes de Paris, où

l'on voit une construction & une pureté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse sous le regne de Charles VII. Alain Chartier son secretaire, qui étoit un laid homme, & un bel esprit, ajoûta de nouvelles graces à la langue : Ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'éloquence Françoise. C'est lui que * Marguerite d'Ecosse baisa un jour en passant par une salle où il étoit endormi : vous sçavez l'histoire, & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baisé un homme si laid. *Je n'ai pas baisé l'homme*, dit-elle, *j'ai baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce tems-là la pureté de la langue augmenta toûjours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparoître la barbarie des premiers siecles. Le langage perdit même à la fin son nom de Roman comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignez de leur source.

A regarder les langues de ce côté-là, dit Ariste, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à mesure qu'elles coulent, & qui sont en quelque façon differentes d'elles-mêmes, bien qu'elles ayent toûjours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, ressemblent encore assez aux eaux minerales, qui prennent la teinture & les qualitez des lieux par où elles passent : & de-là vient, que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque, elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts sous Charles VIII. sous François I. & sous Henri II. firent qu'il se mêla à notre langage quelques locutions étrangeres. Au reste les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux esprits qui se rencontrerent en foule à la Cour depuis que François I. eut rétabli les belles lettres & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par

réformer

réformer plusieurs mots vulgaires qui étoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoise. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait ; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes, ou ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtez. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'élegance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichissant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronsard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronsard, comme Amyot, du Bellay & Ronsard, avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le ſtile de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fût employée ; & qu'à ſon jugement, ſi nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors l'hiſtoire Romaine, non plus que hors l'Egliſe Romaine.*

Après tant de réformations la langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque choſe à un ſuperbe bâtiment pour le rendre régulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle candence de nos periodes.

Celui qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce prétendu ennemi de *Car* que nous de-

vons en partie le banniſſement du galimatias & du Phebus que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau ſtile avec le bon ſens. Entre les autres Académiciens qui travaillerent ſur le même plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du ſtile, & à régler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs écrivains du tems, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui ſe ſont faits depuis trente ans, ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté ; & qu'on a tort de nous reprocher notre inconſtance ſur le chapitre du langage. C'eſt là le cours ordinaire des choſes humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un &

l'autre n'étoient à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui. Il est vrai que ces deux langues ont été plûtôt faites que la langue Françoise: mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plûtôt achevez, ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siecles entiers à former l'or & les pierres précieuses.

Quoi qu'il en soit, la langue Espagnole & la langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maîtres de l'Espagne & de l'Italie, ne languirent pas long-tems dans les foiblesses de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussi-tôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de tems au comble de leur perfection : mais aussi-bien loin de se purifier toûjours de plus en plus comme la nôtre, elles se sont gâtées peu à peu, ou du moins elles sont déchûes de leur premiere pureté:

de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi pures préſentement, qu'elles étoient aux ſiecles paſſez. Pour ce qui regarde l'Eſpagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*hiſtoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de ſainte Thereſe, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui eſt de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de de-là les monts qui vaillent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choſes qui acquerent bientôt leur perfection, tombent bientôt en décadence. Ainſi les fruits avancez ne ſont pas de garde, & les femmes vieilliſſent plûtôt que les hommes. Au contraire, ce qui ſe fait avec beaucoup de tems, dure auſſi beaucoup de tems; & c'eſt ce qui m'aſſure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle eſt dans ſa perfection, dit Ariſte, je meurs de peur qu'elle ne ſe corrompe bientôt, car il me ſemble que les choſes ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand elles ſont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégenera-t-elle pas en moins de riende sa premiere noblesse? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toûjours depuis le siecle d'Auguste? Dès le regne de Neron le stile changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de son tems il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté : & vous sçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il présenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien obtenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

Ipso denique sermone proavis renunciastis. *Tertull. Apol. c. 6.*

Je sçais tout cela, reprit Eugene; & je sçais de plus que la belle Latinité se seroit perdue entierement après la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avoit été conservée dans les bibliotheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de si funestes avantures; je croirois plûtôt, s'il m'étoit permis de faire son horosco-

pe, qu'elle ſera toûjours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de révolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la préſerver de la corruption à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſçavons que la langue Latine fut alterée d'abord par le mélange de tant de nations diverſes, qui étoient tributaires ou ſujettes des Romains, & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome; qu'enſuite elle ſe corrompit tout-à-fait par les invaſions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement après que les Lombards ſe furent emparez de l'Italie.

Voilà les véritables cauſes de la décadence & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y faſſiez de reflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut preſque aſſurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'experience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtez dans la Capitale du Royaume, oublient plûtôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne sçais quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de se flêtrir dans le champ où ils sont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties seroient vraies, dit Ariste, il ne s'ensuit pas que notre langue demeure toûjours dans l'état où elle est présentement. Vous avez raison, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des causes étrangeres, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui ſont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la ſuite des ſiecles, ne seront pas plus eſſentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y ſont faits depuis trente ans; je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toûjours la même naïveté, la même clarté, le même ordre, & le même tour dans le ſtile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir ſelon la bizarrerie de l'uſage: mais ce changement ſera tout au plus comme une legere maladie qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament ni l'humeur; ou plûtôt il ſera de notre langage comme de nos modes.

A la verité nos modes changent de temps en temps: mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'eſſentiel des habits qu'aux ajuſtemens & à la petite-oye? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs; on a resserré ou élargi les chausses, selon que la fantaisie en a pris; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'est point avisé de porter des robes à la Romaine, ou des vestes à la Persane; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois; les fraises mêmes, les collets montez, les vertugadins ne sont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils sont contraires à cet air libre, propre & galant dont on s'habille depuis plusieurs années, & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias & le Phebus ne reviendront point, par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air facile, naturel & raisonnable qui est le caractere de notre nation, & comme l'ame de notre langue.

Il seroit inutile, dit Ariste, de vous contester une chose qui ne peut

être décidée que quand nous ne serons plus au monde, & dont la posterité seule sera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire sur votre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas assez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi, dit Ariste, je suis d'avis que sans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien sçavoir telle qu'elle est présentement. Ce n'est pas une petite entreprise, repliqua Eugene : on a mis les choses à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude & le beau tour, coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariste : mais une langue aussi belle que la nôtre, ajoûta-t-il, merite bien quel-

que application & quelque soin. Je pardonne aux Italiens & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, sur-tout à ceux qui ont de la disposition & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangeres, & de negliger sa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François.

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moi, répondit Ariste, & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la verité, reprit Eugene, je dois le peu que je sçais au commerce des honnêtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me semble, pour sçavoir bien la langue Françoise : l'une ne suffit pas sans l'autre. En frequentant les personnes polies on prend insensiblement je ne sçais quelle teinture de politesse que les livres ne donnent

point : ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, & qui ne voient point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel qui eſt ſi fort à la mode ; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle reflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtile.

Mais puiſque la lecture eſt ſi neceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſçavoir notre langue ? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on lût d'abord Vaugelas : ſes *Remarques* ſont pleines de mille reflexions qui donnent une veritable idée de la Langue ; elles contiennent preſque toutes les regles qui peuvent ſer-

vir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modele sur lequel on peut se former sûrement.

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautez, & on apprend beaucoup en le lisant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal, en voulant parler aussi bien que lui.

Quoique le stile de Voiture ne soit pas toûjours fort châtié, parce qu'il n'a jamais revû ses ouvrages, & que ce n'est pas lui qui les a fait imprimer ; la lecture de ses Léttres ne laisse pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicatesse qui ne se rencontre point par tout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar : ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, merite fort d'être lû. Il seroit à souhaiter que nous eussions les Lettres du Secretaire de l'Académie : car il ne sort

rien de ses mains qui ne soit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête-homme, qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtemps les *œuvres* d'un Académicien que les plus sçavans dans la langue consultent comme leur oracle : elles paroissent enfin ; & il ne faudroit presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vraies beautez de l'éloquence Françoise ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promise, nous n'aurions rien à lui demander après le present qu'il nous a fait.

Que pensez-vous, dit Ariste, des *Sentimens de l'Académie sur le Cid ?* C'est, à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en son genre ; le nom que ce livre porte, & les mains par lesquelles il a passé avant que de voir le jour, le doivent faire estimer de tout le monde.

L'Histoire de l'Académie Françoise est un des livres François que j'estime le plus. Outre le bon sens & la po-

litesse qui y regnent par tout, l'Auteur y a joint ensemble la facilité & l'exactitude. Le *Discours* que le même Auteur a composé sur les œuvres de Sarasin, est une très-belle chose. Jé l'ai lû plusieurs fois, & je l'ai toûjours lû avec plaisir.

La *Préface* qui a été mise depuis peu au commencement des œuvres de Balzac est sçavante & très-bien écrite. Je serois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les Discours qui la suivent. A propos de Préface, dit Ariste, il ne se peut rien voir de plus sensé ni de plus juste que la nouvelle Traduction de l'Enéide.

Mais puisque nous sommes sur les Préfaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panégyriques*. Elle est digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne sçais, dit Ariste, si la lecture de cette *Préface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir; car je n'ai pu la lire, sans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendresse, &

toute l'eſtime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, ſa perte m'a ſenſiblement touché ; & je ne pourrois m'en conſoler de ma vie, ſi je ne trouvois cet illuſtre mort dans ſes freres, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a ſuivi une jeune Reine dans un pays étranger, eſt un homme d'un grand merite, habile, modeſte, ſecret, deſintereſſé ; & infatigable dans le travail. Il écrit en ſa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoiſſance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voiſins preſque auſſi facilement & auſſi poliment que la ſienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons écrivains dont nous parlions, reprit Eugene ; l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractere très-noble, & je ne ſçais quelle fineſſe, que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Diſcours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions*, eſt de la main d'un grand maître, qui ſçait le monde auſſi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'esprit. L'Auteur des *Conversations* qui parurent l'an passé, & celui des *Observations sur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuse & délicate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Observations*, qu'un sçavant Homme a faites sur les Poësies de Malherbe ? Elles sont curieuses, repliqua Eugene, aussi-bien que ses *Origines de la langue Françoise* ; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne sçache rien en ce genre qui puisse instruire davantage.

Je vous ai déja parlé des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine* ; quelque doctes que soient ces *Dissertations*, elles ne sont pas moins agréables que *la Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariste, & j'en ai été charmé : Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Versailles & de Saint-Cloud*, si vous les aviez lûes ; elles ont quelque chose qui enchante.

La vie de Socrate, reprit Ariste, que le Traducteur de Xenophon a composée, me tomba l'autre jour en-

tre les mains, & j'en suis bien content. Elle est très exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon, composée par Girard; *la Guide des Pecheurs de Grenade* traduit par le même; *les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul*; *les actions publiques* d'un Predicateur célebre sont d'assez bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élegant que *la Morale du Sage*: on y trouve dequoi former ses mœurs & son stile en même tems. Il n'appartenoit qu'à une Personne considerable par sa naissance & par son merite, d'être l'interpréte de Salomon; & il falloit sçavoir notre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonnne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez-vous vû, dit Ariste, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jesus-Christ* ? J'ai oui dire que c'est un de leurs chefs d'œuvres; & qu'ils la proposent eux mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours, repartit Eugene, & je l'estime pour le moins autant que *les Confessions de S. Augustin*, & que *la Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il est vrai, dit Ariste, que ces Ecrivains si fameux ne peuvent pas être accusez de Laconisme : ils aiment naturellement les discours vastes; les longues parentheses leur plaisent beaucoup; les grandes périodes, & surtout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, sont tout-à-fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période demesurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine; & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

περίοδοι μακραὶ ἀποπνίγουσαι τοὺς λέγοντας. *Dion. Halicarn.*

Cela s'appelle se lasser dès le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajoûta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a long-tems : ils y sont accoutumez, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner sur un defaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire de grandes periodes, c'est le vice des grands Orateurs ; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne se corrigeront-ils pas de leurs longues periodes, repartit Ariste ? ils se sont bien corrigez avec le tems de leurs exaggerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives, comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardiesses ; la plus sanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité, & la plus grossiere ignorance qui fut jamais*. On y voyoit jusques dans les titres & dans les narrations qui doivent être simples & modestes, *une audace qui n'eut jamais de pareille*, *une igno-*

rance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre tems.

Franc. Vavassor de Libello supposit.

Ils ne se sont pas défaits entierement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire ; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exaggerer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithetes, qui font à peu près le même effet. Témoins *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des periodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoûtent des queues qui rendent le discours extrémement long. Par exemple, après de grandes periodes qui lassent déja assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que . . .* ; *rien n'étant plus avantageux que . . .*, ce qui ne sert pas trop à délasser les

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

esprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans *l'Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées : cependant, à ne vous rien déguiser : j'y trouve je ne sçais quoi qui me fait de la peine. Ce sont peut-être des scrupules ; vous en jugerez s'il vous plaît : j'ai le livre sur moi, & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Epître dédicatoire.*

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de votre naissance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaissement* ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout, dit Ariste, & je doute que *rabaissement* soit François. J'ai bien oui dire, le *rabais des monnoyes* ; & on pourroit dire peut-être le *rabaissement* d'une personne, à qui on fait perdre sa dignité & son rang : mais je ne crois pas qu'on dise *rabaissement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans l'*Avertissement* au lec-

teur un mot qui m'a surpris, continua Eugene ; le voici. *Il égale la hautesse & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hautesse* ? J'avois cru jusqu'à cette heure, dit Ariste, que la *hautesse* étoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hautesse* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*altesse* ; & je trouverois aussi bon l'*altesse* de leurs ouvrages, que la *hautesse*. Raillerie à part, la *hautesse* me choque encore plus que le *rabaissement*. Mais voyons le reste. Eugene lut alors les endroits suivans.

L. 1. c. 1. *L'œil est insatiable de voir. Ils travaillent plus à s'aquerir de l'éclat,*
L. 3. c. 7. *qu'à se fonder dans l'humilité. Ceux qui sont encore nouveaux & inexperimentez dans la voie de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes assez bien fondez, dit Ariste. *Insatiable* est de ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne régissent rien. On dit une avarice *insatiable*, un cœur *insatiable* : mais on ne dit point *insatiable de manger*, ni *insatiable de voir*. A la verité on peut dire un desir *insatiable d'apprendre*

prendre; mais alors, *d'apprendre* est regi par *desir*, & non pas par *insatiable*.

Se fonder dans l'humilité ne me semble pas trop bon; mais *acquerir de l'éclat*, ne me semble pas François. On dit bien *aimer l'éclat, faire de l'éclat*; mais on ne dit pas que je sçache, *acquerir de l'éclat*, en quelque sens que ce soit.

Pour *inexperimenté*, c'est un mot de la façon de ces Messieurs, aussi-bien qu'*inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolerance*, *clair-voyance*, *inobservation*, *inattention*, *desoccupation*, *desoccuper*, *desaveugler*, *coronateur*, *insidiateur* : à quoi l'on peut ajoûter *élévement*, *abregement*, *brisement*, *déchirement*, *resserrement*, *attiédissement*; & ces adverbes, *déclarement*, *inexplicablement*, & *incontestablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent meme avoir ce droit-là; comme si des particuliers & des solitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'est apparemment en vertu de cette auttorité prétendue, dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler : c'est *indiſpoſer* avec une ſignification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui après m'avoir receu, ſe répand auſſitôt en des ſatisfactions exterieures, s'indiſpoſe beaucoup pour me recevoir.*

L. 4. c. 10. *Ainſi vous pourriez differer longtems de communier, & vous y trouver plus indiſpoſé dans la ſuite.*

Cet *indiſpoſer* eſt gaillard, répondit Ariſte ; & je ſuis bien trompé ſi ce mot-là fait fortune. Car il eſt des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuſe, pour parler ainſi, & qui ſont reçus dès qu'ils ſe preſentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut ſouffrir, & auſquels on ne s'accoûtume jamais. *Indiſpoſer* eſt du nombre de ces malheureux, auſſi-bien qu'*élevement*, que ces Meſſieurs mettent par tout, & dont perſonne qu'eux ne ſe ſert.

Que voulez-vous, dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux, & ils ſe plaiſent à en faire. Mais paſſons

outre. Aimez-vous *se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enyvrement, & dans le resserrement ?*

Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement. L. 3. c. 7.

Quand ma grace entre une fois dans un cœur il ne se trouve plus dans le resserrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous *l'enyvrement* des divertissemens du monde ? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire* ?

L'enyvrement de l'amour & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui est de me plaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçais, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste lui dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

L. 2. c. 3. *Celui qui est encore assujetti au trouble de ses passions.*

Ces deux phrases ne me plaisent point, On est sujet au changement, mais on n'est point sujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une disposition au changement ; être muable, c'est être sujet à changer ; de sorte qu'être sujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être sujet à la disposition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me semble pas trop raisonnable.

Je dis le même d'*assujetti au trouble de ses passions*. On est *assujetti à ses passions*, on est *esclave de ses passions* ; mais on n'est point *assujetti au trouble* ni *esclave du trouble de ses passions* : cela n'est ni selon la raison, ni selon l'usage.

L. 1. c. 26. *Qu'il est triste au contraire, & penible de voir des personnes sans ordre & sans regle.*

Il est *triste* de voir ; il est *penible* de voir, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celui-là est vraiment sage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en caressant.*

Je pardõnerois ce *prêter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligez d'être si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* est de ces mots métaphoriques, ausquels il reste toûjours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit se laisser prendre aux *amorces* des Sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toûjours assiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toûjours assiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

Afin que vous soyez le dominateur de vos actions. L. 3. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler : J'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roi de vos actions* : ce n'est pas que *dominateur* ne soit François ; mais c'est que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas ensemble.

L. 3. c. 53. *Il faut que vous conserviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. c. 50. *Abbaissez mon cou & ma tête superbes, afin de faire plier ma volonté déreglée & inflexible sous la rectitude & la sainteté de la vôtre.*

Voilà ce qui s'appelle des phrases ; *Conserver son ame dans la privation de toutes les douceurs* ; *faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu* : ou je ne m'y connois pas, ou cela est un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. *Je suis dans une défaillance générale de toutes choses.* Ce n'est pas bien parler, pour dire, toutes choses me manquent : défaillance ne signifie pas *manquement* & *défaut* en ce sens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'esprit, *défaillance* des astres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choses necessaires à la vie.

l'impuissance où je me trouve d'être consolé par aucun homme. L. 3. c. 40.

Etre dans l'impuissance, s'accommode bien à un verbe actifs, mais non pas à un verbe passif. On dit, *Je suis dans l'impuissance de vous assister, de vous servir*; mais je ne crois pas qu'on puisse dire, *Je suis dans l'impuissance d'être assisté de mes amis, d'être consolé par aucun homme.*

Si impuissant à vous taire; si facile pour la dissipation & le ris; si fecond à former de bonnes résolutions, & si sterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces Phrases-là ne sont pas Françoises. Quel langage! *Je suis impuissant à parler, je suis impuissant à me taire*, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François parlent de la sorte: il falloit dire, *si peu maître de votre langue*, au lieu de *si impuissant à vous taire. Facile* n'est pas bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou il ne veut rien après soi, ou il veut *à*, & un *verbe*. C'est un esprit *facile*; c'est une chose *facile à faire*.

Pour *fecond* & *sterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre est

feconde; un champ est *sterile* : mais la terre n'est point *feconde à former* des metaux dans ses entrailles ; un champ n'est point *sterile à produire* du bled : tout au plus la terre est *feconde en metaux*, un champ est *sterile en bled*. Le Traducteur auroit pu dire : *si fecond en bonnes resolutions, & si sterile en bons effets.*

L. 4. c. 3. *De peur que m'abstenant plus long-tems de votre sacré corps, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs.*

Se refroidir de ses saints desirs, c'est une phrase nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toûjours oui dire, se refroidir dans ses exercices de pieté, dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

L. 3. c. 1. *O état sacré de la vie religieuse ! qui rend l'homme cheri de Dieu !*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez soin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je suis sur que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; *rendre cheri*, *rendre vuide*. *Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point il

ſe rend aimé, quoiqu'on diſe *il ſe rend aimable*. On ne dit point auſſi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider* & *remplir*. Ces locutions ſont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné abſolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du ſoin d'eux-mêmes. L. 3. c. 37.

Cela n'eſt pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas *s'entremettre du ſoin d'une affaire*, ni *du ſoin d'une perſonne*.

Tous mes deſirs ſoupirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'eſt le cœur, c'eſt la perſonne qui ſoupire : mais les deſirs ne *ſoupirent* point ; ce ſont eux qui font ſoupirer. *Soupirent vers vous*, n'eſt pas bien ; il faut dire *ſoupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous ſeul, ô mon Dieu. L. 4 c. 11.

Cette conſtruction n'eſt pas réguliere. *Je ne trouve du repos*, ne ſe rapporte pas bien à *mais en vous ſeul*. Il falloit tourner autrement la phraſe, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous ſeul*. Les verbes ne doi-

vent point être sousentendus en ces rencontres ; ils doivent être toûjours exprimez, & on ne doit point craindre de répeter le même mot : la répetition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la construction, & à la netteté du stile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déreglé.*

L. 3. c. 27. *Considerer tout par un œil si pur, & si éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement ; ainsi par *un amour déreglé*, est inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déreglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déreglé* ; *considerer tout d'un œil si pur & si éclairé*.

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte, il est hors de soi, il est rentré en soi-même ; mais on ne

dit point, il eſt ſorti de ſoimême: ainſi on dit, ſortir de ſon peché, ſortir de ſon caractere; mais on ne dit point *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire renoncer à ſes inclinations & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice & ſa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances & ſes mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence; par toutes ſes puiſſances & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment. L. 3. c. 7.

C'eſt ſe negliger beaucoup que d'écrire de la ſorte, *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le diſcours; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation; mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La négligence du Traducteur

dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette derniere espece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuses, une construction qui est fort familiere au Traducteur? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne consiste pas dans les joies & les goûts spirituels.*

L. 4. c. 15. *Remmettant à Dieu le tems & la maniere en laquelle il lui plaira de vous visiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut seul lui donner un secours & une consolation parfaite.*

L. 3. c. 40. *Toute la hautesse & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'est que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en tête *la hautesse*; & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui est propre, & que personne ne lui a encore disputé. Si le Traducteur en est crû, on dira bientôt *la hautesse* des Rois, *la hautesse* des Papes, *la hautesse* des Anges, *la hautesse* de Dieu, comme il dit *la hautesse* du monde, & *la hautesse* des Saints Peres.

Mais pour vous dire mon ſentiment ſur ce que vous me demandez : quand deux ſubſtantifs de different genre ſe rencontrent, comme *joies* & *goûts*, *tems* & *maniere*, *ſecours* & *conſolation*, *hauteſſe* & *éclat*, ce n'eſt pas abſolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier ſubſtantif, & de dire *les joies & les goûts ſpirituels*; *le tems & la maniere en laquelle*; *un ſecours & une conſolation parfaite*; *la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces conſtructions ſoient irrégulieres à l'égard du premier ſubſtantif, & que *ſpirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *tems*, *ſecours*, *hauteſſe*, on ne laiſſe pas de parler & d'écrire ainſi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui ſe piquent d'une grande juſteſſe, doivent éviter cela comme un écueil, ſelon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout ſon cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivans.

L. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans lesquels je ne trouve en moi autre chose que le peché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal est de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous présente; mais d'en rejetter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette estime présomptueuse de moi même seront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais.*

Vraiment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. *Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moi : En rejettant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur; Les étincelles de l'estime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais.* Ce sont des façons de parler si particulieres & si mysterieuses, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le Traducteur est obscur &

guindé en quelques endroits, ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par tout clair & simple, comme vous sçavez. Mais peut-être que ce qui vous reste à lire est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, si je vous lisois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aye plusieurs doutes. Cependant, ajoûta-t'il, l'*Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit Livre de ces Messieurs; & de tous leurs livres c'est celui qui a eu le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize éditions, & mon *Imitation* est de la derniere, comme vous voyez. Je conclus de tout cela, dit Ariste, que les plus grands Maîtres sont capables de se méprendre quelquefois; & que les dernieres éditions ne sont pas toujours correctes, quoiqu'elles soient revûes & corrigées.

Il s'est fait trois Editions depuis celle-là.

Je pense pour moi, reprit Eugene, que si l'on voit peu de livres François où l'on ne puisse trouver quelque chose à dire, il faut s'en prendre à la délicatesse du siecle, & à la perfection de la langue, plûtôt qu'aux

Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualitez qu'il est assez difficile de lier ensemble : une grande facilité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuses, mais pleines de sens ; de la brieveté, & de la clarté ; une expression très-simple, & en même tems très-noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne sçai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, si la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la conversation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement, & même beaucoup d'honnêteté : je prens ce mot dans un sens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entens par honnêteté une certaine politesse naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas besoin comme les autres

d'une longue étude, pour avoir une connoiſſance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le ſuivre pour bien parler. Il ſe voit à la Cour plusieurs perſonnes de ce caractere, qui ſans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peut-être mieux que les maîtres ; avec le ſeul ſecours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais ſçavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a perſonne dans le Royaume qui ſçache le François comme il le ſçait ; Les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté & avec quelle juſteſſe il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ſes termes ſont propres & bien choiſis, quoiqu'ils ne ſoient pas recherchez ; toutes ſes expreſſions ſont ſimples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne, eſt le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ſes diſcours les plus familiers il ne lui échappe pas un

mot qui ne soit digne de lui, & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout: il agit & il parle toujours en Roi, mais en Roi sage & éclairé, qui observe en toutes rencontres les bienséances que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité, & je ne sçai quoi d'auguste qui imprime du respect & de la vénération. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable; il ne dit rien d'inutile; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles: cela paroit tous les jours dans ses réponses si sensées & si précises qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes, & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle si bien, que son langage peut donner une veritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner: mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoise est sous son regne ce qu'étoit la langue Latine sous celui d'Auguste, il est lui même dans son siecle ce qu'Auguste

Augusto prompta ac profluens,

étoit dans le sien : entre les grandes qualitez qui lui sont communes avec cet Empereur si célebre, il a l'avantage d'être né éloquent, comme il faut qu'un Prince le soit.

que deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib. 13.*

Il ne ressemble pas seulement à Auguste, dit Ariste, il ressemble aussi à Cesar. Le Roi de France parle sa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne, c'est-à-dire qu'il la parle très-purement, & sans nulle affectation ; de sorte que si nôtre Prince se donnoit la peine d'écrire lui même son histoire, les commentaires de Louis vaudroient bien ceux de Cesar.

Quoique le soleil fût déja couché quand Ariste & Eugene commencerent à parler du Roi, ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agréablement, que leur entretien dura jusqu'à la nuit, qui les obligea enfin de se retirer.



LE SECRET.

III. ENTRETIEN.



OMME les entretiens d'Ariste & d'Eugene n'étoient point étudiez, & que l'occasion seule en faisoit naître les sujets, une confidence que fit Eugene à son ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la conversation.

Vous voyez bien, mon cher Ariste, lui dit-il, après lui avoir communiqué une affaire très-importante, que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, si je n'étois persuadé qu'on ne risque rien en vous confiant un secret. Vous me faites justice, repartit Ariste, d'avoir un peu de confiance en moi; car outre que je suis à vous il y a long-tems, je sçais assez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne sçauriez gueres vous louer davantage, repliqua Eugene. Il est si aisé de ne dire mot, répondit Ariste, que je ne crois pas me louer beaucoup, en me vantant de sçavoir assez bien garder le silence.

Aristote n'étoit pas de votre avis, reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je suis de son sentiment : car il faut pour cela être toujours sur ses gardes, & avoir beaucoup d'empire sur soi même. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos pensées, & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Il n'y a point de secrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne sollicitent de réveler. Enfin c'est à mon avis un des plus grands efforts de l'esprit humain, que de se taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raison de dire qu'il étoit plus mal-aisé de garder un secret, que de tenir dans sa bouche un charbon ardent.

Pour moi, dit Ariste, soit que je ne sois pas né grand parleur ; ou que

je me sois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai si peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce soit une chose aussi difficile que vous pensez. Je ne prétens pas aussi me faire honneur de mon silence. Je sçai bien que c'est une action infame que de violer le secret d'un ami; mais je ne crois pas que ce soit une action glorieuse que de le garder fidélement. L'obligation que nous avons à cet égard est si étroit & si naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raisonnable pour ne s'en dispenser jamais; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un secret, qu'à conserver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a souvent de la gloire à s'acquiter de son devoir: quoique toutes les femmes soient obligées d'être modestes & régulieres: celles qui le sont ne laissent pas d'être estimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuser d'une confidence, dit Ariste; & pour moi je ne sçai

point de plus noire trahison. Comme la confiance est le gage le plus essentiel d'une sincere amitié, c'est la derniere lâcheté que de faire un mauvais usage des choses qu'on nous confie ; & c'est en quelque façon violer ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile. Pythagore faisoit une religion du secret. Le Chancelier Bacon, que je n'estime guere moins que Pythagore, le compte entre les mysteres les plus saints : de sorte que selon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut réveler un secret sans commettre en même tems une espece de sacrilege.

Secretis etiam mysteria debentur. *Baco de Augment. Scient.*

Si cela est ainsi, dit Eugene, il se commet bien des sacrileges tous les jours : car il y a peu de gens qui ne révelent les secrets dont ils sont dépositaires. La plûpart des hommes ressemble à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé : ou plûtôt un secret dans la plûpart des hommes est semblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'echaper & qu'à se répandre. Les plus fideles ne sont pas toujours discrets, & les plus discrets

Plenus rimarum sum hac atque illac perfluo. *Terent. in Eunuch.*

ne sont pas toûjours maîtres d'eux mêmes ; il y a des momens où leur discretion les abandonne : & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaisir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant il est aisé de parler trop : quand la langue est une fois déliée, elle a de la peine à se renfermer dans les bornes que la prudence lui prescrit. Le plaisir qu'on trouve à se faire écouter est d'autant plus sensible, que l'attention qu'on nous donne est plus grande ; & l'attention est dautant plus grande, que ce que nous disons est plus surprenant & plus nouveau. La vanité se mêle un peu là-dedans ; en declarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faisons entendre que l'on a créance en nous, que l'on nous estime, & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde, aux dépens de la discretion & de la fidelité même.

Mais si les hommes ne peuvent retenir

retenir leur langue, que ce sera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil ?

Femina cosa garrula e loquace.

Il semble que la plûpart d'elles ayent bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent : car elles n'ont pas la force de se taire; & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse demangeaison de causer ; elles étouffent, elles crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer ni de crever, ajoûta-t-il ; il y en a peu qui ne se soulagent bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la sienne. Enfin elles sont presque toutes de la nature des échos, qui redisent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puisse appliquer l'épitaphe d'une Dame Espagnole : Biblioth. histor. lib. 2. c. 5.

A qui yaze sepultada

Una muy noble ſenora
Qu'en ſu vida, punto ni hora
Tuvò la boca ſerrada,
Y tanto fue lo que hablo
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegar à el callar
A donde ſu hablar llego.

Cette femme Eſpagnole, dit Ariſte, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de ſa nation : car les Eſpagnols parlent peu ; & ils ſont ſi fideles en ce qui regarde le ſecret, qu'au rapport d'un Ancien il s'en eſt vû pluſieurs qui ont mieux aimé ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & mourir même, que de réveler les choſes qu'on leur avoit confiées.

Sæpè tormentis pro ſilentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatiscuraquàm vitæ. *Juſtin. lib. ult.*

Au reſte, toutes les femmes ne ſont pas ſi indiſcretes ni ſi cauſeuſes que celle-là. Je pourrois vous en citer qui ſçavent fort bien ſe taire : & ſi on examine l'hiſtoire des ſiecles paſſez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la diſcretion des Dames. On en verra qui ont eu autant de conſtance que ces Eſpagnols dont je viens de parler, & qu'on pourroit appeller les martyres du ſecret. Ne ſçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes,

pour ne pas déclarer le ſecret de ſes amis? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, ſans qu'on pût jamais rien tirer de ſa bouche, elle ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran qui vouloit ſçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne ſçavez-vous pas auſſi que les Atheniens lui dreſſerent une ſtatue conforme à ſon nom & à ſon courage? C'étoit une Lionne ſans langue, ſelon Pline, ou avec une langue d'or, ſelon quelques autres.

Polyæn. lib. 8.

Leæna.

Plin. hiſt. nat. lib. 34. c. 8.

Cette femme, dit Eugene, avoit raiſon de craindre que ſa langue ne lui jouât un mauvais tour; & elle fit ſagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de ſe couper la langue pour être ſecretes, encore ne ſçais je ſi après cela il ne faudroit pas s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlaſſent ſans langue. Je ſuis aſſuré du moins que ſi les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux ſignes & aux geſtes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Sérieuſement elles ne peuvent ſe taire; & deux ou trois

exemples contraires sont des miracles qui ne font point de consequence. Une cigale muette est un prodige, selon le mot de Pline : & les Atheniens mirent sur la base de la statue qu'ils éleverent à cette femme qui se coupa la langue. *La vertu a triomphé du sexe* ; pour marquer que son silence étoit au dessus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'être femme.

Muta cicada pro miraculo est.

Après tout, reprit Ariste, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être secretes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées ; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe, la retenue, la modestie & la pudeur sont de grands secours contre les indiscretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

Quoi qu'il en soit, dit Eugene, c'est une vilaine chose que de n'être point secret. C'est la marque d'une ame foible, aussi-bien que d'un estomac débile, de ne pouvoir rien retenir.

mais aussi c'est le caractere d'une ame noble d'être reservée en ses paroles, & de sçavoir bien garder le silence. Ce sont les hommes, dit un sage Payen, qui nous apprennent à parler; mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le silence dans tous les mysteres de la Religion. Pour moi je regarde les personnes secrettes comme ces grandes rivieres dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes forêts, dont le silence remplit l'ame de je ne sçais quelle horreur religieuse. J'ai pour ces sortes de personnes, ajoûta-t-il, la même admiration qu'on a pour les oracles, qui ne se laissent jamais découvrir qu'après l'évenement des choses.

Plutar. de Garrul.

Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri. *Prov. c. 20.*

Lucos, & in iis silentia ipsa adoramus. *Plin. hist. nat. lib. 12. proœm.*

C'est cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'est par là qu'on merite la confidence des Princes; qu'on a part aux intrigues du cabinet; qu'on se rend digne d'être favori, & d'entrer dans le ministere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'est bon à rien s'il ne peut se taire; il est même à

Nec magnæ rem sustineri posse credunt ab eo

cui tacere grave sit. Quint. Curt. de Persis lib. 4.

charge à toutes les personnes raisonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de conversation qu'il ne trouble. On est dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiscrets : il faut toûjours penser à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus méprisables que ce defaut ; & au contraire rien ne leur attire tant l'estime publique que d'être secrets.

Ce que vous dites, poursuivit Ariste, regarde particulierement les Princes. Le secret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur, non seulement parce qu'il contribue à faire réussir leurs entreprises, mais aussi parce que c'est une espece de souveraineté, selon le mot d'un Politique Espagnol, que de tenir ses pensées & ses résolutions fort secretes : *Si todo excesso en secreto, lo es en candal; sacramentar una voluntad sera soberania.* Et selon la pensée du même Auteur, il n'appartient qu'à un génie sublime & fait pour commander, de pénétrer les desseins des

autres, & de sçavoir cacher les siens. *Arguye eminencia de caudal penetrar tota volunt adagena; y concluye superioridad saber celar la propria.*

Ainsi les Rois & les Princes, pour être estimez de leurs sujets, & pour soûtenir leur caractere, doivent être discrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'est pour cela sans doute que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muse qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne*; qu'Auguste avoit fait graver sur son cachet un Sphinx, qui étoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du secret & des énigmes; que notre Louis XI. vouloit que son fils ne sçût que ces mots de Latin, *qui nescit dissimulare, nescit regnare*. En effet, dit Eugene, que sert à un Prince d'être éclairé & prudent, s'il ne sçait dissimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques mesures qu'il prenne, il ne peut rien faire sans le secret; c'est le ressort qui fait jouer la machine de l'Etat. Les conseils les plus sages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Aussi les Romains qui étoient si sçavans en l'art de re-

Taciturnitatem optimum ac tutissimum administrandarum rerum vinculum. *Val. Max, l.* 2. c. 2.

Silentiosè geritur publicumbonũ. *Cassiodor. lib.* 11. 2.

gner, bâtissoient les temples du Dieu des conseils dans le fond des bois les plus solitaires & les plus sombres; ils lui dressoient même des autels sous terre, pour faire entendre que les résolutions du Senat devoient être ensevelies dans un profond silence.

Consus sub terra delitescit. *Tertull. de spectac. c.* 8.

Comme le Prince est la plus vive image de Dieu sur la terre, reprit Ariste, il doit être semblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voies inconnues aux hommes, & qui nous fait tous les jours sentir les effets de sa bonté & de sa justice, sans nous decouvrir les desseins de sa sagesse.

Vias illius quis intelligit? *Eccles. c.* 16.

Mais ceux à qui le Prince se confie, ne doivent pas être moins secrets que lui; & c'est pour cela qu'Alexandre lisant un jour des lettres de consequence, & s'étant apperçu que Ephestion les lisoit en même tems, il prit l'anneau qui lui servoit de cachet, & le mit sur les levres de son favori, pour lui recommander le silence.

Ainsi les Ministres, les Secretaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conseil des Rois, & qui ont part au gouvernement, sont indispensable-

ment obligez de se taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commissions importantes sont appellez *Silentiaires*; & en Espagne, les personnes publiques avant que de prendre possession de leurs charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Le Roi Alphonse surnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ses Loix; & le dernier Roi d'Espagne ne manquoit jamais d'ajoûter aux ordres qu'il envoyoit à tous ses Ministres, *tambien os mando que se tenga gran cuydado en el secreto, porque sin el no se puede governar como se debe.*

Il seroit à souhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fussent aussi bien observées dans tous les Conseils des Princes, qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets; & pour les Senateurs Romains, ils parloient si peu, que les choses dont ils traitoient dans leurs assemblées, demeuroient secretes pendant des années entieres. Jusques là qu'à voir

Isocrat. in Areopag.

Non dicam unum, sed neminem audisse credere, quod tam multorũ auribus fuerat commissum. *Val. Max. lib.* 2. *c.* 2.

leur conduite, il sembloit que personne ne sçût ce que tant de gens sçavoient : témoin l'affaire d'Eumene Roi d'Asie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entreprise de Persée Roi de Macedoine, & étant venu lui-même à Rome pour faire conclure la guerre contre lui, on ne put sçavoir ce qu'il avoit proposé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui avoient répondu, qu'après la défaite & la prise de Persée. Mais cette discrétion admirable étoit soutenue dans les occasions d'une force vraiment Romaine. On a vû un Pompée prisonnier du Roi des Illyriens, mais tout-à-fait maître de soi-même, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la République.

Valer. Max. lib. 3. *c.* 3.

L. Si quis, ff. de pœnis.

Les Loix Romaines, ajoûta-t'il, ordonnent que ceux qui revelent les secrets de l'Etat, soient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont été gueres moins rigoureuses à cet égard, interrompit Ariste : les Epyptiens leur faisoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raison d'en user ainsi : car ceux qui ne sçavent

pas se taire, ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene: & les Perses faisoient bien de les condamner à la mort: car enfin, c'est non seulement une foiblesse, une imprudence, une infidélité & une injustice; mais c'est un crime de Leze-majesté, que de violer le secret du Prince. C'est se déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les mysteres de ses conseils, pour parler le langage de l'Ecriture sainte, qui marque par ce mot de *mystere* combien les secrets de l'Etat doivent être religieusement gardez.

Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces & bellatores suos, & habuit cũ eis mysteriũ consilii sui. *Judith. c. 2.*

Ils ne l'ont peut-être jamais été en aucun Royaume, comme ils le sont maintenant en France, dit Ariste; le Roi est admirablement secret, & ses Ministres ne le sont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine: de sorte qu'on pourroit dire véritablement du Conseil d'Etat, ce qu'un Historien a dit du Senat de Rome; qu'il est *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtez du silence.*

Fidum erat & altũ reip. pectus Curia, silentiique salubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. lib. 2. c. 2.*

Il n'y a peutêtre point de Conseil en Europe, où le secret se garde mieux que dans le Conseil de la République de Venise, ajoûta Eugene ; & c'est peutêtre pour cela qu'elle subsiste depuis tant de siecles. Si ces Messieurs les Sénateurs, dit Ariste, sont toujours aussi secrets qu'ils le furent à l'occasion de Charles VIII. ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Venise, où il étoit Ambassadeur lui-même ; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue entre le Roi son maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Castille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même qui avoit appellé les François en Italie. Le profond secret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Con-

Bemb. hist. Venet. lib. 2.

querant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner sa conquête pour songer à sa sureté.

Ce seul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le secret est l'ame des grandes affaires, comme le disoit souvent le Cardinal de Richelieu.

Histoire du Cardinal de Richelieu.

Les histoires des siecles passez, & celles de notre tems, repartit Ariste, sont pleines de pareils exemples : mais je n'en sçai point de plus illustre que la grande révolution du Portugal. Car enfin le rétablissement des Rois légitimes en la personne du Duc de Bragance, fut à proprement parler, l'ouvrage & le miracle du secret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate : les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur résolution: non seulement toutes les apparences étoient contre eux, mais il leur étoit impossible de réussir par les voyes ordinaires & naturelles, qui servent à l'execution de ces sortes d'entreprises. La domination Espagnole étoit établie par tout ; les Castillans étoient maîtres de toutes les

Sousa Lusitan. liberat. lib. 3. c. 2. 3.

places. Il n'y avoit ni forces ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la servitude. La Noblesse, qui étoit d'autant plus mal traitée, qu'elle étoit plus suspecte à l'Espagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à esperer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous ou trop foibles, ou trop attachez à l'Espagne, ou trop occupez chez eux. De sorte que les principaux de la conjuration étant allez consulter D. Gondiçal Couttinho, que son extrême vieillesse obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eurent point d'autre réponse de lui, sinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la chose impossible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Lisbonne, homme d'un grand sens & d'une grande expérience, fut effrayé de la proposition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce dessein, que la difficulté de l'execution lui faisoit paroître chimerique.

Cependant tous ces obstacles ne

les empêcherent pas de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblerent en divers lieux, & firent plusieurs conferences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Noblesse : ils s'ouvrirent à quelques artisans qui avoient le plus de crédit parmi le peuple : ils firent provision d'armes, & leverent quelques soldats sous prétexte de la revolte des Catelans ; sans que la Duchesse de Mantoue qui exerçoit la charge de Viceroi, se doutât de rien. Le moindre soupçon eût fait échouer cette grande affaire ; il n'y avoit rien de plus aisé aux Espagnols que de rompre toutes les mesures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite si secrettement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit résolu de commencer, bien loin de se défier de quelque chose, revint de la campagne la veille du jour que l'entreprise se devoit executer. Jamais secret n'a été communiqué à tant de gens, & jamais secret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit semblant de rien sçavoir ; Les jeunes gens eurent une discrétion

étonnante. D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même juſqu'aux femmes qui ne ſe tûſſent en cette rencontre : car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecrettes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines ; je dis même les femmes de ces Sénateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſçavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Aulus Gel. lib. 1. c. 23. Ce jeune enfant alloit tous les jours au Senat avec ſon pere ; car c'étoit la coutume des Senateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papi-

rius pressa un jour son fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Senat. Le sage Enfant lui dit qu'on avoit fait une défense expresse d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité de sa mere : elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il sçavoit ; elle ajoûta les caresses aux prieres ; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce secret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ; mais enfin pour se délivrer des solicitations si pressantes, il lui dit qu'il lui déclareroit tout, pourvû que son pere n'en sçût rien, & qu'elle n'en parlât jamais à personne ; ce qu'elle lui promit avec serment. Eh bien sa mere, lui dit-il, puisque vous le voulez sçavoir, on a mis ce matin en délibération, s'il étoit plus à propos pour le bien de la Républi-que qu'une femme eût deux maris, ou qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle surprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle sortit aussitôt du logis toute effrayée, & alla avertir ses amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la Ville le sçûrent un peu après & le lendemain s'étant toutes assem-

blées, elles vinrent en foule au Senat pleurant & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les oüir. Les Senateurs furent fort étonnez de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pû comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent sa discrétion & son adresse: pour l'en récompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté lui seul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste: car on ne sçauroit trop prendre de suretez pour les secrets de l'Etat: ils ne peuvent être trop cachez; & un sçavant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clairs-voyans.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public doivent être fort secrettes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes,

ne servent de rien, si elles ne sont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on sçait de quel côté il tourne ses armes; car ceux que la tempête menace, ne manquent pas de se précautionner par des alliances secrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de soûtenir, & même de prévenir un ennemi redoutable: le secret seul fait qu'on les surprend, & qu'on les accable avant qu'ils ayent le loisir de se reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens ou de voïages, à l'exemple de notre sage Monarque. Car, s'il vous en souvient, les revûes de Vincennes servirent de préparatifs à la guerre de Flandres: l'entreprise de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bour-

gogne. Je m'en ſouviens, dit Ariſte, & je me ſouviens auſſi d'une belle deviſe que fit un galant homme ſur ce ſujet. C'eſt un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles.

Lorſq'uil ſe cache il prépare des foudres.

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais c'eſt particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le ſecret eſt neceſſaire. Quand l'ennemi ne peut ſçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il eſt obligé de les tenir toutes en état de ſe défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ſes forces. Les maîtres de la ſcience militaire diſent que les meilleures réſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'eſt d'être ſecret. Les Chefs des Armées Romaines étoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure, & ils vouloient faire entendre par ce monſtre enfermé dans le labyrinte, que perſonne ne pouvoit découvrir leurs deſſeins.

Nulla ſunt meliora conſilia, quàm quæ ignoraverit adverſarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib. 3. cap. 26.*

Metellus a été un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines:

c'eſt lui qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe célebre, que Pierre III. Roi d'Arragon fit en une autre rencontre: *Si ma chemiſe ſçavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion: ſa conduite étoit toute myſtérieuſe; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Præter opinionem deſtinatam ſuorum, hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains; Annibal n'étoit pas moins réſervé que Scipion. Le même Hiſtorien remarque, que ayant réſolu d'aller aſſieger Tarente; il fit partir devant lui dix mille hommes, ſans leur déclarer ſa penſée; & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieues de la ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit pas même-là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Ne ibi quidem nunciato quò pergerent. *Tit. Liv. lib.* 25.

Si nous voulions examiner la conduite des plus célebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte, nous trouve-

rions que les Italiens, les Espagnols, les Suedois, les Allemans & les François sont de l'humeur des Carthaginois & des Romains; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Gustave, le Comte de Tilly, Monsieur le Prince, & M. de Turenne, ont suivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule sur le secret; & que comme les particuliers ne peuvent être bons amis ni honnêtes gens, s'ils ne sçavent garder le silence; les personnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne sont maîtres de leur langue.

Tout le monde est persuadé, repliqua Eugene, qu'il faut être secret: mais peu de gens sçavent comment il faut l'être. On connoit assez la nécessité & l'excellence de cette vertu; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'est un grand art que celui de se bien taire; il a ses principes & ses regles, comme l'art de bien parler. Voici, selon moi, le premier principe de l'art du secret.

Il ne faut jamais dire à personne ce qui vous a été dit en confidence. Eh quoi, interrompit Ariste, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on sçait ? Non, repartit Eugene ; nous sommes maîtres de nos propres secrets, mais nous ne sommes pas maîtres de ceux d'autrui : ce sont des dépôts dont nous ne pouvons pas disposer. Et si les Jurisconsultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la personne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le secret d'un autre, sans sa permission, quoique les gens à qui il le découvre soient fidéles. Ce qu'on nous confie n'est que pour nous, & ne doit point nous passer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple de S. Ambroise & de Satyrus son frere devroit être la régle de tout le monde. *Nous n'avions mon frere & moi*, dit ce Pere, *qu'un esprit & qu'une volonté : tout étoit commun entre nous, hors le secret de nos amis.* Ainsi il faut ense-

Cùm omnia nobis essent nostra communia, individuus spiritus, individuus affectus; solum

tamen commune non erat secretum amicorum. De Obit. Satyr. Frat.

velir profondément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un secret non seulement meure en nous, mais qu'il y pourrisse, selon le mot d'Euripide, qui pour se sauver du reproche qu'on lui faisoit, que sa bouche sentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que plusieurs secrets y avoient pourri.

Mais si celui dont vous sçavez le secret vous rend de mauvais offices; si de votre confident étant devenu votre ennemi, il se sert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuir & pour vous perdre, en un mot s'il publie vos secrets les plus importans: lui devez-vous une fidélité si exacte? Oui, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne soit plus. Ce que cet homme m'a confié lorsqu'il m'aimoit, est un dépôt de son cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir sur ce dépôt; elle n'en change pas la nature: son secret n'est pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il soit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous

vous plaira ; c'est à moi d'être fidéle & généreux. Nous ne sommes jamais en droit de réveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque necessité qui semble nous y contraindre. Cela s'entend, ajoûta-t'il, supose que l'interêt du prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les considerations particulieres doivent ceder au bien public.

Au reste, cette loi qui défend de dire à qui que ce soit le secret d'autrui, oblige toutes sortes de personnes : ceux qui semblent être au dessus des loix n'en sont pas exempts : & une grande Reine a dit sagement, que les Princes doivent garder le même silence, & avoir la même discrétion que les Confesseurs. Selon la morale de cette Princesse, il ne faut pas se vanter de la confidence qu'on vous a faite, même lorsque la chose qu'on vous a confiée est publique. Il faut oublier ce qui a été dit, ou du moins le sçavoir comme si vous ne le sçaviez pas, & n'en dire jamais rien.

Henriette de France, Reine d'Angleterre.

Si sapis, quod scis nescias. *Terent.*

Voilà une morale bien severe, &

qui est peu suivie dans le monde, dit Ariste : car après qu'une chose a éclaté, bien loin de faire scrupule d'avouer qu'on la sçavoit auparavant, on se fait honneur de l'avoir sçûe des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le silence sur quelque affaire mysterieuse, lorsqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les personnes délicates sur le secret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle qu'elles sçavent par la confidence qu'on leur a faite, comme si elles n'en avoient jamais oui parler.

Mais pour bien faire son devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de soi-même. Un homme qui garde mal ses propres secrets, ne gardera pas bien ceux de ses amis.

Selon vos principes, dit Ariste, nous avons droit sur nos secrets ; & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus sûr, repliqua Eugene, est de ne pas user de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous vou-*

lez que les autres taisent ; ne le dites pas. Et je dis moi : Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sçachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fidéles, si vous ne l'êtes pas à vous même ? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous suivre, & je serois fou de prétendre que mon secret fût en sûreté dans le cœur des autres, quand il n'est pas en sûreté dans le mien.

Alium silere quod voles, primus sile. *Senec. in Hippol.*

Il y a des occasions, dit Ariste, où l'on est obligé de faire des confidences, quand ce ne seroit que pour demander conseil. D'ailleurs, l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des secrets: & ce seroit la détruire que de n'avoir point de confiance en ses amis.

Il est vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret, soit pour prendre conseil dans une affaire importante, soit pour quelque autre raison particuliere : mais alors il faut bien choisir, & ne nous ouvrir qu'à

une personne sûre & éprouvée. Il faut s'adresser en ces rencontres, non pas précisément à celle qui nous est la plus agréable & la plus chere, mais à la plus fidelle & à la plus sage. Samson ne se trouva pas bien d'avoir dit son secret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révelé le sien à sa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. Ce n'est pas violer les regles de l'amitié que d'en user de la sorte : ce seroit pecher contre celles de la prudence, que d'en user autrement.

Mais quand on a un ami intime qui est fort secret, dit Ariste, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Oui sans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher : & c'est le plus doux plaisir de la vie d'avoir un autre soi-même, dans le sein duquel on puisse verser, pour ainsi dire, ses plus secrettes pensées. Je dis un autre soi-même, car un suffit : & quoiqu'on ait plusieurs amis, on ne doit point avoir plusieurs confidens dans les choses de la der-

niere consequence. Le secret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un seul. Ce que trois personnes sçavent est public, ou ne tarde gueres à le devenir. Dès qu'une chose a passé par plus d'une bouche, elle se répand à peu près comme l'eau des cascades qui va de bassin en bassin : ou plûtôt les secrets sont comme ces fontaines conduites sous terre, qui coulent dans les rues, dès qu'elles commencent à se produire. Enfin il n'y a rien de plus vrai que ce que disoit Emanuel Philibert, Duc de Savoye : *Les choses qu'un homme renferme dans son cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer long-tems cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choses qui sont, pour dire ainsi de simples secrets, sur lesquelles il n'y a point à déliberer ; & non pas celles qui demandent une grande déliberation, & sur lesquelles il est necessaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Secretum, si tribus est manifestatũ, omnibus divulgatum. *S. Aug.*

Il est vrai, dit Ariste, que les secrets d'Etat, par exemple, doivent

être necessairement communiquez à plusieurs personnes : car quelque sage que soit un Prince, il a besoin de quelques ministres qui le secondent : & on a eu raison de blâmer Louis XI. de ce qu'il faisoit tout de sa tête. C'est ce que Brezay grand Sénéchal de Normandie lui reprocha un jour à la chasse d'une maniere assez plaisante. Le Roi étoit monté sur une petite haquenée : *Sire*, lui dit-il, *je ne pense pas qu'il se puisse voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roi ? *C'est*, repartit le Sénechal, *qu'elle porte Votre Majesté & tout son Conseil.* Ce bon mot fut perdu : il fit seulement rire le Roi : mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il seroit à desirer, continua Eugene, que le Prince gouvernât tout seul, & qu'il fût lui-même tout son Conseil. Mais comme la foiblesse humaine ne le souffre pas, & que Louis XI. avec toute sa politique a fait des fautes énormes, il faut que la prudence des Rois soit soûtenue par celle de leurs Ministres ; mais il ne faut pas que la prudence des Ministres

ſoit la regle de celle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de ſon Conſeil, ſans dire le ſien, après qu'une affaire a été examinée mûrement en ſa preſence, c'eſt à lui à décider : & il doit quelquefois cacher à ſon Conſeil même la réſolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conſeil des Rois doit être de peu de perſonnes. C'eſt aſſez de deux ou trois hommes ſages & fidéles : car le ſecret ne peut pas ſubſiſter longtems dans la multitude : & de là vient qu'à parler en general, il ne ſe garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Veniſe, dont nous parlions tout à l'heure, ne ſont pas des exemples ſur quoi il faille ſe regler : ce ſont des miracles, comme vous les avez appellez vous-même. De ſorte que les ſecrets du Prince doivent être renfermez dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui executent n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariſte ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoiſſance, repliqua Eugene, il faut qu'il les faſſe agir, ſans

leur déclarer pourquoi ils agissent. Les gens qui sont employez dans l'execution ne doivent sçavoir précisément que ce qu'ils doivent faire. Ainsi Philippe II. Roi d'Espagne qui a merité par sa conduite le nom de prudent, ne communiquoit jamais entierement ses desseins à ceux dont il se servoit pour les faire réussir : il cachoit même quelquefois à ses Ambassadeurs le fin de leur Ambassade pour conduire ses affaires plus sûrement, & pour moins exposer sa réputation, en cas que l'évenemenr ne répondît pas à ses projets.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs résolutions à personne. Il faut qu'ils conferent avec plusieurs de ce qui se peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce soit ce qu'ils veulent executer, à moins d'une necessité indispensable : & Scipion doit être en cela leur modele, comme en tout le reste. Tite Live a remarqué que quand ce brave & sage Romain alla assieger la nouvelle Carthage, personne ne sçavoit où alloient les troupes, hors Lelius, & que Lelius n'en

Nemo omnium quò iretur sciebat præter C. Lælium. *Lib.* 3. 6.

auroit rien sçû lui-même, si ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû sçavoir où il falloit joindre Scipion. C'est suivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choses que les soldats doivent ignorer, & qu'il y en a aussi qu'ils doivent sçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

Tam nescire quædā milites, quā scire oportet. Tacit. hist. lib. 1.

Je connois des hommes qui font mystere de tout, dit Ariste : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taisent souvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent sous un grand secret tout ce qu'ils disent, jusqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes là ne sont pas trop sages, reprit Eugene : car il y a mille choses qui ne sont point matiere de secret, & dont la connoissance appartient à tout le monde, parce qu'elles sont communes & indifferentes : en faire finesse ou confidence c'est agir contre le bon sens : c'est choquer la societé civile qui consiste dans la communication de toutes ces choses : c'est pecher contre la since-

rité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux, ou de vive voix ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere; & c'eſt à la prudence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'étymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon que le devoir de l'homme prudent eſt de connoître quelles ſont préciſément les choſes qu'il faut taire & qu'il faut dire. De ſorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui ſe doit taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte, pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut ſe poſſeder tellement ſoi-même, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un ſecret.

Après tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point; mais pour peu qu'on

les observe, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font souvenir de Pasquin, à qui un jour on mit un baillon, sur lequel ce mot étoit écrit, *io crepo*. Il y a des personnes discretes qui font paroitre sur leur visage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; semblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans. L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela nel sen, scopre nel volto.

Tels sont ces Ministres timides & peu experimentez, dont un sage de notre tems a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'aprèsdinée les dépêches qu'ils ont reçûes le matin.*

Quelquefois un silence affecté nous trahit ; un signe de tête, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort secrete ; quoique le cœur soit bien caché, le seul mouvement des arteres fait connoître sa disposition. Ainsi pour se bien couvrir, il faut sauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air mysterieux, il faut avoir la

bouche fermée, & le visage ouvert; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Totum autem dissimulare debent quasi nesciant scientes: nam sollicitis inquisitoribus, sæpè & vultu proditur quod tacetur. *Cass. l. 6. 16.*

Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

Tu lene tormentum ingenio admoves. Plerumque duro: Tu sapientium Curas, & arcanum jocoso Consilium retegis Lyæo *Lib. 3. Od. 21.*

Ceux qui sçavent les secrets des Princes doivent particulierement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénétrer. Et c'est aussi ce que le Roi Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuivit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile; je crois même que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, répartit Eugene : car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuivit Ariste; il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages; qu'il découvre leurs plus pro-

fondes penſées, & leurs deſſeins les plus cachez. L'uſage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magiſtrats, dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur, reprit Ariſte en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçaſſent de bon cœur à la Royauté & à la Magiſtrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent ſe défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſçavoit aſſez de François pour ſe faire entendre, ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec lui.





LE BEL ESPRIT.

IV. ENTRETIEN.

EUGENE & Ariste commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de prose & de vers, qu'un de leurs amis avoit composé depuis peu. Ils le lurent attentivement, comme on lit toûjours les pieces nouvelles; & après l'avoir examiné à loisir, ils jugerent tous deux que de long-tems il ne s'étoit rien fait de plus raisonnable & de plus spirituel.

Il faut avoir bien de l'esprit, dit Eugene, pour faire de ces sortes d'ouvrages où l'esprit brille par tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne suffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'esprit, répondit Ariste, il faut en avoir d'une espece particu-

liere. Il n'y a que le bel eſprit qui ſoit capable de ces chefs-d'œuvres: c'eſt lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle, ajoûta-t-il; & tel qui fait le bel eſprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre être bel eſprit de profeſſion, & avoir l'eſprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'eſprit que vous vous imaginez, eſt une choſe fort rare, dit Eugene, la réputation de bel eſprit eſt aſſez commune: il n'y a point de louange qu'on donne plus aiſement dans le monde. Il me ſemble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquerir. On en eſt quitte pour ſçavoir l'art de faire agréablement un conte, ou de bien tourner un vers: une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanſon eſt aſſez ſouvent le merite par lequel on s'érige en bel eſprit;

& vous m'avouerez que ce n'est gueres que de ces diseurs & de ces faiseurs de jolies choses dont on a coûtume de dire, *Il est bel esprit.*

J'avoue, repartit Ariste, qu'on a usurpé ce titre dans notre siecle avec autant de liberté & d'injustice, que celui de Gentilhomme & de Marquis; & si les usurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres aussi severement quils le sont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradez de bel esprit, comme il y en a beaucoup qui sont dégradez de noblesse. Ces Messieurs les beaux esprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez & leurs impromptus, pour se maintenir dans la possession où ils sont: je m'assûre qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers de quoi justifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne sont pas meilleurs que ceux des faux nobles: le nom qu'ils portent, est un nom en l'air, qui n'est soutenu de rien; ils ont la réputation de bel esprit sans en avoir le mérite ni le caractere.

C'est un caractere ridicule que

celui de bel esprit, dit Eugene; & je ne sçai si je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. Toutes les personnes raisonnables sont de votre goût, reprit Ariste. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus spirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne sont pas les plus honnêtes gens du monde; ils ne sont pas même ce qu'ils pensent être; ils ne sont rien moins que de beaux esprits: car la veritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste & délicat que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la superficie; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits rafinez, qui à force de subtiliser, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me semble, interrompit Eugene, que ce discernement exquis

appartient plus au bon ſens qu'au bel eſprit. Le vrai bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſéparable du bon ſens; & c'eſt ſe méprendre que de le confondre avec je ne ſçai quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fond de la beauté de l'eſprit, ou plûtôt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres précieuſes qui n'ont pas moins de ſolidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous côtez & dans toutes ſes parties.

Quanta ſodezza, tanto ha ſplendore.

C'eſt un corps ſolide qui brille; c'eſt un brillant qui a de la conſiſtence & du corps. L'union, le mélange, l'aſſortiment de ce qu'il a d'éclatant & de ſolide, fait tout ſon agrément & tout ſon prix. Voilà le ſymbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant dans un égal degré: c'eſt à le bien définir, le bon ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit que le faux brillant. Le bon ſens dont je parle eſt d'une

espece toute differente : il est gai, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Essais de Montagne, & dans le Testament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuse, d'une imagination nette & agréable.

Ce juste temperament de la vivacité & du bon sens fait que l'esprit est subtil, & qu'il n'est point évaporé; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge sainement de tout. Quand on a de cette sorte d'esprit, on pense bien les choses, & on les exprime aussi-bien qu'on les a pensées. On ramasse beaucoup de sens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit précisément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel esprit songe plus aux choses qu'aux mots : cependant il ne méprise pas les ornemens du langage; mais il ne les recherche pas aussi : la politesse de son stile n'en diminue pas la force : & on pourroit le comparer à ces soldats de Cesar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils étoient, ne laissoient pas d'être vaillans & de bien combattre.

Jactare solitus milites suos etiam unguentatos benè pugnarè. *Suet. in Cæsar.*

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariste, à prendre l'esprit fort dans sa vraie signification. La beauté de l'esprit est une beauté masle & genereuse, qui n'a rien de mol ni d'effeminé.

Mais cette force ne consiste pas à douter de tout, à ne croire rien, & à se roidir contre des veritez établies. Selon la pensée d'un Pere de l'Eglise, c'est être fort comme le sont les phrenetiques que de l'être de la sorte. Elle consiste donc à raisonner bien, à pénetrer les principes des sciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'est le propre d'un esprit fort d'approfondir les sujets qu'il traite, & de ne se pas laisser surprendre par les apparences: les raisons qui contentent les esprits foibles, ne sont pas des raisons pour lui: il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce soit, sans s'écarter, ni sans s'amuser en chemin. Son principal caractere est d'entraîner les autres esprits où il veut, & de s'en rendre

Fortitudo ista non sanitatis est, sed insaniæ: nam & phreneticis nihil fortius. *August. in Psalm.* 58.

maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualitez du dernier Maréchal de Schomberg: on a dit de lui aussi-bien que de Cesar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ses armes n'étoient pas plus invincibles que ces raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicatesse : il ressemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Tasse, qui avoient des nerfs & des muscles extrémement forts, sous une peau blanche & délicate. Sa solidité & sa penetration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choses, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées, sont comme ses peintures qui ont toute la finesse de l'art, & je ne sçai quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoisseurs.

Il y a d'excellens esprits qui n'ont point de délicatesse, & qui font même gloire de n'en point avoir, comme si la délicatesse étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penser & de dire les choses, n'a nulle

douceur ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur subtilité ils ont quelque chose de sombre & de grossier dans l'imagination ; comme ce Peintre Espagnol qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux être *primero en aquella grosseria, que secundo en la delicadeza.*

Mais ces esprits, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les siens. Les pieces les plus sçavantes, & même les plus ingenieuses ne sont point estimées dans notre siecle, si elles ne sont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de solide & de fort, il faut qu'elles ayent je ne sçai quoi d'agréable & de fleuri pour plaire aux gens de bon goût ; & c'est ce qui fait le caractere des belles choses. Pour entendre ma pensée, souvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté est comme la fleur de la bonté. Selon l'Idée de ce Philosophe, les bonnes choses qui n'ont point cette fleur sont simplement bonnes ; & celles qui l'ont sont

veritablement belles. C'eſt-à-dire, ajoûta Eugene, que le bel eſprit, à le définir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fior, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fecondité, qui eſt ſi propre à un beau génie. Car pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de difference entre les eſprits fertiles & ceux qui ne le ſont pas, qu'il y en a entre de beaux orangers, & de méchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſçais, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus feconds ne ſont pas toûjours les plus raiſonnables ni les plus fins. Cette grande fecondité degenere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes ou inutiles ; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une proprieté du bel eſprit, n'eſt

pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination dereglée.

Je sçais bien, repartit Ariste, qu'il y a une fertilité d'esprit pareille à celle de ces arbres, qui pour être trop chargez de fruits, en portent fort peu de bons. La fecondité dont je parle n'est pas de cette nature. C'est une fecondité heureuse, comme je l'ai appellée: c'est non seulement un fonds de bonnes choses, mais c'est un fonds ménagé par le bon sens. Un vrai bel esprit est comme ces gens riches & sages qui sont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenses.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne seroit pas un bel esprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'est jamais vû une imagination plus fertile, ni moins reglée que la sienne. Vous le sçavez mieux que moi. S'il parle d'un rossignol ou d'une rose, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer; bien loin de rejetter ce qui se présente, il va chercher ce qui ne se présente pas; il épuise toûjours son sujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariste; & je vous confesse aussi, ajoûta-t-il en riant, que si l'on donnoit

des

des lettres de bel esprit, comme on en donne de noblesse, je ne serois jamais d'avis qu'on en donnât à ces sortes d'Auteurs qui ne ménagent ni leurs pensées ni leurs paroles, & qui ne laissent rien à penser ni à dire sur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poëtes ne sont pas si fous ni si emportez que le Marin. Il y en a de sages & de moderez, même parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Tasse.

Je vous assûre, dit Eugene, que le Tasse n'est pas toûjours le plus raisonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles & agréables; ses sentimens sont forts ou délicats, selon que le sujet le demande; ses passions sont bien touchées & bien conduites; toutes ses comparaisons sont justes, toutes ses descriptions sont merveilleuses: mais son génie l'emporte quelquefois trop loin; il est trop fleuri en quelques endroits; il badine dans des rencontres assez serieuses; il ne garde pas aussi exactement que Virgile toutes les bienséances des mœurs. Il a de

si grandes beautez, repartit Ariste, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon sens qui distingue Virgile des autres Poëtes, il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout, quelque liberté qu'il se donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioste.

Mais pour reprendre notre discours, continua-t-il, un bel esprit est riche de son fonds : il trouve dans ses propres lumières ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'instruit lui-même, comme a dit un sçavant homme d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Sur-tout il ne s'approprie point les pensées des autres : il ne dérobe point aux Anciens ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'est ce que font la plûpart de nos beaux Esprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Espagnols ; & si l'on vouloit se donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le païs des belles Let-

Fœlix ac fœcundum ingenium quod in se uno invenit & doctorem & discipulũ. *Ludov. Vives. de Budæo.*

tres eſt plein de larrons ; & que Mercure qui préſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieuſement Bartoli dans ſon *Huomo di Lettere*. Car en blâmant ceux qui volent les penſées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres : je ne prétends pas même que ſes lectures lui ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvû qu'il tâche de les ſurpaſſer en les imitant : mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maîtres de l'art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourvû qu'il y ajoûte des beautez nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non ſeulement il choiſiſſe ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore

qu'il se fasse propre ce qu'il choisit, & qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talens de Voiture : en imitant les autres, il s'est rendu inimitable : il sçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les pensées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, semblent faits pour son sujet, & sont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchasse, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se réduise là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoissances, une intelligence élevée & étendue que rien ne surpasse & que rien ne borne. Car il est de la beauté de l'esprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes, quelque bien faits qu'ils soient, ne sont point beaux, selon le sentiment d'Aristote ; ils ne sont tout au plus que jolis, parce que l'a-

vantage de la taille eſt une partie eſſentielle de la beauté. Ainſi les petits génies qui ſont bornez à une ſeule choſe, les faiſeurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politeſſe qu'ils ayent, ne ſont pas, quoi qu'on en diſe, de beaux eſprits : ce ne ſont que de jolis eſprits à le bien prendre ; & ce ſeroit bien aſſez pour eux d'être regardez ſur ce pied-là dans le monde.

Au reſte, il ne ſuffit pas pour avoir l'eſprit beau, de l'avoir ſolide, pénetrant, délicat, fertile, juſte, univerſel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui ſont naturellement obſcurs, & qui affectent même de l'être : la plûpart de leurs penſées ſont autant d'énigmes & de myſteres ; leur langage eſt une eſpece de chiffre, on n'y comprend preſque rien qu'à force de deviner. Gracian eſt parmi les Eſpagnols modernes un de ces génies incompréhenſibles ; il a beaucoup d'élevation, de ſubtilité, de force, & même de bon ſens : mais on ne ſçait le plus ſouvent ce qu'il

veut dire ; & il ne le sçait pas peut-être lui-même : quelques-uns de ses ouvrages ne semblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obscurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit : ses pensées, ses expressions doivent être si nobles & si nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui étoit sans doute un beau génie, tâchoit surtout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faisoit ; & vous sçavez que quand il avoit composé un ouvrage, il le lisoit à sa servante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connoître s'il avoit bien réussi ; croyant que les pieces d'esprit n'avoient pas leur entiere perfection, si elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être simple & naïve, sans fart, & sans artifice, pour faire son effet ; & vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toûjours guindez, & qui ne veulent jamais

L'Histoire de l'Académie Françoise.

rien dire qui ne surprenne & qui n'éblouisse.

Mon Dieu! que vous me faites de plaisir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux esprits, ces diseurs éternels de beaux mots & de belles sentences; ces copistes & ces singes de Seneque: ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans qui courent toûjours après les brillans & les *vivezze d'ingegno*, comme ils les appellent dans leur langue. Car à vous dire le vrai, je ne les puis souffrir; & j'ai bien de la peine à souffrir Seneque lui-même avec ses pointes & ses antitheses perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon sens que tout cela, dit Ariste: & c'est, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop, que de ne briller pas assez.

Il ne se peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel esprit, reprit Eugene: j'ai pensé dire qu'il ne se peut rien voir de plus beau que votre portrait; car on diroit que vous vous êtes peint vous-même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous ressemble. Si je me suis peint

dit Ariste en souriant, je me suis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler serieusement, ajoûta-t-il, j'ai trop mauvaise opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel esprit : je ne m'en pique pas ; & je serois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas aussi s'en piquer, dit Eugene ; il ne faut pas même se sçavoir trop bon gré d'être bel esprit pour l'être effectivement : & si j'osois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modestie pour un dernier trait. C'est une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne sied pas moins bien aux beaux esprits qu'aux belles personnes.

J'entre tout-à-fait dans votre sentiment, repartit Ariste ; & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains esprits qui s'en font extrémement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs gestes, & jusques dans le ton de leur voix un air de fierté & de suffisance, qui fait juger qu'ils sont fort contents d'eux mêmes. Ils font profession de n'estimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne se fait

pas un ouvrage d'esprit qui ne leur fasse pitié : mais en récompense ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & décident de tout souverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand mystere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curiosité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de personnes capables d'en connoître le juste prix : ce sont des tresors cachez qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il est d'une autre sorte d'esprits, continua Eugene, qui sont moins mysterieux, mais qui ne sont pas moins entêtez de leur merite. Ils n'ont pas plûtôt fait une bagatelle, qu'ils en régalent tout le monde. Ils sont toûjours prêts à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de louange ; ils se louent sans façon, & se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudissemens populaires, & bien loin de se produire mal-à-pro-

pos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

Modestiam præferre & lasciviâ uti: rarus in publicû egressus, idque velatâ parte oris, ne satiaret aspectum, vel quia sic decebat. *Annal. l. 13. de Poppæa,*

Je ne sçai, dit Ariste, s'il n'y auroit point plus de modestie à n'affecter rien. Vous avez oui parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous sçavez que ce n'étoit pas une fort honnête personne. Néanmoins, si nous en croyons Tacite, elle ne se montroit gueres, & elle ne sortoit point qu'elle ne fût voilée.

Un bel esprit droit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Tasse, qui étoit également belle & modeste.

Non coprì sue bellezze, e non l'espose.

Il ne faut pas qu'il fasse toûjours un mystere de ses ouvrages; mais il ne faut pas aussi qu'il les montre par tout: il ne doit ni se cacher par affectation, ni se produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoi les veritables beaux esprits sont si rares: des qualitez aussi opposées que la vivacité & le bon sens, la délicatesse & la force, sans parler des autres ne se rencontrent pas toûjours ensemble. Mais je voudrois bien sçavoir, ajoûta-t-il, d'où vien-

nent toutes ces qualitez qui font le bel esprit. Elles viennent, répondit Ariste, d'un temperament heureux, & d'une certaine disposition des organes : ce sont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une substance délicate ; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par la mélancolie, & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la penetration ; la mélancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang donne l'agrément & la délicatesse.

Je ne vous comprens pas, dit Eugene, avec vôtre bile, vôtre sang & vôtre mélancolie : car enfin je ne puis croire que des esprits qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils sont à ce que nous avons de commun avec les bêtes ; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ai lû dans je ne sçais quel Philosophe Platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs toutes materielles qu'elles sont, font les beaux génies :

de même à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La pensée de ce Philosophe est subtile & ingenieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits du sang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflamme dans une nue froide & humide : que les esprits allumez répandent dans la tête cette *splendeur seche* qui rend l'ame sage & intelligente, selon Heraclite : que comme entre les choses corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé que ces esprits ; la flamme qui en sort est la plus subtile, la plus vive & la plus ardente qui soit dans la nature : que c'est cette flamme qui éclaire la raison, & qui échauffe l'imagination en même temps ; que c'est elle qui rend visibles à l'ame les especes des choses, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'est à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obscures ; & c'est peut-être ce feu qui brille dans les yeux des personnes

ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene, & je ne ſçais ſi les rêveries des Poëtes ne meritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de rêveur & de viſionnaire le Docteur Abailard reprit, Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la difference des eſprits. Sa chere Heloïſe lui fit un jour la queſtion que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête; & ſa réponſe étoit fondée ſur les paroles de ſaint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie: mais il y ajoûta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni; & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repreſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile mêlée avec le ſang, formoit dans le cerveau

Videmus nunc per ſpeculum. I. Cor. I. 3.

une eſpece de glace polie & luiſante à laquelle la mélancolie ſervoit comme de fonds.

Quoi que vous en diſiez, pourſuivit Eugene, & quoi qu'en diſe votre Docteur amoureux, je ne puis me réſoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'eſprit ſoit une perfection étrangere à l'eſprit même. Je croirois bien plûtôt que la perfection du corps dépend de celle de l'eſprit, ou du moins que l'excellence de l'eſprit vient de la nobleſſe de l'ame.

Je ſçais bien que les ames ſont toutes d'une même eſpece ; mais cela n'empêche pas, ſi nous en croyons les Philoſophes les plus raiſonnables, qu'elles n'ayent des perfections ſingulieres, qui les diſtinguent aſſez les unes des autres ; comme les étoiles ont des clartez & des vertus differentes, quoiqu'elles ſoient toutes compoſées d'une même matiere. A la verité toutes les ames raiſonnables ſont des images de Dieu ; elles ſont toutes marquées de la lumiere de ſon viſage, ſelon la parole d'un Pro-

phéte ; mais il y en a où cette lumiere est mieux peinte, & où les traits de sa beauté divine sont gravez plus profondément ; & ce sont les plus nobles & les plus parfaites, les plus sensées & les plus ingenieuses. Car comme entre les figures faites sur la cire avec le même cáchet, les unes sont plus nettes & mieux formées que les autres, sans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet ; de même la perfection qui se trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y est mieux imprimée ; c'est cette impression plus forte qui les rend en quelque façon plus spirituelles & plus divines.

Mais si cela est ainsi, dit Ariste, d'où vient que l'ame étant incorruptible & inalterable de sa nature, une vapeur qui monte au cerveau, altere l'esprit, & ôte quelquefois la raison? C'est que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, sont comme les peintres, qui quelque habiles qu'ils soient, ne peuvent rien faire sans les instrumens de leur art. Les organes bien disposez, & les humeurs

temperées d'une certaine maniere ne rendent pas précisément les ames sensées & ingenieuses ? non plus que les pinceaux delicats & les belles couleurs ne font pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs sont des instrumens dont les ames ont besoin pour agir tandis qu'elles sont dans les corps ; dès que ces instrumens sont gâtez, elles n'agissent plus, ou n'agissent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles soient d'elles-mêmes. Ce sont de bons peintres, qui ont de méchans pinceaux, & de méchantes couleurs.

Il y a de l'esprit à ce que vous dites, interrompit Ariste ; mais après tout, ces Philosophes que vous croyez les plus sages, ne sont pas mieux fondez en raison que les autres ; & je crains fort, ajoûta-t-il, que si on examinoit bien cette noblesse des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'esprit, toutes les preuves ne s'en trouvassent fausses. Le meilleur parti, à mon avis, est de n'en point prendre en des disputes où l'on ne peut connoître la verité ; & les plus raisonnables sont

peut-être ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matieres.

Quoi qu'il en soit, continua Eugene, il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne éducation, & de cet usage du monde qui rafine l'intelligence, & qui subtilise le bon sens. Delà vient que les sçavans de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits : comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, & je ne sçais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-même à la beauté de l'esprit ; mais c'est que les grands Docteurs & ceux qui sçavent le plus de Grec & de Latin, ne sçavent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajoûta-t'il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espece. Car outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure qui excellent dans les Let-

tres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances ? il y en a qui sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réussir dans la conversation.

Le caractere de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent ; ils font dans les rencontres des reparties fort ingenieuses ; ils ont toujours quelque question subtile à proposer, & quelque joli conte à faire pour animer la conversation ou pour la réveiller quand elle commence à languir ; pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes ; ils sçavent sur-tout l'art de badiner avec esprit, & de railler finement dans les conversations enjouées mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations serieuses ? ils raisonnent juste sur toutes les matieres qui se proposent, & parlent toujours de bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits qu'on peut appeller des esprits de negociation & de cabinet. Ce sont des génies éclairez, judi-

cieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une vûe ils en penétrent le fond, ils en découvrent toutes les circonstances & toutes les suites ; ils trouvent en un instant tous les expediens & toutes les voies par où l'on peut ménager & faire réussir les choses les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raisonnable : car c'est quelquefois un foible dans la politique d'avoir trop de penetration & trop de lumiere : tant de biais & tant de jours differens dissipent l'esprit, & nuisent souvent à l'execution : le temps d'agir se passe à déliberer.

Ces esprits sont nez pour le gouvernement des Etats : aussi ne forment-ils jamais que de grands desseins, utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince ; ce qui arrive particulierement, quand le Prince persuadé de leur capacité, de leur fidelité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande experience, ils ne prennent point de

fausses mesures, & ne font point de fausses démarches. Que si la fortune qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succès, en imitant ces sages pilotes qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort délicate : ils découvrent d'abord les pensées de celui avec qui ils traitent, sans se découvrir eux-mêmes ; ils s'insinuent dans son esprit ; ils l'engagent par ses propres interêts ; ils le manient & le tournent si bien, qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentimens, & qu'il donne où ils veulent, sans croire même y donner. Tels ont été le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivarès, les deux plus celebres Ministres que la France & l'Espagne ayent jamais eus.

Voilà les divers caractères du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautez qui pour être differentes, ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en

une même personne Car sans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monsieur d'Avaux étoient des génies propres pour les lettres, pour la conversation & pour les affaires ; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit, un conte agréable, & un traité de paix.

Néanmoins à parler en general, ces trois talens ne se trouvent ensemble que bien rarement. Les esprits de négociation ne réussissent pas d'ordinaire aux belles lettres ; mais aussi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de délicatesse ; l'étude de la politique les occupe tout entiers ; ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop délicats & trop chagrins : ils ne se contentent presque jamais de ce qui se presente à eux ; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent, pour trop penser à ce qu'ils veulent dire. Com-

me ils sont accoûtumez à réver profondément, afin de bien tourner une pensée, ils sont le plus souvent distraits; ils gardent quelquefois un silence morne dans une conversation enjouée: mais aussi comme ils ont souvent la tête pleine de leurs compositions, ils parlent quelquefois trop; ils attirent toute la conversation à eux, & ne laissent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'esprit de conversation, comme c'est un esprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte il n'y a rien de plus opposé à l'étude & aux affaires: aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent, sont pour l'ordinaire des gens oisifs, dont le principal emploi est de rendre & de recevoir des visites. De sorte qu'à examiner les choses à fond, il semble que ces divers esprits soient incompatibles, & qu'ils demandent même des dispositions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoiqu'il semble, dit alors Ariste, que le bel esprit soit different selon les differens caracteres que vous venez de marquer, il est cependant

le même par tout ; car il est né à toutes choses, & a en soi de quoi réussir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diversité qui paroît dans les esprits, vient moins du fonds des esprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choses, parce qu'ils s'y sont appliquez dans leur jeunesse, auroient peut-être réussi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de soin & d'application.

Le hazard qui se mêle de la conduite des hommes, & qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagez je ne sçais comment à établir leur réputation & leur fortune par la poësie; il ne faut pour cela qu'avoir réussi dans un sonnet, qu'une passion, ou que le seul caprice aura inspiré ; la louange qui en revient est une amorce agréable pour en faire entreprendre un second ; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soi-même, anime à quelque chose de plus grand : on lit les Poëtes ; on étudie les fables ; on consulte

les Maîtres de l'Art ; en un mot on se tourne tout-à-fait du côté de la poësie, & on devient insensiblement Poëte de profession, sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellens Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la conversation ; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils se sont attachez à la composition & aux livres.

L'esprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand génie, ne differe cependant des autres que par la noblesse de la matiere : car on ne peut se rien proposer de plus noble que de traiter des interêts des Princes, d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs differends, & de gouverner leurs Etats. C'est l'emploi le plus sublime & le plus glorieux où l'esprit se puisse occuper : rien ne flate tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambassadeur, de Plenipotentiaire, & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont

élevez

élévez à ces dignitez éminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent le plus près du trône de Dieu, qui reçoivent leurs lumieres de lui immediatement, & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant, quand on y regarde de près, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays & en des maisons, où par des rencontres fortuites & imprévûes, ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir, & les rend capables avec le tems des premieres Charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le theatre du monde, tandis qu'elle en laissé d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurement il y a de beaux esprits qui sont inconnus & inutiles, faute d'un emploi

qui les fasse paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confesse, dit Eugene, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien sans la nature : & quelque favorables que soient les occasions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Ministre quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car quoi que vous en disiez ; le génie est une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choses. Les uns ont du génie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & de l'imagination pour exceller dans la poësie ; il faut être né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, & qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le même de la négociation & du ministere. Ce n'est pas assez pour y réussir d'être très-éclairé & même très-sage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obéïssant. Ce qui a fait

dire à un Politique Espagnol, que le génie & l'esprit sont les deux causes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas: el uno sin el otro felicidad a medias, no basta lo entendido, deseasse lo genial.*

Oraculo manual y Arte de prudencia.

Il est vrai que le génie, quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon, & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent, parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se déveloper & pour agir. Mais à le regarder en soi-même, il est indépendant du hazard & de la fortune: c'est un don du ciel où la terre n'a point de part; c'est je ne sçai quoi de divin qui rend un bel esprit, que la providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire, qui le rend, dis je, naturellement droit & juste, zelé pour la gloire de son Prince & pour le bien de sa patrie, capable des plus difficiles entreprises, ferme & constant dans les rencontres les plus fâcheuses, impenetrable aux plus clair-voyans, insensible aux plaisirs, infatigable

dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout tems maître de soi-même & des affaires, lesquelles pour grandes qu'elles soient sont toûjours au dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un Ministre tel que je me l'imagine, soit borné précisément aux affaires. Comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture, il peut même quand il lui plaît faire des discours éloquens, & tenir sa place dans une Académie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant Monarque : mais après tout, le génie de la politique est sa qualité dominante, & son veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Ministre fort à mon gré, dit Ariste; & ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le Magnanime d'Aristote, & que le Sage de Seneque : & j'en suis bien-aise pour l'honneur de notre nation ; car à vous dire le vrai, j'aurois un étrange dépit que

la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, sont si jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus sans se brouiller avec eux, & sans avoir des affaires avec les plus braves & les plus spirituels hommes du monde. Pour moi, continua t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains, & confesser de bonne foi que tous les Pays sont steriles en heros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confessiez, dit Ariste, que le bel esprit est de tous les pays & de toutes les nations c'est-à-dire, que comme il y a eu autrefois de beaux esprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglois, d'Allemands même & de Moscovites. C'est une chose singuliere qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'ap-

paroissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron disoit un jour en parlant du Jesuite Gretser : *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*; comme si c'eût été un prodige qu'un Allemand fort spirituel.

Perroniana.

J'avoue, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y est plus languissante & plus morne pour parler ainsi. Avouez plûtôt, dit Eugene, que le bel esprit tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéramens grossiers & les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta t-il, que tous les Septentrionaux soient bêtes ; il y a de l'esprit & de la science en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs : mais enfin on n'y connoît point notre bel esprit, ni cette belle science dont la politesse fait la principale partie, ou si cette belle science & ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſçai même ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait, & qu'ils ayent préciſément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere eſt ſi propre à notre nation, qu'il eſt impoſſible de le trouver hors de France : ſoit que cela vienne en partie de la temperature du climat, ſoit que notre humeur y contribue quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoille de la nation Françoiſe, d'avoir preſentement ce beau tour d'eſprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire ſur les bras de gayeté de cœur les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainſi le procès à tous les Etrangers. Pour moi, comme je n'aime gueres à décider, ni à facher per-

ſonne ; j'aime mieux croire que le bel eſprit n'eſt étranger nulle part, & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poëte Satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naiſſent par tout.

Je ſçai bien qu'il y a des pays plus ſpirituels que d'autres, que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'enſuit pas que les autres pays ſoient auſſi ſteriles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries, que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les pays, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'a été le dixiéme ſiecle, où les gens étoient ſi ſimples & ſi bêtes : que dès qu'un homme ſçavoit un peu le Grec, il paſſoit

pour Necromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingenieux, dit Ariſte ; & il ne faut pas être fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chronologie, pour ſçavoir que le ſiecle d'Alexandre a été fecond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le tems que ce fameux Conquerant a vécu ; mais encore celui qui a précedé ſa naiſſance, & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Iſocrate, Platon, Ariſtote, & Demoſthene. Tout le monde ſçait que le ſiecle d'Auguſte a été parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatriéme ſiecle de l'Egliſe a été un des plus fertiles en grands génies. Car outre un Arius ſi célebre par les maux qu'il a faits au monde Chrétien ; un Valens, un Urſace & un Euſébe, défenſeurs de la doctrine de cet héreſiarque ; un Julien l'Apoſtat, & un autre Julien Diſciple de Pelage, qui étoient tous de méchans hommes & de bons eſprits, ſans parler de

Themiſtius le Philoſophe, & de Libanius le Sophiſte : il y a eu dans ce ſiecle là un grand nombre de ſaints Peres auſſi conſiderables par la grandeur de leur eſprit, que par la ſainteté de leur vie. C'eſt le ſiecle des Chryſoſtomes, des Jerômes, des Epiphanes, des Ambroiſes & des Auguſtins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un ſiecle eſt plus ou moins ſpirituel que l'autre ? Si vous faiſiez cette demande à un Aſtrologue, répondit Ariſte, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux aſtres, & il vous diroit ſans doute que la revolution & le concours de certaines étoilles, dont les influences agiſſent plus ou moins ſur les eſprits, eſt l'unique cauſe de cette difference. Mais comme je ne ſuis point Aſtrologue, je croirois plûtôt que cela vient en partie de la bonne ou mauvaiſe éducation ; & que les eſprits ſont plus ſubtils ou plus groſſiers, ſelon qu'ils ſont plus ou moins cultivez dans leur jeuneſſe.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel eſprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a

réformé en France l'idée de la poësie, & nous a donné le goût des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aisée & délicate qui regne presentement. Avant lui on pensoit n'avoir de l'esprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes pensées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines personnes, ou même entre certaines nations jalouses l'une de l'autre, sert beaucoup à polir un siecle : l'interêt fait souvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'esprit dans un Etat où l'esprit est un moyen pour faire fortune: ainsi dans les anciennes Républipues où un homme parvenoit aux charges par son éloquence & par son sçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philosophes. Il y a toûjours eu des hommes sçavans dans le tems où les Princes ont eu de l'amour pour les sciences.

D'où vient, pensez-vous, que dans le siecle passé les lettres fleurirent tant en Italie, si ce n'est de l'af-

fection que Laurent de Medicis & Leon dixiéme eurent pour elles ? & ne fut-ce pas aussi la même affection de François Premier, qui fit que la France devint sous son regne spirituelle & sçavante, de grossiere & d'ignorante qu'elle avoit été sous les regnes précedens : L'inclination qu'aura un premier Ministre pour une science particuliere, fera que les esprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le tems. La passion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la Comedie Françoise à sa derniere perfection, & a fait naître dans notre siecle des poëtes dramatiques qui effacent presque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les tems de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes spirituels : car comme vous sçavez, les Muses aiment naturellement le repos & le silence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit. Les beaux esprits sont rares dans un tems de guerre ; soit que la guerre qui a quelque chose de sauvage & de farouche, empêche que les esprits ne se polissent ; soit que ceux qui ont de

l'ambition, tournent leurs pensées du côté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Cesar, qui au sentiment de Quintilien eût pû disputer à Ciceron la gloire de l'éloquence.

Les tems de guerre, dit Ariste, ne sont pas toûjours incompatibles avec les connoissances honnêtes; ils sont quelquefois fort heureux, non seulement pour la grandeur des Etats, mais aussi pour la perfection des esprits; & sans chercher des exemples étrangers, nous nous sommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France & l'Espagne.

Il me semble, poursuivit-il, que les hérésies naissantes ne servent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la passion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine, le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produisent d'ordinaire des ouvrages très-ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes hérésies; nous devons peut-être, si j'ose parler ainsi, nous

devons, dis-je, aux dernieres une partie de l'embelliſſement de notre langue, & de la politeſſe de notre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de tems en tems pour produire des génies extraordinaires; & qu'elle demeure enſuite ſterile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eût beſoin de repos après un ſi grand travail.

Mais on peut ajouter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſçai quelle fatalité, ou pour parler plus chrêtiennement, je ne ſçai quelle diſpoſition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politeſſe des eſprits paſſe de pays en pays, & de ſiecle en ſiecle par des voies qui nous ſont ſouvent inconnues. En un tems une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingénieuſe. Du tems d'Alexandre les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains: du tems de Ceſar les Romains avoient plus d'eſprit que les Grecs.

Le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie un ſiecle de doctrine & de politeſſe ; il lui a plus fourni de beaux eſprits qu'elle n'en avoit eu depuis le ſiecle d'Auguſte. Le ſiecle preſent eſt pour la France ce que le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie ; on diroit que tout l'eſprit & toute la ſcience du monde ſoit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples ſoient barbares en comparaiſon des François. Ce n'eſt pas un avantage & un merite en France que d'avoir de l'eſprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a preſque perſonne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien, & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiſeurs de belles choſes eſt infini ; celui des academies ſçavantes croît tous les jours : en un mot je ne ſçai rien de plus commun dans le Royaume, que ce bon ſens délicat qui y étoit ſi rare autrefois.

Au reſte, notre bel eſprit n'eſt pas borné aux hommes de lettres ; il s'étend aux gens d'épée & aux perſonnes de la premiere qualité, dont il ſembloit que l'ignorance fût le partage

dans les derniers regnes. Nous avo n des Princes qui peuvent le disputer en esprit aussi bien qu'en valeur à Scipion & à Cesar ; & en mon particulier j'ai l'honneur d'en connoître un qui dans la fleur de son âge a tout le discernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en sa personne qui le rendent, tout fier qu'il est, le plus aimable du monde. Il y a longtems que je l'ai comparé au Renauld du Tasse, & que je lui ai appliqué ces quatre vers comme par un esprit de prophétie.

L'età precorse, e la speranza; e presti
Pareano i fior, quando n'usciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo stimi; Amor, se scopre il volto.

Mais je laisse-là son courage & sa bonne mine, pour ne vous parler que de son esprit. Quelque froideur qui paroisse sur son visage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu : mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors : cette vivacité est presque toute dans une intelligence subtile &

pénetrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'esprit avec une délicatesse admirable ; il ne dit rien qui ne soit juste & plein de bon sens, même en disant des bagatelles : car avec son air sage & serieux, il ne laisse pas de badiner spirituellement & de bonne grace quand l'occasion s'en presente.

Il sçait toutes les belles langues, & il a pris des sciences tout ce qu'une personne de sa qualité en doit sçavoir : de sorte qu'il parle sur chaque matiere fort à propos & en Prince, sans faire le sçavant & sans se piquer de rien. Ajoûtez à cela une raison droite & éclairée qui lui fait toûjours prendre le bon parti ; un génie noble & élevé, qui le rend capable de tout ; enfin je ne sçais quel tour particulier dans l'esprit que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort spirituels & fort sçavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entendent pas moins à faire un dessein de balet, & à écrire une histoire, qu'à former un camp, & à ranger une

armée en bataille. Nous avons aussi des Duchesses, des Marquises & des Comtesses, qui valent peut-être bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui sont de véritables beaux esprits.

Je ne pensois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel esprit; & quoi que vous en disiez, je doute un peu qu'elle puisse avoir toutes les qualitez qui sont necessaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon sens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexiõ froide & humide : la froidure & l'humidité qui rendent les femmes *foibles, timides, indiscrettes, legeres, impatientes, babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans son *Art de connoître les hommes*, les empêchent d'avoir le jugement, la solidité, la force, la justesse que le bel esprit demande. Cette pituite dont elles sont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la délicatesse & la vivacité de l'esprit; elle en émousse la pointe, elle en affoiblit les lumieres : & si vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant est de la nature des

éclairs, qui éblouissent un moment; & qui n'ont point de consistence : elles brillent un peu dans la conversation; & pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal; mais hors de là elles ne sont pas trop raisonnables; en un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'esprit des femmes.

Ce que vous dites est vrai en général, repartit Ariste, & je vous avoue qu'il y a quelque sorte d'opposition entre la beauté de l'esprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne soient exceptées de la régle générale. Ce sont celles qui du côté de l'esprit n'ont rien des imperfections de leur sexe, & ausquelles la nature a donné, ce semble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilegiées la fameuse Grecque, qui inventa une nouvelle espece de vers; & qui fut nommée la dixiéme Muse; la vertueuse Cornelie mere des Gracques; la sage & sçavante Athenaïs, que son mérite éleva au trône de Constantinople; l'Illustre Marie Stuart

dont toute l'Europe a admiré la beauté, le sçavoir & la vertu ; Victoire Colonne Marquise de Pesquere, Angelique Nogarole, Seraphine Contarin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus, & Elizabeth Tanfield, Angloises ; Isabelle de Roseres Espagnole ; Catherine de Portugal, Duchesse de Bragance ; Marguerite de Valois, sœur de François I. qui fut appellée par les beaux esprits de son tems la dixiéme Muse & la quatriéme Grace ; la Reine Marguerite, la Princesse de Conti fille de Henri Duc de Guise, Mademoiselle de Gournai que Montagne appelloit sa fille, & Juste Lipse sa sœur, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur siecle, sans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'esprit des belles Lettres, celui des grandes affaires se rencontre aussi en quelques femmes que la nature a élevées au dessus des autres. Il y en a eu presque dans tous les tems d'intelligentes & habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes ; & il s'en est vû mê-

me en quelques Etats qui ont eu la tête assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son ami tout ce que sa mémoire lui put fournir sur le chapitre des sages Princesses qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie sœur de Theodose, Blanche mere de saint Louis, Isabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Duchesse de Mantoue & Marquise de Montferrat : de sorte qu'Eugene fut obligé de confesser à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux esprits de toutes les especes & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent ensuite l'un & l'autre sur la conduite admirable de ces Princesses, les engagerent si avant dans l'histoire & dans la politique, qu'ils ne purent presque finir leur conversation.





LE JE NE SCAI QUOI.

V. ENTRETIEN.



Orsqu'Ariste & Eugene se furent rendus au lieu de leur promenade, ils se témoignerent d'abord la joie qu'ils avoient de passer ensemble de si douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque solitaires que nous soyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables societez du monde.

Ariste dit là-dessus à son ami tout ce qu'une tendre amitié peut inspirer en ces rencontres ; & puis laissant aller son esprit où son cœur le conduisoit, il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui soient éternellement ensemble, sans se lasser l'un de l'autre. Les conversations particulieres fatiguent presque toûjours

quand elles sont trop frequentes, ou qu'elles sont un peu longues. Quelque estime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuye insensiblement de ne voir que lui, & de ne parler qu'à lui : on sent même je ne sçai comment diminuer par là les sentimens que son merite avoit fait naître ; soit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paroissoit extraordinaire en sa personne, soit qu'à force de le pratiquer, on découvre en lui des défauts cachez qui rendent ses bonnes qualitez moins estimables. De sorte que pour trouver tous les jours du plaisir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut necessairement que notre amitié soit plus forte que ne sont les amitiez ordinaires. C'est-à-dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange simpathie entre nos esprits.

Ce que vous dites est bien vrai, reprit Ariste, & en mon particulier je sens fort ce que vous dites, L'ennui qui me prend dès que nous sommes separez, la joie que nous donnent nos plus longues conversations, le peu de

cas que je fais des connoissances nouvelles, & le peu de soin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, sont apparemment des effets d'une grande sympathie : & de ces inclinations secrettes qui nous font sentir pour une personne je ne sçai quoi que nous ne sentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoître aussi bien la nature de ce je ne sçai quoi, que vous en ressentez les effets. Il est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, repartit Ariste. Ce ne seroit plus un je ne sçai quoi, si l'on sçavoit ce que c'est ; sa nature est d'être incomprehensible & inexplicable.

Mais ne peut on pas dire, reprit Eugene, que c'est une influence des astres, & une impression secrette de l'ascendant sous lequel nous sommes nez ? On le peut dire sans doute, répondit Ariste, & on peut dire de plus que c'est le penchant & l'instinct du cœur ; que c'est un très exquis sentiment de l'ame pour un objet qui la touche ; une sympathie merveilleuse, & comme une parenté des cœurs, pour user

Nescio quod certè est quod te mihi temperat astrum. *Pers. Sat.* 5.

user des termes d'un bel esprit Espagnol, *un parentesco de los coraçones.*

Mais en disant tout cela & mille autre choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchans, ces instincts, ces sentimens, ces sympathies, ces parentez sont de beaux mots que les Sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'être trompez eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philosophes : il décide la chose en un mot.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela seroit vrai du je ne sçai quoi qu'on a pour les gens, & qu'on sent dans le fond du cœur, dit Eugene ; cela ne le seroit peut-être pas de celui qui se trouve dans les personnes qui plaisent, qui paroît sur le visage, & qui saute aux yeux à une premiere vûe.



Je vous assure, dit Ariste, que ce dernier je ne sçai quoi est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre : pour être visible, il n'en est pas pour cela plus connu ni plus aisé à définir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjoûement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit : puisqu'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaît, & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agréable que le je ne sçai quoi.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand merite ne peut rien sans lui, & qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un très-grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira: si le je ne sçai quoi manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appât, des fleches & des traits sans pointe. Mais aussi quelques defauts qu'on ait au corps & en

l'esprit ; avec ce seul avantage on plaît infailliblement, & on ne fait même rien qui ne plaise : le je ne sçai quoi raccommode tout.

Il s'ensuit de là, dit Eugene, que c'est un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur & les autres defauts naturels : que c'est un charme & un air qui se mêle à toutes les actions & à toutes les paroles ; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & jusques dans le moindre geste de la personne qui plaît.

Mais qu'est-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariste ? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne sçait plus où l'on en est, & il en faut toûjours revenir au je ne sçai quoi. Un de nos beaux esprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur-tout, il avoit une grace,
Un je ne sçai quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air ressemble à la lumiere qui embellit

toute la nature, & qui se fait voir à tout le monde, sans que nous sçachions ce que c'est; de sorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet c'est quelque chose de si délicat & de si imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus pénetrante & la plus subtile: l'esprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus spirituel dans les Anges & de plus divin en Dieu, pour parler ainsi, ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur.

Si cela est, dit Eugene, il faut démentir les Philosophes qui ont soûtenu de tout tems que la connoissance précede l'amour; que la volonté n'aime rien qui ne soit connu de l'entendement. Ils ont eu raison de le soûtenir, dit Ariste: on ne peut aimer sans connoître, & aussi on connoît toûjours la personne qu'on aime: on connoît qu'elle est aimable; mais on ne connoît pas toûjours ce qui la fait aimer.

Mais de grace interrompit Eugene, est-ce assez connoître que de connoître la personne, & que de con-

noître qu'elle est aimable ? peut-on l'aimer, & ignorer en même tems ce qui la rend digne d'être aimée? Oui, repartit Ariste, & c'est en cela que consiste le mystere du je ne sçai quoi. La nature aussi bien que l'art a soin de cacher la cause des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaisir; mais on ne voit pas le ressort qui la fait jouer. Une personne plaît & se fait aimer dès qu'on la voit, sans qu'on sçache bien pourquoi elle plaît, ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-même des pieges à notre cœur pour le surprendre ; ou plûtôt que le connoissant aussi fier & aussi délicat qu'il est, elle l'épargne & le ménage, en lui cachant le trait qui le doit blesser.

Je pense pour moi, dit Eugene, que si l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'est qu'il fait son effet si promptement, qu'elle n'a pas le tems de le remarquer. Car si vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême vitesse ne se voit point : ainsi les fleches, les balles de mousquet, les boulets de canon, les

carreaux de foudre passent devant nos yeux, sans que nous les appercevions ; ces choses sont visibles d'elles-mêmes, mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vûe.

Cela me fait souvenir, repartit Ariste, de la simplicité de ce Canadois, qui ayant reçû un coup de fusil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit blessé, disoit que c'étoit ou la flâme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit oüi. Si la pierre, le feu, le plomb & le bois, reprit Eugene, se rendent invisibles par la vitesse avec laquelle ils volent dans l'air ; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame est frappée à la premiere vûe d'une personne, ne se puisse appercevoir ; Car enfin de tous les traits celui qui va plus vîte, c'est le trait qui blesse le cœur, & le plus court de tous les momens, si j'ose parler de la sorte, c'est celui dans lequel le je ne sçai quoi fait son effet.

Quoiqu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sçai quoi est de la nature de ces choses qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouve-

mens admirables que l'aiman cause dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverse les villes, qui trouble tous les élémens, est quelque chose qu'on ne voit point, & qu'on n'a pû encore bien définir ; non plus que les influences qui tombent du ciel, & qui forment les mineraux dans les entrailles de la terre. Disons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes passions dans l'ame, il y produit quelquefois de très-nobles sentimens ; mais il ne se fait jamais connoître que par là. Son prix & son avantage consiste à être caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore été découverte ; ou comme cette divinité inconnue des Anciens qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoissoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire

du moins, poursuivit Ariste, que c'est une des plus grandes merveilles & un des plus grands mysteres de la nature. N'est-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus mysterieuses le font entrer dans tout ce qu'elles disent; Les Italiens qui font mystere de tout emploient en toutes rencontres leur *non sò che*: on ne voit rien de plus cõmun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Sentesi al petto.



A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba suol che per se stessa germini,
Un incognito affetto,
Un estranea dolcezza,
Che lascia nel fine
Un non sò che d'amaro.



In queste voci languide risuona
Un non sò che di flebile, e soave,
Ch'al cor gli serpe, & ogni sdegno ammorza.



Non v'è silentio e non v'è grido espresso :
Ma odi un non sò che roco e indistinto.



Un non sò che d'inusitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapasse.



Un non sò che d'insolito e confuso
Tra speranza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tous les *non sò che*, dont je me souviens. Les Espagnols ont aussi leur *no seque*, qu'ils mêlent à tout, & dont ils usent à toute heure; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *despejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda, realce de los mismos realces, perfeccion de la misma perfeccion*; & qui est selon le même Auteur au dessus de nos pensées & de nos paroles, *lisongea la inteligencia, y* El Heroe primor. 13.

estranna la explicacion.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lû les Italiens & les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sçai quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous sommes en cela aussi mysterieux que nos voisins.

Mais pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sçai quoi comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées, qu'elles sont moins exposées à la vûe, & ausquelles l'imagination ajoûte toûjours quelque chose. De sorte que si par hazard on venoit appercevoir ce je ne sçai quoi qui surprend, & qui emporte le cœur à une premiere vûe, on ne seroit peut-être pas si touché ni si enchanté qu'on est : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment, puisque si l'on pouvoit le découvrir, il cesseroit d'être ce qu'il est, comme je vous l'ai déja dit.

Au reste, comme on ne sçauroit l'expliquer, on ne sçauroit aussi le peindre ; & c'est peut-être pour cela

qu'on ne peut faire aimer veritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son éloge, quoi qu'en disent les Fables & les Romans. La description la plus avantageuse, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cause jamais une vraie inclination: parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne sçai quoi qui fait tout.

Mais outre ce je ne sçai quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les defauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & même d'esprit il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gâte, & il empoisonne, pour parler ainsi, tout le merite des personnes où *il* se rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaisent fort; comme ces deux Seigneurs assez connus à la cour, de qui on disoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre

honnêtes gens, & que cependant ils ne l'étoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plaît point, on s'en demande une raison à soi-même, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoi il déplaît; sinon je ne sçai quoi de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait: Il est bien fait, il a bonne mine, il a de l'esprit; mais il a je ne sçai quoi qui me déplaît. Il semble à quelques-uns que cela se dit par délicatesse ou par caprice; que ce n'est qu'un faux prétexte: cependant c'est une bonne & une solide raison, mais cachée, mais inconnue à la Philosophie, & que la nature toute seule nous suggere.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare: Hoc tãtùm possum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est que ce même homme qui vous déplaît, me plaira peut-être. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste: comme il y a des je ne sçai quoi universels, dont tout le monde est touché également, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes; & il est de ces je ne sçai quoi comme de ces fantômes qui n'apparoissent

qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne sçai quoi particulier qui fait qu'ils plaisent, ou déplaisent à la premiere vûe, selon les differentes personnes qui les voient; & c'est le fondement de ce qu'on appelle sympathie ou antipathie.

Si cela est ainsi, dit Eugene, on a tort de condamner le goût & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que soit ce goût, & quelque extravagante que cette inclination puisse être. Car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faisons que la suivre, & qui ne pouvons lui résister en ces rencontres.

En effet, repartit Ariste, ces je ne sçai quoi en beau & en laid, pour parler de la sorte, excitent dans nous des je ne sçai quoi d'inclination & d'aversion, où la raison ne voit goutte, & dont la volonté n'est pas la maîtresse. Ce sont des premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté: nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naissance. Ces sentimens de sympathie & d'antipa-

naissent en un instant, & lorsque nous y pensons le moins : on aime & on hait d'abord, sans que l'esprit s'en apperçoive ; & si j'ose le dire, sans que même le cœur le sçache.

Mais sçavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne sçai quoi se trouve presque par tout ? L'air du visage qui distingue une personne de cent mille autres, est un je ne sçai quoi très-remarquable, & néanmoins très difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels sont les traits & les linéamens, en quoi consiste précisément cette différence ?

La physionomie ingenieuse est un autre je ne sçai quoi : car si l'on se donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'esprit se reconnoît d'ordinaire à la seule vûe, on trouvera que ce n'est ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la délicatesse & la régularité des traits, ni la forme & la couleur du visage ; que c'est quelque chose qui résulte de tout cela, ou plûtôt que ce n'est rien de tout cela.

Il y a un je ne sçai quoi dans les maladies ; non seulement dans celles

qui ſont extraordinaires, & où les maîtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux-mêmes; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accès ſi réglez, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſçai quoi? Et n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer; que la vertu de l'aiman; que toutes les qualitez occultes des Philoſophes?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſçai quoi de noble & de grand qui leur attire du reſpect, & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoue, dit Eugene; & ce caractere de grandeur que Dieu a imprimé particulierement ſur le front des Rois, diſtingue le nôtre de tous les Seigneurs de ſa Cour: il y a dans toute ſa perſonne un air, & je ne ſçai quoi de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont jamais vû, n'ont que faire de demander où il eſt, quand ils le voient dans un carouſel ou dans un balet.

Enfin, pourſuivit Ariſte, toute la nature eſt pleine

De ces je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajoûta Eugene, le je ne ſçai quoi eſt renfermé dans les choſes naturelles ; car pour les ouvrages de l'art, toutes les beautez y ſont marquées, & l'on ſçait bien pourquoi ils plaiſent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariſte : le je ne ſçai quoi appartient à l'art auſſi-bien qu'à la nature. Sans parler des manieres differentes des peintres : ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces ſtatues preſque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plûtôt à qui la parole même ne manque pas, ſi nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca queſto ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces ſtatues, c'eſt un je ne ſçai quoi inexplicable. Auſſi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature, que ce qui plaît ſans qu'on ſçache

bien pourquoi, ont tâché toûjours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de ſoin & d'artifice.

Et quel ch'el bello, el caro accreſce
à l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla ſe ſcopre :

Les pieces délicates en proſe & en vers ont je ne ſçai quoi de poli & d'honnête qui en fait preſque tout le prix, & qui conſiſte dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Ciceron ne ſçait comment définir. Il y a de grandes beautez dans les livres de Balzac ; ce ſont des beautez régulieres qui plaiſent beaucoup ; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes ſecrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaiſent infiniment davantage.

Quis eſt iſte tandem urbanitatis color ? Neſcio; tantùm eſſe quemdam ſcio *Cic. de clar. orat.*

Paſſons outre, mon cher Eugene, & diſons encore que quand on fera un peu de réflexion ſur les choſes de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'eſt je ne ſçai quoi qui nous ſurprend, qui nous éblouït & qui nous enchante. On verra même que le je

ne sçai quoi est à le bien prendre, l'objet de la plûpart de nos passions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur ; le desir & l'esperance qui occupent toute la vie des hommes, n'ont presque point d'autre fondement. Car enfin nous desirons & nous esperons toujours, parce qu'il y a toujours au delà du but que nous nous sommes proposez, je ne sçai quoi où nous aspirons sans cesse, & où nous ne parvenons jamais : & de là vient que nous ne sommes jamais contents dans la jouissance des choses que nous avons souhaitées le plus ardemment.

Mais pour parler chrêtiennement du je ne sçai quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait sentir, malgré toutes les foiblesses & tous les desordres de la nature corrompue, que nos ames sont immortelles ; que les grandeurs de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire ; qu'il y a quelque chose au dessus de nous, qui est le terme de nos desirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle part ? Les ames vraiment fidelles

ne connoissent-elles pas, comme dit un Pere de l'Eglise, que nous avons été faits Chrétiens, non pas pour les biens de la vie présente, mais pour je ne sçais quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Hoc nosse primitus & Christiano corde tenere debemus, non ad præsentis temporis bona nos factos esse Christianos, sed ad *nescio quid* aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. *S. August. serm. 64. de verb. Dom.*

Ainsi donc, interrompit Eugene, le je ne sçais quoi est de la grace, aussi-bien que de la nature & de l'art. Oui, repartit Ariste, la grace elle-même, cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets si admirables dans les ames; cette grace si forte & si douce tout ensemble, qui triomphe de la dureté du cœur sans blesser la liberté du Franc arbitre; qui s'assujétit la nature en s'y accommodant; qui se rend maitresse de la volonté, en la laissant maitresse d'elle-même; cette grace, dis-je, qu'est-ce autre chose que je ne sçais quoi de surnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non plus que la gloire qui en est le fruit?

Nescio quid magnum est quod visuri sumus quando tota merces nostra visio est. *S. August. in Psalmo 90.*

Les Peres de l'Eglise ont tâché de la définir, & ils l'ont appellée *une vo-*

cation profonde & secrette, une impression de l'esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toutepuissante, un plaisir victorieux; une sainte concupiscence, une convoitise du vrai bien; c'est-à-dire, que c'est quelque chose qui se fait bien sentir, mais qui ne se peut exprimer, & dont on feroit bien de se taire.

Mais n'est-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeller je ne sçai quoi? Dites, repartit Ariste, je ne sçai quoi de surnaturel & de divin. C'est ainsi que Saint Augustin lui-même en parle dans un endroit de ses Confessions, qui m'est demeuré dans l'esprit Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelquefois entrer dans des sentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part, & goûter je ne sçai quelle douceur celeste qui passe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui est *je ne sçai quoi* au dessus des connoissances & des biens de cette vie.

Aliquando intromittis me in affectum inusitatum introrsus, & nescio quam dulcedinem: quæ si perficiatur in me *nescio quid erit*, quod vita ista non erit. *Confess. lib.* 10. *c.* 40.

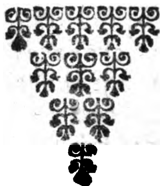
Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les sçavans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne

ſçai quoi, ou plûtôt que le je ne ſçai quoi eſt l'aſile de l'ignorance ; car il me ſemble qu'on ſe ſauve toujours par là quand on ne ſçait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais crû, ajoûta-t-il, que le je ne ſçai quoi nous eût menez ſi loin : je voi bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vrai, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſçais quoi eſt peut-être la ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations & des traitez ſur les ſujets les plus bizarres ; mais aucun Auteur que je ſçache, n'a travaillé ſur celui-ci.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir lû dans l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qu'un des Académiciens prononça un jour dans l'Académie un diſcours ſur le je ne ſçais quoi. Mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'a pas été plus inſtruit qu'il l'étoit auparavant : & peut-être que quand ce diſcours Académique auroit été mis en lumiere, nous n'en ſerions

pas plus ſçavans que nous ſommes; cette matiere étant de la nature de celles qui ont un fond impénetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration & par le ſilence. Je ſuis bien aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi bien il eſt tems de finir notre promenade; l'air ſe brouille de tous côtez, la pluye commence; & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prépare, ſi nous ne nous retirons bientôt.





LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.



UN navire de France étant entré la nuit dans le port, Ariste & Eugene eurent la curiosité de le voir avant que de se promener sur le rivage : car il étoit non seulement bien bâti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équipé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtez, le Soleil au dessus du globe de la terre y étoit peint en plusieurs endroits, avec ces paroles,

Nec pluribus impar. Il peut suffire à plus d'un Monde.

Cette devise arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement son esprit, qu'aussitôt qu'ils furent au bord de la mer. Il faut avouer, dit-il qu'il n'ap-

partient qu'à notre Auguste Monarque de porter une devise aussi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, repondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus digne de lui que le Soleil : ce bel astre est son veritable portrait.

Il y a long-tems, interrompit Eugene, que j'ai envie de sçavoir ce que c'est précisément qu'une devise, & vous me feriez plaisir de me l'apprendre ; car je sçai que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez même fait des devises qui ont éte louées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'acquiter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariste en riant, je serois obligé de vous dire tout ce que je sçai sur le chapitre des Devises ; & je veux bien satisfaire tout-à l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

Μεταφορά κατ'αναλογίαν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 10.*

La devise est à le bien prendre une métaphore, & une métaphore *de proportion*, qui represente un objet par un autre avec lequel il a de la ressemblance ; de sorte que pour exprimer

primer en langage de devise, par exemple, que notre sage Monarque est capable de gouverner lui seul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaison juste, comme seroit un Soleil avec ce mot,

Sufficit orbi. Il suffit seul au monde.

C'est parler proprement & communément que de dire, *le Roi est un Prince qui a assez de sagesse pour gouverner le monde lui seul* : c'est parler métaphoriquement que de dire, *le Roi est un Soleil qui a assez de lumiere pour éclairer le monde lui seul* : où vous voyez qu'on compare le Roi avec le Soleil, la sagesse avec la lumiere, & que la comparaison est fondée sur le rapport que ces choses ont entre elles.

Une métaphore de cette espece fait l'essence de la Devise; & c'est par là aussi particulierement qu'on doit juger si les devises sont vraies ou fausses. Elles sont vraies quand elles contiennent une similitude métaphorique, & qu'elles se peuvent réduire en comparaison: elles sont fausses quand cela leur manque. Car la métaphore est

Similitudinis est ad verbum unũ cõtracta brevitas. *Cic. de Orat. lib. 3.*

selon les maîtres de l'éloquence, une similitude abregée, & une comparaison en un mot. Ainsi les deux Spheres de François II. avec ces paroles,

Un monde ne suffit pas.

Unus non sufficit orbis : les trois Couronnes de Henri III. dont deux sont representées en terre; & l'autre en l'air avec ces mots,

La derniere m'attend au Ciel.

Manet ultima cœlo : les Colonnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour sa devise avec cette Ame,

Plus outre : l'Aigle qui fait les Armes de la Maison d'Este, & que le Gratiani a mis au commencement de son Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot,

Je ne veux point d'autre Pegase.

Non alio Pegaso : le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces paroles,

Plus tourmété, moins repentant.

Mas penado y menos arrepentido : sont des symboles illustres & ingenieux ; mais ce ne sont point des devises régulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni métaphore, ni similitude.

Les Colonnes de Charles-Quint, & l'Aigle de Gratiani ne roulent que sur l'opposition, comme vous voyez ; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la ressemblance dont il s'agit. La pensée du Comte Espagnol n'est pas précisément de se comparer avec le démon ; il ne dit pas, *je souffre beaucoup, & je ne me repens point :* mais il dit, *je souffre davantage, & je me repens moins.* A la verité ce sens-là est plus délicat que l'autre, pour exprimer une passion excessive : cependant quelque délicat qu'il soit, il ne convient pas à la devise. Ce symbole est, si vous voulez, quelque chose de plus beau qu'une devise ; mais enfin ce n'en est point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaison dans ce symbole, en disant du Diable *mas penado y menos arrepentido* ; & en expliquant la pensée du Comte de cette sorte, *Plus le Démon souffre, moins il se repent ; ainsi plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer ?*

Vraiment, dit Ariste, vous le prenez bien ; & je ne doute presque pas que votre explication ne soit la meilleure.

Au reste la métaphore dont je parle, ajoûta-t-il, est une métaphore en figure, & comme l'appelle un bel esprit de-là les monts, *Una metaphora in fatto*. C'est une métaphore peinte & visible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des Orateurs & des Poëtes frappent seulement l'oreille. Si bien que les devises peuvent être comptées parmi ces métaphores qu'Aristote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures métaphoriques sont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles sont semblables aux métaphores communes. Car enfin, quoi qu'en disent quelques Auteurs Italiens, la devise est un composé de figures & de paroles.

E manuele Tesauro.

Αἱ δ' εἰκόνες μεταφοραί. *Rhet. lib.* 3. c. 11.

L'Aigle qui étoit representée dans les drapeaux des Legions Romaines ; le Sphinx qui étoit gravé sur le cachet d'Auguste, n'étoient rien moins que des devises : non plus que ces paroles de Cesar Borgia,

Aut Cæsar, aut nihil :

non plus que celles de Jean de Medicis, *E che non puote Amore ?*

Etre Cesar ou n'être rien.

Et que ne peut l'Amour.

La figure seule ne fait qu'un symbole hieroglyphique : & les paroles seules

ne font qu'un dicton, ou tout au plus qu'une ſentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie Deviſe. Un Italien a dit aſſez plaiſamment qu'un mot ſans figure eſt un fantôme plûtôt qu'une deviſe ; ou bien que c'eſt un de ces eſprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Una fantaſima più teſto che impreſa ; ò pur undi queſti ſpiri i folletti, che n'udiano le parole, ma non ne vediamo i corpi.* Scipione Ammirato.

On a donné à la Figure le nom de *Corps*, & aux paroles celui d'*Ame* ; parce que comme le corps & l'ame joints enſemble font un compoſé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies font une Deviſe. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes ſortes de figures & toutes ſortes de paroles n'y ſont pas propres ; & il faut obſerver exactement quelles ſont les conditions des unes & des autres. Voici celles qui regardent les Figures, ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe ne doivent avoir rien de monſtrueux ni d'irrégulier ; rien qui ſoit contre la nature des

choſes, ou contre l'opinion commune des hommes : comme ſeroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce mot,

Amor addidit :

Je les tiens de l'Amour.

ni celle que Côme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles,

Feſtina lentè.

Hâte-toi lentement.

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Non ultra metas,

Vous n'irez pas plusloin.

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croiſſant avec une colonne entre ſes deux pointes, qu'elle empêche de ſe joindre,

Ne totum impleat orbem,

De peur qu'il ne rempliſſe & ſon cercle & le monde.

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut ſur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas auſſi unir enſemble des figures qui ne ſe rencontrent poin-

d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaison d'elles-mêmes, comme seroient trois oiseaux enfilez en l'air d'une même flêche, tels que sont les trois Alerions de Godefroi de Bouillon, ausquels il ajoûta ces paroles,

Dederitne viam casusve, Deusve. Soit par un coup du hazard ou du Ciel.

Je juge par-là, dit Eugene, que ce n'est pas une devise reguliere, qu'une fleur de Souci exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil, & qui les reflêchit sur elle, avec ce mot,

Muero porque te mira: Je meurs, parce qu'il te regarde.

que ce n'en est pas une que celle qui fut prise par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'étoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons sur une Croix de Chevalier, & des foudres sur des Croissans, avec ces paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina. D'un côté la lumiere, & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien, repartit Ariste: & la raison est que la devise étant essentiellement une métaphore & un symbole naturel, elle doit être fondée sur quelque chose de réel & de certain, & non pas sur le hazard ou sur l'imagination; joint que s'il étoit per-

mis de faire de ces unions bizarres & chimeriques, la Devise deviendroit trop aisée & trop commune. J'entends par ces unions bizares & chimeriques, celles que chacun peut faire selon son caprice, & non pas celles qui sont établies dans les fables, & autorisées par l'usage ; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent au tour du caducée de Mercure : car ces sortes d'unions sont reçûes ; & quoiqu'elles ne soient pas naturelles, elles passent en quelque façon pour naturelles dans l'esprit des doctes. Et de là vient que les monstres fabuleux peuvent trouver place dans la Devise. Ainsi pour exprimer la disgrace d'un favori qui a eu de notre tems la tête tranchée sur un échafaut, l'Hydre a été employée avec les paroles d'un Poëte,

Il ne m'a rien servi de croitre.

Nec crescere profuit.

Une tête de Meduse servit autrefois à representer le bonheur des armes de Louis le Juste, avec ce mot,

Son regard défait l'ennemi.

Vincit quem respicit hostem.

Comme le Corps de la Devise est naturel, & qu'il ne doit jamais être pris qu'en sa naturelle signification ; la Devise ne peut être fondée sur l'al-

legorie qui se fait lorsqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainsi on nomme quelquefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un sens allegorique ou hieroglyphique ne sont point legitimes; & la devise que prit Marc-Antoine Colonne allant à la guerre, n'est point reguliere: c'étoit une Palme & un Cyprès croisez, avec ce mot, *Erit altera merces*, pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

L'une des deux sera ma récompense.

Le corps humain n'entre point dans les Devises: c'est le sentiment des bons Auteurs, excepté Aresi & Tesauro qui pensent que la figure d'un homme dans une situation extraordinaire: ou avec un habillement bizare, est contraire à la perfection, mais non pas à l'essence de la Devise. N'en déplaise à ces deux grands maîtres, ils se méprennent, & ils parlent même contre leurs principes: car la devise étant essentiellement une similitude, sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, sur quoi la similitude est fondée.

Or ce seroit comparer l'homme avec soi-même, que de prendre un corps humain pour sujet de similitude ; puisqu'en quelque état, & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toûjours un homme.

D'ailleurs, la similitude dont il s'agit doit être ingenieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de subtilité à découvrir un rapport juste, & une ressemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur : joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais métaphorique ; d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaison, on ne devroit pas la recevoir ne pouvant être le fondement d'une veritable métaphore. Car la métaphore ne se fait que quand on transporte une signification de son lieu propre à un sujet étranger : ce qui ne se peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, étant toutes deux de même es-

Τὸ ὅμοιον καὶ ἐν πολὺ διέχουσι θεωρεῖν εὐστόχου. Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.

pece, & dans le même ordre.

Il faut juger sur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro qui en me quema, J'adore qui me brûle.

pour un Grand d'Espagne qui aimoit une Princesse : de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quiescat Atlas, Afin qu'Atlas se repose.

pour Philippe II. après l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon poursuivant Daphné qui se change en laurier,

Chi me fuggia, me corona, Qui me fuyoit, me couronne.

pour Louis le Juste, victorieux des Rebelles.

Car je ne pardonne pas même aux Dieux de la Fable, & je vous avoue que je ne puis les souffrir dans la Devise sous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille symboles. Je sçai bien que quelques Auteurs ont pour les divinitez du Paganisme des égards qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croyent que ces Dieux profanes peuvent entrer dans la Devise, avec les armes & les marques qui les distinguent du commun des autres hommes, avec cer-

taines actions qui sont singulieres & merveilleuses : mais enfin je ne vois pas que tout cela puisse fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux ils ont une figure humaine ; & quelque merveilleuses que soient leurs actions, elles sont de même espece que les nôtres. De sorte que Jupiter avec son foudre, Hercule avec sa massue & sa peau de lion, l'Amour avec son flambeau à la main & son bandeau sur les yeux, Mercure avec son caducée & avec ses aîles, ne sont bons que pour les Emblêmes ; car l'Emblême admet indifferemment toutes sortes de figures ; & c'est ce qui la distingue le plus de la Devise.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les démons que les faux dieux : & vous devez conclure de-là, que quand la Devise du Comte de Villamediana seroit fondée sur une veritable similitude, elle manqueroit encore de quelque chose du côté de la figure, pour être une devise juste ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être une emblême excellente, ou un symbole plus admirable que l'emblême la plus ingenieuse.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la devise, en rejettent aussi les portraits, comme portraits; & parce que ce sont des figures humaines, & parce que ces sortes de figures ne representent que les lineamens & l'exterieur de la personne: au lieu que la Devise en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ai dit, comme portraits: car si on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils sont des corps legitimes aussi-bien que les statues; mais alors le portrait ou la statue de Cesar, par exemple, n'a nul rapport à la personne de Cesar, mais à quelque proprieté de la Peinture ou de la Sculpture. Ainsi pour exprimer qu'une personne se sanctifie pat les disgraces qui lui arrivent, on peut se servir d'une Statue de Cesar ou d'Alexandre qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoûtant ces paroles,

Perficitur dum caditur.

En la frappant on la rend plus parfaite.

Je pensois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Devise, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point aussi, répondit Ariste, comme parties de la Devise, non-seulement pour

les raisons qui regardent la figure humaine, mais encore parce que les membres separez du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre : je dis une main coupée ; car une main sortant d'un nuage ne fait pas le même effet ; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroît point. C'est la seule partie du corps qui soit reçûe dans la Devise ; encore n'y sert-elle que de soûtien & d'ornement ; ou tout au plus si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Devise de la Statue qu'une main taille avec le cizeau.

Il est vrai qu'Aresi s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute seule dans la Devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere, & pouvant fõder non-seulement une comparaison, mais aussi une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction & de l'inéga-

lité des doigts, qui rendent la main plus belle; & pour faire une Devise, il ajoûte ces paroles,

Disparitate pulchrior,

L'inégalité me rend belle.

Il prétend exprimer par-là que la diversité des esprits & des humeurs rend la societé des hommes plus agréable.

Un des plus beaux Esprits de ce siecle est dans le sentiment d'Aresi. Pour representer qu'un grand Ministre a un génie capable de tout, & qu'il regle toutes choses en suivant les ordres de son Prince, ce sçavant homme a fait deux Devises qui ont le même corps; c'est une main sortant d'un nuage, & tenant les instrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni ministerio.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Je suis propre à tout ministere.
Je regle tout suivant l'ordre d'un seul.

Mais quand cela seroit raisonnable & bien fondé, l'usage ne veut pas qu'on en use ainsi; & l'usage n'est gueres moins le maître en matiere de Devise, qu'en matiere de Langue.

C'est cet usage qui a introduit des Faces avec des joues enflées; pour representer les Vents qui soufflent: témoin la Devise fameuse qui a pour corps des Vents peints de la sorte sur

Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

une mer & pour ame ce mot,

Turbant, sed extollunt.

Il s'ensuit de ce que je vous ai dit jusqu'à cette heure, que les vrais corps se doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'esprit tous les êtres sensibles qui ont des proprietez particulieres, comme sont les astres, les metéores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous presentent leurs ouvrages & leurs instrumens; par exemple un miroir, un cadran au soleil, un compas, une équerre. Car quoique ces sortes de choses ne soient pas naturelles, à prendre ce mot dans sa propre signification; elles ont des proprietez réelles & veritables, qui peuvent servir de fondement à des similitudes & à des comparaisons.

Comme la Nature est devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les Devises plus parfaites. Les artificiels sont du second ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils sont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques Figures de la Fable, comme je

vous ai déja dit ; car quoique les corps fabuleux ne ſoient point réels, l'autorité des Poëtes & la preſcription du temps les ont établis dans l'eſprit des hommes, & leur ont donné un être vraiſemblable, qui leur tient lieu d'un être veritable & naturel. Ainſi les monſtres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les conſtellations paſſent pour des corps legitimes, comme il ſe voit dans la Deviſe qui fut faite autrefois pour Louis le Juſte, faiſant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles, & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce mot,

Nec monſtra morantur.

Les monſtres ne m'arrêtent pas.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable ſe mêlent enſemble dans la Deviſe. C'eſt une choſe naturelle que le Soleil communique ſa lumiere à la Lune, & que la Lune perde ſon éclat quand elle ne voit point le Soleil: mais c'eſt une choſe fabuleuſe que le Soleil & la Lune ſoient frere & ſœur. Cependant on a fondé des deviſes là deſſus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Royal pour Gaſton de France Duc d'Or-

leans, c'est un Croissant avec ce mot,

Fraterna luce coruscat.

Son éclat vient de l'éclat de son frere.

L'Ammirato a peint une Lune éclipsée avec ses paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

Ainsi je perds ma force & ma lumiere, après avoir perdu la clarté de mon frere.

pour exprimer la douleur qu'eut Laure Caraffe de la mort de son frere le Comte de Policastre. Ce *Sic* gâte la Devise, en transportant à la personne ce qui doit être appliqué à la figure, & faisant dire à Laure ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en passant, que ces particules, *Sic*, *Ita*, n'ont point lieu dans les Devises régulieres, parce que la comparaison se doit entendre d'elle-même, sans que l'Auteur la fasse remarquer.

Il ne suffit pas que le corps soit réel, ou qu'il passe pour réel dans l'esprit des hommes; il faut que la proprieté sur laquelle on établit la Devise, soit veritable; ou du moins que communément on la croye telle. Ainsi le Phenix qui adore le Soleil, & qui renaît de ses cendres; l'Heliotrope qui suit le mouvement du Soleil; le Cigne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint; le Diamant qui se conserve parmi les

flammes, & qui résiste aux coups de marteau, ont servi de corps à une infinité de Devises.

Le corps doit être noble & agréable à la vûe. Car la Devise ayant été instituée pour déclarer un dessein héroïque, & étant de son essence une métaphore; une figure basse & difforme ne lui convient pas, comme seroit un crapaud & une chauvesouris, ces figures, dis-je, ne lui conviennent pas, par la raison que les vilaines images ne sont pas propres à exprimer les belles choses; & que les métaphores se doivent toûjours prendre des objets illustres, & qui plaisent le plus aux sens.

Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦτεν οἰστέον ἀπὸ καλλῶν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Quoniam hæc vel summa laus est verbi transferendi, ut sensum feriat id quod translatum sit; fugienda est omnis turpitudo earum rerũ, ad quas eorum animos qui audiunt trahit similitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les serpens de la Devise; & cependant on voit beaucoup de serpens dans les Devises d'aujourd'hui. Comme le serpent, repartit Ariste, a passé toûjours pour un corps symbolique, non seulement parmi les Egyptiens, mais aussi parmi les autres Nations; & que l'Ecriture sainte même nous le propose pour un symbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Devises.

Joint que la peinture d'un ſerpent ne fait point d'horreur : au contraire, elle donne du plaiſir, ſur-tout quand elle en repreſente d'une certaine eſpece qui a quelque choſe de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec ſa peau tavelée, & le Baſilic avec ſa couronne.

Cette nobleſſe & cet agrément du corps a fait exclure de la Deviſe les ouvrages & les inſtrumens des Arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens Eſprits, qui pour s'égayer ont pris de ces ſortes de corps, imitant en cela les bons peintres qui ſe plaiſent quelquefois à faire des groteſques, & qui pechent avec art contre l'Art même. La fameuſe Académie *della Cruſca* eſt un illuſtre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui ſignifie du ſon ; & par ſa Deviſe qui eſt un bluteau par où l'on paſſe la farine, avec ce mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il en tire la fleur.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toûjours ſcrupuleuſement aux regles, étant en quelque façon au-deſſus des regles : mais il ne

faut pas les imiter en tout; il seroit facile de s'égarer en voulant les suivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque chose de plus animé & de plus brillant qu'un Aigle immobile. Un Lion furieux qui terrasse un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui dissipe les nuages dont il est environné, ou même qui éleve des vapeurs dont il se couvre, frappe plus aux yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement est de toutes les choses celle qui se rend la plus sensible à la vûe, & qui l'égaye davantage. Cela vient aussi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle est d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voire en action: car, comme dit Aristote, lorsqu'il parle de la métaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les représente agissans.

Translatio signandis rebus ac sub oculos subjiciendis reperta est. *Quint. Inst. Orat. lib. 8. c. 6.*

Λέγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Ce n'est pas encore assez que la Figure soit noble & agréable ; il faut de plus qu'elle soit connue, & qu'elle se fasse même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas, & si nous en croyons Aristote, la métaphore ne donneroit point de plaisir, si elle étoit fort obscure.

Καὶ τὸ σαφὲς, καὶ τὸ ἡδὺ. ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. Rhet. lib. 3. c. 2.

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoûtumé de voir ; les fleurs étrangeres qui ne sont point communes parmi nous ; certaines plantes, lesquelles n'ont rien qui les distingue.

Si cela est, dit Eugene, la Devise que prit autrefois Marie Stuart après la mort de François II. son premier mari, manquoit d'une condition necessaire ; c'étoit, si je ne me trompe, une plante de Réglisse, dont la racine étoit en terre, avec ce mot,

Dulce meum terra tegit.

Ce que j'ai de plus doux est couvert de la terre.

Vous en jugez comme il faut, répondit Ariste, & vous devez aussi juger par cette regle, que les corps qui ne peuvent être representez sans couleur, ni reconnus sur le métal ou sur la pierre, ne sont pas propres aux Devises qu'on fait exprès pour être

gravées ; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une métaphore eſt vicieuſe quand elle n'eſt pas conçûe en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre ; & tout ce qu'on écrit doit être marqué de ſorte qu'on le puiſſe lire.

φαυλὴ ἡ μεταφορὰ ταῖς ἀπὸ μονοφωνίας. Rhet. lib. 3. c. 2.

Mais que dites vous, interrompit Eugene, de ces Deviſes qui n'ont pour corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel.
Nulla æquat imago.
No ay figura por mi dolor.
Melior fortuna notabit.
Secretum meum mihi.
Non eſt mortale.
Multa deſcribam.

Ni du pinceau ni de la plume.
Nulle figure ne l'égale.
Pour marquer ma douleur, il n'eſt point de figure.
Un meilleur ſort le marquera.
Mon ſecret eſt pour moi.
Ce n'eſt rien de mortel.
J'y marquerai beaucoup de choſes.

Je dis que ce ne ſont pas des Deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte ; non ſeulement parce que le corps y manque, mais auſſi parce qu'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoûte néanmoins que ces ſymboles, tout irréguliers qu'ils ſont en matiere de Deviſe, ont quelque choſe de bien ſpirituel ; & qu'il y a des rencontres où une Deviſe dans les formes vaudroit

moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes amis qui fait des Deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il lui plaît, & à negliger même les regles de l'Art; mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont toûjours fort raiſonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il préſenta au Roi la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot,

Plus grand Conquerant que Jaſon.

Et major Jaſone vindex.

Lorſque ſa Majeſté ſe préparoit à l'Expedition de la Flandre, il fit graver un Soleil penetrant de ſes rayons une tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroît inacceſſible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles,

C'eſt pour moi ſeul qu'elle n'eſt point fermée.

Mihi non impervia.

Il excelle en ſes ſymboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celui qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a préſenté. Le voici

voici, si ma memoire ne me trompe.

Vous sçavez que les Armes de Longueville sont des Fleurs-de-Lis de France brisées du Lambel d'Orleans, & sous-brisées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre genealogique de cette Maison, un cartouche represente trois Lis au naturel, environnez d'une haye composée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Espagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel comme un joug dompte deux Leopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troisiéme. Sur le premier côté, *Arcentque*: sur le second, *Domantque*.

Ils les repoussent. Ils les domptent.

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'esprit pour faire des symboles de cette espece.

Mais pour revenir aux Devises justes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui servent de corps. Je n'entens pas par-là qu'il ne doive y avoir necessairement qu'une seule figure dans la Devise; mais j'entens que s'il y a diverses figures, elles

doivent se rapporter toutes à une même fin, & être subordonnées l'une à l'autre; ou plûtôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gâte rien, & plusieurs figures ne font qu'un corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye & des flots; le Fer sur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reste, quoique le nombre des figures ne soit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre: autrement il y auroit danger que la multitude ne fît de la confusion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles sans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierreries ou de pieces d'or sur une table, un essain d'abeilles sur une ruche: car outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarasse, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la Devise, plus le corps a de perfection & de beauté: car la brieveté est essentielle

Οσω ἂν ἐλάττοσι

à la métaphore, & il y a plus d'esprit à exprimer une grande pensée par un seul objet, que par plusieurs.

Au reste, comme le corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de lui-même, il n'a besoin d'aucuns embellissemens étrangers. Les paysages qu'on peint quelquefois dans l'espace qui renferme la figure, & toutes les grotesques dont quelques-uns ornent la cartouche, sont assez hors d'œuvre, & ne servent qu'à détourner l'esprit de l'objet qu'on lui propose.

λεγθῆ πολὺ σπουδαιότερον καὶ μᾶλλον. Arist. Rhet. lib. 5. c. 11.

Les Devises, aussi-bien que les Armoiries, si nous en croyons Tesauro, veulent un champ net, sans autre couleur que celle de l'Ecu où elles sont peintes. De sorte qu'à son avis il n'y a pas plus de raison d'ajoûter quelque chose aux corps des Devises, qu'aux pieces des Armes: mais l'usage l'emporte souvent sur la raison, comme je vous ai déja dit; & c'est une coutume si établie de peindre le ciel dans le champ de la Devise, & d'y faire quelques ornemens exterieurs, que je n'ose la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardât un tem-

perament en cela comme en tout le reste. Les corps, ce me semble, devroient être peints dans le point de vûe où nous avons accoutumé de les voir. Si on represente une riviere, un oiseau volant, une fleur sur sa tige; on peut sans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre comme des accompagnemens necessaires. Mais si on represente une montre, un miroir, & d'autres corps semblables, qui ne se voient d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre à mon avis ni ciel ni paysage.

Pour le cartouche, il est toujours à propos de l'enjoliver; il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'esprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la Devise, qu'à la Devise même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la Figure: voici celles qui appartiennent aux paroles, ou pour mieux dire au mot qui anime la Figure.

Le Mot doit être proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un composé semblable en quel-

que façon à celui que la matiere & la forme font ensemble ; il est necessaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre, à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au corps dont il est l'ame ; & qu'il lui convienne de sorte, qu'il ne puisse convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du Lion.

Il s'ensuit de-là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edouard Roi de Portugal ; que *Naturâ dictante*, qu'on a écrit sous un Faucon prenant l'essor, ne sont pas des mots legitimes ; parce que ce sont des mots communs qui conviennent aux autres animaux, comme au serpent & au faucon.

En temps & lieu.

Suivant l'instinct de la nature.

On voit le contraire dans les bonnes Devises, telles que sont une Mer sous une Lune :

Ut variat, moveor :

Ses changemens reglent les miens.

une Barre de fer sur l'enclume,

Se non arde, non si piega.

Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

Ces ames sont proportionnées à leurs corps, & ne peuvent s'appli-

quer à d'autres pour faire le sens qu'elles font ; c'est-à-dire pour signifier que la mer a divers mouvemens selon les differens aspects de la Lune, & que le fer ne se ploye que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de declarer quelque chose que la Figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoître sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainsi ce sont des mots défectueux, *Flectimur, non frangimur undis*, sous des joncs dans un Etang agité : *Obstantia nubila solvet*, sous un Soleil entouré de nuages ; si bien que pour rectifier ces mots, il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous sçavez que la Devise des joncs fut prise par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la persecution qu'ils souffroient n'étoit pas capable de les abat-

L'onde nous fait ployer & ne nous brise point.

Il dissipera les nuages.

tre ; & que l'autre Devise étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce symbole, qu'il se tireroit bien des méchantes affaires que ses ennemis lui avoient faites depuis que le Connêtable de France son pere avoit eu la tête coupée.

Au reste, la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Devise est entendue principalement d'une partie du corps qui la compose, on peut & on doit même nommer cette partie, parce qu'autrement il seroit impossible de concevoir la pensée de l'Auteur. Cela paroît dans la Devise d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam :

Elle est encore jeune & porte une couronne.

pour une Princesse qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raison ; ou vous voyez qu'une partie de la Grenade est nommée. C'auroit été une faute de nommer la Grenade même ; mais ce n'en est pas une de nommer la Couronne, sur quoi porte tout le sens de la Devise : au contraire, cela fait une beauté, non seulement parce que le sens est

entendu ſans aucune peine ; mais encore parce que le mot de *Couronne* eſt une de ces paroles à double face, qui regarde également la figure & la perſonne, comme je vous dirai dans la ſuite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît, eſt générale, & il faut s'y tenir conſtamment : ce ſeroit s'en écarter que de mettre ſous un Soleil rayonnant, *Illuſtrat* ; car dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vû des Deviſes aſſez eſtimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me ſemble, ce que la vûe ſeule du corps fait entendre : & je me ſouvient d'une entre autres qui eſt peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine Mere Anne d'Autriche. C'eſt un Soleil avec ces paroles,

Ogn'altro lume offuſca.

J'efface toute autre lumiere.

Ce mot, repartit Ariſte, n'eſt pas inutile comme *Illuſtrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obſcurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui eſt ſi propre, qu'on ne peut le peindre ni l'imaginer ſans el-

le : c'eſt ſa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a beſoin que de lui-même pour être connu : il frappe les yeux d'abord, & il ſe fait ſentir aux plus ſtupides, ſans qu'on leur en diſe rien. De ſorte qu'ajoûter ce mot au Soleil, *il brille*, c'eſt, à proprement parler, ne rien dire.

Il n'en eſt pas de même des autres qualitez du Soleil; quoiqu'elles lui ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vrai qu'en voyant le Soleil, les gens un peu éclairez conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres, qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature, qu'il a du mouvement, qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plûtôt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont pluſieurs proprietez. Le mot qu'on y ajoûte n'eſt pas in-

utile quand il separe une proprieté des autres, qu'il la marque & la détermine si bien, que l'esprit s'y porte & s'y attache aussitôt. Cette détermination est le principal effet du mot; & c'est aussi principalement parce qu'il détermine la Figure à une signification particuliere, qu'on l'appelle Ame, le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine espece.

Le mot ne doit point avoir un sens achevé: & la raison est, que devant faire un composé avec la Figure, il doit être necessairement partie, & par consequent ne signifier pas tout. Ce seroit pecher contre cette regle, que de donner pour ame à une Hirondelle, *Una hirundo non facit ver*: car ces paroles toutes seules ont une signification complette; & dès qu'on les a entendues, on a une notion claire & distincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul sens de lui même: mais je dis qu'il ne doit point avoir le sens entier qu'ont le mot & le corps étant joints ensemble. Car enfin la signification qui fait la forme & l'es-

Le Printemps ne vient pas avec une hirondelle.

sence de la Devise selon Aresi, résulte de la signification du corps & de celle des paroles. La signification du corps prise séparément est imparfaite, celle des paroles l'est aussi: mais la signification qui résulte de l'une & de l'autre, est entiere: & c'est celle-là que le mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point aussi dans les Devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié, & faisant un cercle,

Ad me redeo. Je reviens à moi-même.

Le sens propre & litteral de la Devise est que le serpent revient à soi en se ramassant & en joignant sa queue à sa tête. Le mot tout seul n'a pas cette signification. A la verité, *Je reviens à moi*, signifie quelque chose, mais il ne signifie pas en particulier sans la representation du serpent, *que le serpent revient à soi en se repliant, & en joignant sa queue à sa tête.*

Cette condition du mot distingue encore la Devise de l'Emblême, dont les paroles seules ont non seulement un sens plein & achevé, mais encore

toute la signification qu'elles ont avec la figure ; comme *Virtutem fortuna premit*, sous la Fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum est*, sous la figure de Scevola qui met sa main dans le feu.

La fortune souvent accable la vertu.

Il est d'un Romain de souffrir & de faire de grãdes choses.

Les paroles, pour être fort justes, doivent avoir un sens suspendu, & laisser quelque chose à deviner : comme *Si tangar*, sous un pistolet bandé : *Ut vivat*, sous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout simple vaut mieux à mon gré, que *De mi muerte, mi vida* : ou, *Ut vivat, moritur*. De même, *Ne fa fede il pianto* sous un Alambic, est plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles disent ce que les autres font penser. Par cette raison, *Mas dentro* sous le Mont Gibel, seroit peut-être plus fin que *Mas dentro que fuera*.

Pour peu que l'on me touche.

Afin qu'il vive.

De ma mort viẽt ma vie.

Il meurt pour vivre.

Mes larmes en font foi.

Les flammes au dedans & les pleurs au dehors.

Plus au dedans.

Plus au dedans qu'au dehors.

De là vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élegamment, lorsque sans l'exprimer on peut entendre la Devise. Ainsi le *Cominus & eminus* de Louis XII. sous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *se tuetur* : non

Et de près & de loin.

Et de près & de loin il frappe, il se défend.

seulement parce que le mot est plus court, & que le sens du mot est plus ample, mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans sa Préface, rien ne plaît tant à l'esprit de l'homme que de trouver quelque chose de lui-même dans les objets qu'on lui présente ; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa pénétration en lui montrant tout.

C'est à-dire, interrompit Eugene, que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Ariste ; & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais sa briéveté doit être proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo coruscat*, sous un bout de flambeau ; *Cœlestes sequitur motus*, sous un Tournesol : *Per vulnera crescit*, sous une tête de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agréables qu'une seule ; comme *Lacessitus*, sous un Cigne terrassant un Aigle, pour Her-

Il éclate en mourant.

Il suit les mouvemens du ciel.

Il croît par blessures.

Lorsqu'on l'irrite.

Je me relèverai. cule de Gonzague : *Resurgam*, sous un Roseau abbatu par le vent, pour un Homme de mérite maltraité de la Fortune. Car quoiqu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'étant pas un nombre, une parole seule ne fait aucune harmonie ; au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le mot est-il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene ? Non, dit Ariste, il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq : mais c'est aussi le dernier terme où il peut aller, sur tout si les paroles sont Latines ; car si elles sont Italiennes, il peut être un peu plus long, pourvû qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maîtres ; & de plus, c'est l'usage : soit que les vers Italiens ayent moins d'étendue que les autres, soit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de reciter, font, ce me semble, un bel effet, dit Eugene. Il n'est pas necessaire absolu-

ment, repartit Ariste, que le mot soit toujours un demi-vers, ni même qu'il soit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une Devise peut être belle sans cela, & les mots de plusieurs Devises excellentes sont en prose, témoin *Cominus & eminus*.

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'est que le mot doit avoir une juste mesure de vers, ou être une pure prose; rien n'étant plus desagreable ni moins harmonieux qu'une armonie imparfaite, comme celle de ce mot sous une Lune qui éclipse le Soleil, *Adimit quo ipsa refulget*; & de cet autre qui sert d'ame à des Mouches sur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui est tiré de ce vers,

Elle ravit l'éclat dont elle-meme brille.

Elles s'attachent plus à des corps moins polis.

Labuntur nitidis, scabrisque tenaciùs hærent.

Il faut bien se donner de garde d'estropier un vers pour faire le mot d'une Devise; mais aussi il ne faut pas negliger la cadence d'un vers quand elle se présente, comme dans la Devise de M. Bochar Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'est un Chien couchant, qui

après avoir découvert des perdrix, se couche à terre, & les arrête sans se jetter dessus, avec ce mot,

Et fidele il s'abstient de ce qu'il a trouvé.

Inventis fidus abstinet.

Il falloit dire pour le nombre: *Abstinet inventis fidus*; & pour la perfection de la Devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior*, sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris*.

Je brille plus dans les tenebres.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célebre?

Cela n'est pas non plus necessaire, répondit Ariste: celui qui fait une Devise, peut en faire le mot lui même; & c'est un usage fort établi. A la verité, les Devises sont plus sçavantes, quand les mots sont pris d'un ancien Auteur: elles sont même plus spirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un sens different du sien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Son mouvement fait tou son prix.

On a appliqué ingenieusement *Mobilitate viget*, à une Horloge, &

Vires acquirit eundo, à une Riviere. Cet autre vers du même Poëte,

Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo: Ce vers, dis-je, a servi à deux Devises pour le Clergé de France, sous deux figures differentes. *Igneus est ollis vigor* a été mis sous des Etoiles, & *cœlestis origo* sous des perles.

En avançant, elle augmente ses forces.

Une vive ardeur les anime. Et leur origine est celeste.

Il y a du bonheur & de l'esprit à employer les paroles d'un Poëte à une chose à quoi le Poëte ne pensa jamais, & à les employer si à propos, qu'elles semblent avoir été faites exprès pour le sujet auquel elles sont appliquées. Ceux qui ont lû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, sont touchez de ces applications heureuses; car l'esprit trouve quelquefois du plaisir à prendre le change, & à être trompé. Ce qui arrive, selon Aristote, quand les métaphores nous surprennent agréablement, & qu'une parole a un autre sens que nous ne peusions, mais enfin cette perfection n'est pas essentielle; & après tout, je ne sçai s'il n'y a point autant de gloire à inventer un mot juste & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour

Γίνεται δὲ ὅταν παράδοξον ᾖ, καὶ μὴ πρὸς τ ἔμπροσθεν δόξαν. *Rhet. lib.* 3. c. 11.

moi je vous avoue, ajoûta-t-il, que je me sçaurois bon gré d'avoir fait un mot aussi beau qu'est celui de la Devise de Monsieur,

Après la foudre, il n'est rien tant à craindre.

Alter post fulmina terror.

Ce mot sous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poëtes.

Quoi qu'il en soit, une des plus essentielles qualitez du mot, est de ne rien énoncer qui ne se puisse verifier de la Figure. Comme dans une proposition, on n'attribue rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des axiomes de Logique: dans la Devise on ne doit rien attribuer à la Figure, qui ne soit dans la Figure; car la Devise est une espece de proposition figurée, où le corps tient lieu de sujet, & l'ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Elle ne changepoint en changeāt de climat.

Suivant cette regle, ce n'est pas un mot régulier que *Cœlum non animum mutat*, qui a été mis sous une Galere: car *non animum mutat* ne se peut pas verifier d'une Galere prise en elle-même, comme elle doit l'être, pour servir de corps à une Devise.

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, dans la Devise d'un Soleil éclipsé, que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne se peut pas dire veritablement de la Lune. Quoiqu'il soit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe sa clarté à notre égard, il est faux qu'elle le fasse par ingratitude. Aussi Ferro a remarqué, que pour réformer la Devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipsa refulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ai dit.

L'ingrate me ravit ce qui la fait briller.

Il s'ensuit de là que tous les mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes; comme *Domine, probasti me*, sous l'Or dans le creuset: *Ardo, y adoro*, sous l'Encens allumé dans l'encensoir: *At lacrymis mea vita viret*, sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté, ni de l'or, ni de

Seigneur, vous m'avez éprouvé.

Et je brûle & j'adore.

Mes larmes font fleurir ma vie.

l'encens, ni de l'amaranthe ; n'étant point vrai que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La verité dont il s'agit doit être constante, necessaire & éternelle, comme parlent les Philosophes ; c'est-à-dire que le Mot doit être toûjours vrai, & se verifier en tout temps de la Figure, soit qu'elle soit naturelle, ou artificielle ; car les ouvrages de l'art, aussi-bien que ceux de la nature, étant faits selon des regles certaines, ont des proprietez qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent*, sous une galere qui étant repoussée par les vents, tâche d'entrer dans le port à force de rames : car il arrive quelquefois, & même d'ordinaire, que les vents rejettent les vaisseaux en mer, & les empêchent d'aborder ; de sorte que ces paroles, *Morantur, non arcent*, bien loin d'être toûjours vraies, sont souvent fausses.

Sans me chasser, ils me retardét.

Je vous disois tout-à l'heure que les mots qui ne conviennent qu'à la personne, sont défectueux : j'ajoûte

que les mots qui ne conviennent qu'à la figure, le sont aussi. Il faut que le mot tombe juste sur la figure qu'il anime; mais il faut encore à mon avis, qu'il vienne bien à la personne pour qui on fait la Devise; & je voudrois qu'il fût conçû en des termes équivoques, qui convinssent également à l'une & à l'autre: car il me semble que le mot est comme le lien de la Figure & de la chose figurée; & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le sens litteral & le sens mystique de la Devise. Je m'explique: ces deux sens se rencontrent dans toutes les Devises régulieres, comme dans celle de la Flamme.

Deorsum nunquam. Jamais en bas.

Le sens litteral est que la flamme ne descend jamais en bas: le sens mystique est que la personne dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choses de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la personne, comme *Deorsum nunquam*, l'esprit conçoit la métaphore, & fait la comparaison en même tems: d'un même regard il voit la Figure & la

chose figurée. Que si les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran sous un Soleil couvert de nuages,

Les brouillards m'ôtent le soleil.

Mihi tollunt nubila solem.

C'est la Devise qui fut faite pour Anne d'Autriche l'an mil six cens quinze, lorsque Louis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles: si les paroles, dis-je, ne tombent que sur le corps, l'esprit ne conçoit d'abord que le sens propre & litteral. Par exemple, dans la Devise que je viens de vous dire, on conçoit seulement que les nuées cachent le Soleil au cadran; & pour concevoir que cela signifie que les troubles privoient la Reine de la presence du Roi, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles; & le Soleil avec Louis le Juste. Un mot équivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue, & lui donneroit du plaisir: car nous aimons les voies abregées, & les paroles les plus agréables sont celles qui nous instruisent promptement.

Ἀστεῖα, ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene,

ce n'est pas une Devise juste que celle d'un Phare au bord de la mer sous un Ciel plein d'étoiles,

Quod nequeunt tot sidera, præstat.

Ce que ne peuvent pas tant d'astres, il le fait.

Elle fut faite autrefois sur le Maréchal de Bassompierre, reprit Ariste, pour signifier que les personnes les plus signalées de son tems ne le valoient pas; & il faut avouer que le sens en est beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de justesse, non-seulement parce que les étoiles qui paroissent dans le corps sont exprimées dans le mot, mais encore parce que cette parole *sidera* ne convient pas proprement aux personnes ausquelles on préfere le Maréchal. Il faut dire le même de la Devise que porta le Duc d'Albe dans une course de Taureaux; c'étoit une Aurore avec ce mot.

Al parecer de l'Alva s'ascondan las Estrellas.

Lorsque l'Aube paroît, que les astres se cachent.

Il faut confesser néanmoins que l'allusion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Estrellas* aux armoiries des Fonseques, après lesquels il devoit entrer, fait un effet si agréable, qu'il y a bien des Devises régulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot se doit entendre des vers dont on a coutume d'accompagner les Devises ; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du Mot ; & pour être justes, ils doivent convenir à la figure & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plûpart des faiseurs de Devises ignorent cette regle, ou ne se mettent pas trop en peine de la garder : il est vrai que ces sortes de vers coûtent un peu, & qu'ils demandent un génie heureux, ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & réver longtemps avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'être fort exact & difficile à contenter, on ne réussit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la Devise. Je me souviens, répondit Ariste, de deux quatrains qui me semblent assez justes, & qui pourroient servir de modeles : ils sont de la façon d'un bon Maître. L'un est fait

fait sur la Devise du Soleil,

Non sibi, sed mundo. Non pour lui mais pour l'Univers.

Le voici :

Je fais la loi moi seul à cent peuples divers :
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Est beaucoup moins pour moi, qu'il n'est pour l'univers.

L'autre explique les paroles qui ont été mises sous un Ver à soye commençant à filer :

Sibi vincula nectit. Il se fait des liens.

Je suis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au service des Grands :
Cependant je leur donne & ma peine & mon tems,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Le premier quatrain convient également au Soleil & à un puissant Monarque ; le second au ver à soye, & à un homme qui s'engage dans le service des Princes. Toutes les paroles en sont heureuses & équivoques. Ces quatrains ne renferment que les pensées des Devises sur lesquelles ils

sont faits ; & en cela ils me plaisent beaucoup plus que certains madrigaux fort spirituels & fort pompeux, qui outre la pensée de la Devise qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport. Car le bon sens veut, ce me semble, que cette espece de madrigaux n'étant qu'une explication de la Devise, il n'y entre que la pensée de la Devise, ou que les pensées qui y conduisent, & qui sont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me souvenir des vers qu'un bel Esprit a ajoutez aux belles Devises qu'il a faites pour le Roi. C'est celui dont nous avons lû autrefois avec tant de plaisir le *Poëme de la Peinture*. Il y a plusieurs talens qui le rendent digne de son emploi ; mais il en a un particulier, pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reste, par les mots équivoques dont je vous ai parlé, je n'entens pas des allusions & des jeux sur une parole, comme il s'en voit en quelques Devises : par exemple, dans celle de Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois ; c'étoit un Dard tiré de ses Armes, avec ce mot,

Consequitur quodcunque petit.

Il atteint le but où il va.

Le jeu est dans ces paroles, *consequitur* & *petit*, dont l'une signifie *atteindre & obtenir*, l'autre *demander & aller à un terme*. La pensée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard poussé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu se rencontre dans la Devise d'Henri II. Roi de France; c'est, comme vous sçavez, un Croissant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem:

Jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle.

& dans celle que Philippe II. Roi d'Espagne prit par un sentiment d'émulation & de jalousie; c'est un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, sautant par dessus, avec ce mot,

Non sufficit orbis.

L'enceinte est trop étroite.

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, signifie à l'égard de la Lune, jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle de lumiere; & à l'égard d'Henri, jusques à ce qu'il remplisse tout le monde de la

la gloire de son nom. *Non sufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte est trop étroite ; & à l'égard de Philippe, que le monde est trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à sa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers, avec ce mot,

Jusqu'à ce que je surpasse les plus grands.

Majores donec superem.

Ce *majores* signifie d'un côté de grands Lauriers, & de l'autre des Ancêtres.

Je ne blâme pas ces sortes d'allusions ? elles peuvent avoir lieu dans la Devise, elles y ont de la grace quelquefois. Mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entens seulement celles qui étant communes, peuvent s'appliquer à deux choses en même tems. Car selon la doctrine d'Aristote, ce sont les termes universels qui font l'équivoque : comme. *Deorsum nunquam*, *cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je pense là-dessus : mais je ne prétens pas faire une regle de mon sentiment, ni condamner toutes les Devises, dont le

Mot est particulier, & déterminé à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eu une approbation génerale, comme celle du Duc de Sully, Grand-Maître de l'Artillerie : c'est une Aigle portant la foudre, avec ce mot,

Quo jussa Jovis. Où l'ordre de Jupiter m'appelle.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le même rang une pluye d'or tombant d'un nuage :

Fulminibus dum parcit Juppiter : Quand Jupiter veut épargner les foudres.

le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

In rorem & fulmina : Pour faire la rosée & pour former la foudre.

un Essain d'Abeilles :

Sponte favos, ægrè spicula : Le miel de gré, l'éguillon à regret.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Miscens autumni & veris honores. Joignant les fruits d'Automne aux beautez du Printems.

Ces quatre Devises ont quelque chose d'admirable. La premiere a été faite sur Dunkerque, quand le Roi l'acheta des Anglois : la seconde sur la Justice du Roi, pour exprimer qu'il emploie l'argent qu'il leve dans son Royaume pour récompenser ses

bons serviteurs, & pour faire la guerre à ses ennemis : la troisiéme sur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faisoit des graces volontiers : mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatriéme sur M. le Président de Mêmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de sagesse que d'agrément, & que la vieillesse est belle & fleurie en sa personne. Les Vers qui ont été faits sur cette derniere Devise, en expliquent bien les paroles.

Je suis le favori des Cieux ;
Mon nom est celebre en tous lieux ;
Et la gloire que l'on me donne,
C'est d'être seul en même temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les Devises qui regardent nôtre grand Monarque, & dont les mots renferment le Soleil, ne sont pas les plus justes ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariste, avoir beaucoup de justesse & de beauté, pourvû que le Soleil ne paroisse point dans la Fi-

gure ; & que rien ne manque d'ailleurs à sa Devise.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour son symbole, & qu'il s'est approprié ce bel astre, pour m'exprimer de la sorte ; les personnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui : on conçoit en même tems l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les mots réguliers, *Ut se Soli explicat uni*, sous un Serpent replié en plusieurs tours, pour un Ministre fort secret, qui ne se découvre qu'à sa Majesté : *Uno Sole minor*, sous une Lune, pour Monsieur Frere unique du Roi : *Soli paret, & imperat undis*, sous le même corps pour le Duc de Beaufort Amiral de France.

Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil seul.

Le Soleil seul me surpasse en grãdeur.

J'obéis au Soleil, & commande à la mer.

Il n'en est pas tout-à fait de même de *Solem sola sequor*, sous la Fleur solaire, pour Marie de Medicis : ni de *Mihi tollunt nubila Solem*, sous le Cadran dont je vous ai parlé, pour Anne d'Autriche, ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas des personnes ; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roi aussi tôt que du So-

Je suis seule le Soleil.

Les nuées me cachent le Soleil.

leil, dans les Devises faites pour Monsieur, pour un Ministre secret, & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles Devises, dit Eugene, ont le plus souvent un mot tel que vous le voulez : & pour moi, je serois d'avis que tous les mots fussent ainsi, autant que cela se peut. Il n'y a rien de plus raisonnable, & je me sçais assez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques Devises, où cette regle n'est pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorenci Connêtable de France à qui la vieillesse n'affoiblit ni l'esprit ni le corps ; une Perle hors de sa nacre, *Deseruisse juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne après sa mort.

L'hyver ne m'ôte rien.

Il m'est avantageux d'avoir quitté la mer.

Il s'ensuit de cette regle, poursuivit Ariste, que dans les Devises des femmes, le genre masculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma pensée. Marguerite de Valois Reine de Navarre prit pour sa Devise un Tournesol avec un mot tiré de Virgile :

Non inferiora secutus. Je ne suis pas le moindre des astres.

Ces paroles sont belles & harmonieuses ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un solecisme en fait de Devise.

Il faut raisonner de même à proportion des Devises qui sont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'est une Palme avec ce mot,

Inclinata resurgo. Je me releve étant panchée.

Le plus sûr en ces rencontres, quand le genre de la figure & celui de la personne sont differens, c'est de ne point marquer le genre dans le mot, à moins que le genre ne soit commun, comme *degener*, *sublimis*.

On ne peut pas se dispenser en notre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cause de l'article qui ne s'omet point. Par exemple si je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui imposent agréablement aux yeux, je dirai bien en Latin *Decipit & placet* ; Il trompe & il plaît. en Italien *Inganna e piace* ; en Espagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues omettent leurs articles : mais en François je suis obligé de dire, *il*

trompe & il plaît. Cet *il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'est peut-être pour cela en partie, répondit Ariste, que notre langue n'est pas si propre aux Devises, que le sont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour se tirer d'affaire, & pour sauver l'honneur de notre langue; c'est de mettre le mot de la Devise à la premiere personne, par exemple, *Je trompe & je plais*.

Il s'ensuit encore que le mot ne doit point être métaphorique: car s'il étoit métaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déja une metaphore, si les paroles qui l'animent sont figurées, c'est métaphore sur métaphore; ce qui a de l'affectation & fait de l'obscurité. L'auteur de l'*Art des Devises* a remarqué cela judicieusement; en faisant lui-même la critique d'une Devise qu'il confesse avoir faite, avant que de bien sçavoir les regles, qu'il a enseignées depuis aux autres. C'est une Rose avec ce mot,

Tutta fiamma, tutta strali.

Toute de flammes & de traits.

Il y a beaucoup d'esprit en ces pa-

roles, comme en tout ce que fait le même Auteur : elles sont vives & brillantes ; mais étant toutes métaphoriques, elles ne sont pas légitimes.

Je n'entens pas par les paroles métaphoriques celles qui sont autorisées & devenues propres par l'usage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces sortes de paroles étant communément reçûes, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obscur à notre égard ; & bien loin de faire un méchant effet, elles en font un très-bon. Ainsi l'on peut dire élegamment que parmi toutes les étoiles du ciel la Boussole n'en regarde qu'une,

Aspicit unam.

Il n'en regarde qu'une.

A parler proprement, il faudroit dire, *Ne se tourne que vers une.* Mais le mot de *regarder* en cet endroit-là étant de ces mots que l'usage a rendu propres, *Aspicit unam*, est plus beau que ne seroit, *Se convertit ad unam.*

Il ne se tourne que vers une.

Cette observation peut servir à justifier plusieurs belles Devises, dont les mots contiennent quelque métaphore. La Fusée volante du Maréchal de Bassompierre est sans doute de ce

nombre, dit Eugene; car le mot est en partie métaphorique, & c'est, si je m'en souviens bien,

De mon ardeur ma hardiesse.

Da l'ardore, l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Devises*, repartit Ariste, propose celle-là pour modele, & en admire sur-tout le mot, qui est selon lui *le plus ingenieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* est une de ces métaphores, qui sont *si retenues & si modestes, qu'elles ne paroissent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près, qui n'ont rien de rude ni d'écarté; rien qui s'éleve au-dessus de la simplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fussent *privilegiées, & qu'on leur fit grace en faveur de leur modestie.* Il dit que l'*ardore* est propre, & que l'*ardire* est métaphorique: *mais que ce métaphorique approche fort du propre, & lui ressemble si naïvement, qu'il n'y a personne qui de bonne foi ne le prenne pour être de même coin & de même espece.* Et il dit tout cela *pour ne laisser point de lieu aux scrupules de certains esprits timides, que la vûe d'une feuille ou d'une paille hors de sa place pourroit arrêter.*

Pour moi, je vous avoue franchement que je suis de ces esprits timides & scrupuleux, que ces sortes de métaphores effarouchent. La *hardiesse* d'une fusée me paroît une métaphore assez hardie. Je doute même que l'*ardire* parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores, ne soit point trop fort dans le sens que lui a donné l'Auteur de la Devise du Marêchal de Bassompierre. Je suis sûr du moins qu'à l'égard de la fusée, ce n'est pas un mot devenu propre pour l'usage, comme je voudrois que fussent toutes les paroles métaphoriques qui composent les mots des Devises.

Ce que je trouve de joli dans ce mot : *Da l'ardore, l'ardire*, c'est la ressemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même son, sans avoir le même sens : comme *Dum flagrat fragrat* sous de l'encens allumé : *Et scopus & scopulus*, sous un Rocher où le vent pousse un navire : *Ut potiar patiar* sous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuse de paroles, qui n'est après tout qu'une beauté superficielle, il ne faut pas

En brûlant il sent bon.

Et le but & l'écueil.

Je souffrirai pour en jouir.

negliger ce qu'il y a de plus essentiel dans le mot, je veux dire la verité & la proprieté : car enfin, à parler proprement, il n'est point vrai que la fusée ait de la hardiesse quand elle s'enflamme ; & *l'ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux & la fureur à une Comete ; de sorte que j'aimerois presque autant *Ardore d'ira e non d'amore* sous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire* sous une Fusée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour dansé l'an 1618.

L'ardeur de la colere, & non pas de l'amour.

Ὅσῳ ἂν ἐλάττονι καὶ ἀντικειμένως λεχθῇ, τοσούτῳ εὐδοκιμεῖ μᾶλλον. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il me semble, dit Eugene, que l'opposition fait un plus beau jeu dans les paroles que la ressemblance. Vous avez raison, répondit Ariste : l'Anthithese donne bien de l'agrément au Mot, & les maîtres l'employent d'ordinaire dans leurs Devises : comme *Omnibus unus*, sous le Soleil que le Roi a pris pour son symbole : *Omnibus & nulli*, sous un Miroir : *Immobil muove*, sous une pierre d'aiman qui attire un fer : *Più sepolta, più viva*, sous une Fontaine jalissante.

Un seul à tous.

Je suis à tous, & ne suis à personne.

Elle meut étant immobile.

Plus on l'ensevelit, plus on la rend vive.

Quand on peut joindre dans le mot la ressemblance avec l'anthithese, cela y fait un double agrément : comme *Morior dum orior*, sous un Eclair :

Je meurs, lorsque je nais.

Si deferar efferar, ſous un jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces; car il ne faut jamais rien forcer: mais quand le ſujet les préſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, ſelon le ſentiment des maîtres, c'eſt que le mot doit être toûjours ſpirituel, & avoir je ne ſçais quoi qui pique, ou dans le ſens ou dans les paroles.

Si l'on m'abaiſſe, je m'éleve.

Je crois, dit Eugene, que le Mot doit être toûjours en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte: car la Deviſe étant un ſymbole ingenieux, elle ne doit pas être entendue du peuple; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui en doivent penetrer le ſecret. Cependant les Italiens & les Eſpagnols ont un uſage contraire: ils font la plûpart de leurs Deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement; & ſoit que nous y entendions plus de fineſſe qu'eux, ou que notre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la Deviſe, nous n'avons pas coutume de faire les mots

de nos Devises en François. Ce n'est pas que nous ne nous servions quelquefois de notre langue : mais c'est que nous nous en servons plus rarement. Pour une ame Françoise, il y en a cent Latines, Espagnoles & Italiennes.

Toutes sortes de langues apparemment ne sont pas propres pour la Devise, continua Eugene. Non, dit Ariste. Les langues Orientales, & celles du Nort en sont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, seroit quelque chose de monstrueux parmi nous. Il faut que le Mot soit en une langue étrangere, afin qu'il soit plus mysterieux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il soit en une langue barbare ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je suis bien trompé, dit Eugene, si je n'ai vû plusieurs Devises, dont les paroles sont en Grec. Vous en avez pû voir quelques-unes, repartit Ariste : mais aussi le Grec est plus commun que l'Hebreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la Devise d'un

homme docte; & je trouve bon qu'une Académie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une Plante appellée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce mot,

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez, *il chasse les plus nuisibles*. Mais je ne puis souffrir que Catherine de Medicis ait pris pour sa Devise un Arc en Ciel avec ce mot,

φῶς φέροι, ἠδὲ γαλήνην,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquilité & la lumiere. Il siéroit mieux à un Docteur qu'à une Reine de parler Grec: & d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une femme soit assez sçavante pour s'exprimer de la sorte. Car quoique les Devises des Princes ne soient pas toûjours de leur façon, elles doivent toûjours être faites d'une maniere qui laisse penser qu'ils en ont pû être les Auteurs: je parle des Devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs rencontres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol & l'Italien.

Qu'il porte la lumiére & la tranquillité.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue ? C'est peut-être, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-être aussi que les François ayant inventé les Devises, lorsqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples sous Charle. VIII. ils ajoûterent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux Esprits d'Italie d'employer leur langue dans les Devises qu'ils firent ensuite.

Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les paroles Italiennes ou Latines, Espagnoles ou Françoises, doivent être dites de la Figure en troisiéme personne, ou être proferées par la Figure, comme si elle parloit elle-même. C'est un usage reçû ; & la construction du mot ne peut être réguliere autrement. Ainsi, pour animer en Italien une Fusée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,

Je méleve en brûlant.

ou

Ardendo s'inalza.

C'est en brûlant qu'elle s'éleve.

Ce sont les regles principales qu'on

doit obſerver pour faire des Deviſes juſtes. J'ajoûte ſeulement que la fin de la Deviſe eſt de faire connoître une penſée noble & particuliere par le moyen de la Figure & du Mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entens par là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme en une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes & les propoſitions dogmatiques; car il y a encore cette difference entre la Dviſe & l'Emblême, que la Deviſe eſt un ſymbole déterminé à une perſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier, & que l'Emblême eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit être noble; car la Deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt ſelon le Comte Teſauro, une métaphore peinte ſur le bouclier des Heros: *Una metafora dipinta nello ſcudo de gli heroi.* Ainſi il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque choſe

ὑψηλοποιὸν αἱ μεταφοραί. *Dion. Long.*

de sublime ; & de plus qu'elle soit digne de l'ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choses grandes & difficiles, & qu'elle est d'autant plus excellente, que les entreprises où elle engage sont plus relevées & plus perilleuses : les Devises les plus parfaites du côté de la pensée, sont celles qui signifient la conquête d'un Royaume, la défense de la Patrie ou de la Religion.

A la verité, toutes les Devises ne doivent pas signifier une entreprise héroïque du premier ordre, mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuse, une passion honnête, une vertu éminente, enfin quelque chose de grand & d'illustre : sur-tout elles ne doivent presenter rien de sale ni aux yeux ni à l'esprit. Ce seroit un monstre qu'une Devise qui blesseroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne suffit pas que la pensée soit noble & particuliere, il faut encore qu'elle soit une, c'est-à-dire, qu'elle n'exprime qu'une chose. L'unité n'est pas moins necessaire à la Devise qu'à la Tragédie ; & comme selon les maîtres du Theatre, plusieurs actions ne

peuvent être le ſujet d'une Tragédie parfaite, pluſieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une Deviſe réguliere. L'ancienne Deviſe des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité; elle avoit pour corps un Fuſil ſur deux bâtons de laurier en croix, & la Toiſon d'or avec ce mot.

Flammeſcit uterque.

L'un & l'autre s'enflamment.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires ſur victoires, & qu'ils s'expoſeroient à toutes ſortes de périls pour ſe rendre maîtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toiſon d'or. Voilà pluſieurs penſées, comme vous voyez, & des penſées qui n'ont point de liaiſon l'une avec l'autre, étant fondées ſur des corps fort differens, comme ſont le fuſil, les branches de laurier, & la Toiſon d'or. Diſons le même d'une Horloge avec une pierre à fuſil, *Sopitos ſuſcitat*: que certains Academiciens de Gennes appellez *Addormentati*, portent pour leur Deviſe. Voilà un beau nom pour des Academiciens, dit Eugene en riant.

Elle éveille les endormis.

C'eſt le mélange de ces penſées diverſes qui détruit l'unité de la Deviſe, reprit Ariſte: car ſi un corps a deux proprietez, & que ces deux proprietez qui naiſſent d'une même racine, ſe preſentent à l'eſprit, pour ſignifier quelque choſe: alors deux penſées n'en font qu'une, à proprement parler, à cauſe de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Cela ſe voit dans pluſieurs bonnes Deviſes, & entre autres dans celle de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce mot,

Cominus & eminus,

qu'il feroit ſentir de près & de loin à ſes ennemis ce que pouvoit une puiſſance comme la ſienne. Vaincre ſes ennemis *de près & de loin*, ce ſont deux penſées unies par la figure qui les repreſente; le Porc-épi ayant ces deux proprietez de piquer de près, en ſe jettant ſur celui qui l'attaque; & de loin, en lui lançant ſes éguillons.

Une des premieres Deviſes que j'ai faites a été pour un grand Seigneur qui faiſoit de grandes charitez dans ſa Province, mais fort ſecre-

tement selon l'esprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charitez, & les faire secrettement*, ce sont deux choses qui se réduisent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui roulant doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'est ce que disent les paroles que j'ai données pour ame à ce corps,

Fert tacitus, quò fertur, opes.

Par tout sans bruit il porte l'abondance.

Le quarain qui explique la Devise, fait encore mieux concevoir ma pensée.

Je suis au peuple heureux pour qui Dieu m'a produit,
De tous biens une riche source :
Mais reglé toûjours dans ma course,
Plus je lui fais de bien, & moins je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusqu'à cette heure, ajoûta Eugene, que pour faire des Devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sçais sur cette matiere, poursuivit

Ariste, & ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui est en notre siecle le grand maître de la Devise, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle science : les Devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux sortes : les unes sont superficielles, & ont un sens si facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un sens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais aussi dès qu'elles sont conçûes, elles donnent de l'admiration & du plaisir. Les premieres sont les Devises communes, comme celles de la Perle dans sa nacre ;

Sa blancheur fait son prix.

Dat pretium candor.

de la Lune en son ciel,

Elle a plus d'une face & plus d'une couleur.

Non vultus, non color unus.

Les secondes sont les Devises excellentes, comme celles de l'Arbrisseau auprès d'un chêne abattu par des vents qui soufflent de tous côtez ;

Il résiste en cédant.

Cedendo resistit ;

de l'eau froide versée sur de la chaux,

Froide qu'elle est, elle m'enflamme.

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux

merveilleux consiste d'ordinaire dans l'union de deux pensées & de deux termes qui semblent contraires & incompatibles.

La Devise de la Girouette,

Nunca mudo, si no mudam, — Je ne change point s'ils changent.

est, si je ne me trompe, dit Eugene, une de ces Devises merveilleuses. Oui, repartit Ariste. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette, qui est le symbole de la legereté, pour marquer de la fermeté & de la constance.

Au reste, le merveilleux dont je parle, doit être non-seulement soûtenu de la vraisemblance, comme celui du Poëme Epique, mais fondé sur la verité même. Il faut que ce qui cause de l'admiration soit vrai & réel de tous les côtez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aisément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une Devise pour un grand Ministre à qui le Roi a donné l'administration de ses Finances. Elle a pour corps le Dragon qui regarde les pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce mot, *Servat & abstinet.* — Il les garde & n'y touche pas.

Cette Devise a été fort estimée, & je vous avoue qu'elle a bien de quoi éblouir. La figure en est éclatante & singuliere, le mot en est harmonieux & bien tourné, la pensée en est belle & heureuse, le merveilleux y paroît par tout : mais par malheur ce qui semble y être n'y est pas ; & à examiner les choses à fond il y a du faux dans ce merveilleux qui surprend d'abord.

Il est vrai que le Dragon garde les pommes d'or, & qu'il veille toûjours pour empêcher que personne n'en approche. De ce côté-là la Devise exprime bien la vigilance & l'application du Ministre à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'est pas vrai, à parler exactement, que le Dragon s'abstienne des pommes d'or : car pour s'abstenir d'une chose, il faut pouvoir en user. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeât point en les gardant ; la pensée seroit juste, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat, & abstinet*. Mais dès qu'il n'en peut manger, la merveille cesse,

& de ce côté là la Devise ne signifie pas parfaitement ce qu'on lui fait signifier.

Il est inutile de dire que ces pommes d'or ne sont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainsi le Dragon en pourroit manger. Car dans la Devise dont il s'agit, elles sont pommes d'or & ont l'être que la fable leur a donné; autrement elles ne representeroient pas bien les Finances, & la Devise perdroit tout son prix. De sorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La Devise du Chien couchant qui découvre & qui arrête les perdrix, *Abstinet inventis*, à ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or.

ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Le merveilleux résulte, comme vous voyez, d'une figure qui cause de l'étonnement & du plaisir tout ensemble. Ainsi pour le faire entrer dans la Devise, il faut choisir des corps, qui tout naturels qu'ils soient en eux-mêmes, ayent ce semble des qualitez au-dessus de la nature. Cependant il n'est pas necessaire pour cela de cher-

cher toûjours des figures extraordinaires & surprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fussent inconnues, & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il suffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprietez qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne peut voir sans surprise quelque chose de rare & d'exquis dans un objet qui sembloit n'avoir rien que de commun. Le secret de l'art consiste à découvrir ces nouveaux jours ; & c'est celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait plusieurs Devises, où le merveilleux se rencontre avec des corps fort communs. Une des plus remarquables est celle qu'il fit pour le Roi à l'occasion d'un balet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui est de tous les corps le plus commun ; & pour ame ce mot Espagnol, *Mas virtud que luz*.

Plus de vertu que d'éclat.

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les astres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu : mais il faut avoir un

discernement fin & beaucoup de délicatesse dans l'esprit, pour s'appercevoir que ce bel astre, tout brillant qu'il est, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette Devise, exprime admirablement ma pensée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,
Partout où je suis vû, par tout je suis aimé :
Mes bienfaits m'ont acquis un souverain Empire :
Et cet éclat brillant dont je suis revêtu,
Quoique les yeux en puissent dire,
N'est rien au prix de ma vertu.

L'auteur de cette belle Devise, & de tant d'autres que je vous dirai à mesure qu'elles se presenteront à ma memoire, sans parler de celles que je vous ai déja dites, me disoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des Devises comme des melons; que pour une bonne il y en avoit cent mauvaises: que les excellentes devoient avoir quelque chose de piquant & de relevé; que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajoûta qu'en cherchant

ce qui cause de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin, & que c'étoit une mauvaise voye pour se faire admirer, que de ne se pas faire entendre. Les métaphores, me disoit-il, tiennent un peu de l'énigme, selon le sentiment d'Aristote; mais selon celui de Ciceron, elles ne doivent point être obscures. Il faut joindre les pensées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Devise, c'est-à-dire qu'il faut concevoir en même tems je ne sçai quoi de mysterieux & de clair, ou plûtôt quelque chose qui ne soit ni trop clair ni trop obscur. La Devise ne doit point être trop claire, parce que les esprits grossiers en auroient l'intelligence: elle ne doit point être trop obscure, parce que les esprits délicats n'y prendroient pas de plaisir, car ce qui demande beaucoup d'application ne divertit pas. Un juste temperament de clarté & d'obscurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons; & de-là vient que si la Devise demande un corps merveilleux, elle veut que ce corps soit connu: si elle s'ex-

Μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται. *Lib.* 3. *Rhet. c.* 11.

Est hoc magnum ornamentum orationis in quo obscuritas fugienda est. *De Orat. l.* 3.

prime en une langue étrangere, elle en choisit une qui soit aisée à entendre.

Enfin les Devises pour être parfaites, doivent être appropriées à la personne & au sujet qu'elles representent, de sorte qu'elles ne puissent s'appliquer ni à une autre personne ni à un autre sujet. La Devise étant essentiellement une métaphore, doit convenir aux personnes & aux sujets; car c'est le propre d'un mot métaphorique, selon les maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la chose à quoi on le transporte, sans être ni plus petit ni plus grand qu'elle.

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας λέγειν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Nolo esse aut majus quàm res postulet, aut minus. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Ainsi, pour parler metaphoriquement d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'est un lion. Pour parler dans le même stile d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut blesser la pudeur, on dit que c'est un hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide & un lion; entre une femme chaste & une hermine. Cette proportion est necessaire à toutes les Devises, comme je vous ai dit au commencement

& ce n'eſt pas de celle-là dont je vous parle à cette heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la Deviſe.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne même; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une Deviſe, il lui donne une justeſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce mot,

Une ſeule fait que je m'ouvre.

Uni patet.

Les lettres marquées ſur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta*; de ſorte que le nom de la perſonne eſt deux fois dans la Deviſe, comme vous voyez.

L'allusion est plus sensible & plus marquée quand le nom fait les paroles de la Devise, comme *Gelat & ardet*, qui joue sur le nom de *Gelarda*, & qui sert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes pour exprimer les effets contraires d'une passion violente. Ce fut dans cette pensée qu'aux nôces de Côme de Medicis Prince de Toscane, & de Marie-Madeleine d'Autriche, fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une Devise dont le mot marquoit le nom du Prince; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces paroles Grecques,

Il gêle & brûle.

Οὐδ' ἐμοὶ, ἀλλὰ Κόσμῳ.

Non pour moi, mais pour l'Univers.

Ce fut sans doute dans cette pensée, dit Ariste, qu'un bel esprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée sur François I. représenta un Lis flêtri sous des vents qui souffloient du côté de Midi, avec ce mot,

Perflantibus Austris.

Lorsque les vents du Midi soufflent.

Il faisoit allusion à la Maison d'Autriche, & à je ne sçai quel passage d'un saint Pere, qui dit que le lis se fane quand le vent de Midi souffle.

Cette allusion est assez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariste. Mais quoi qu'il en soit, ajoûta-t-il, la seconde circonstance est celle des Armes de la personne qui fait le sujet de la Devise; & quand on les fait entrer dans la figure ou dans le mot on rend la Devise plus propre & plus juste. Celle de Louis XII. avoit cette perfection, le Porc-épi étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'appanage de ce Prince, avant qu'il parvînt à la Couronne.

Quand le nom & les Armes se rencontrent ensemble, il y a plus de justesse; comme dans la Devise qui fut faite pour le Cardinal Jerôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Eglise; c'étoit une Colonne avec ces paroles,

Fulcit & ornat:

Je sers d'ornement & d'appui.

comme dans celle du Cardinal Crescentio, qui étoit un Croissant tiré de ses Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce mot,

Aspice, crescam.

Regardez-moi, je croîtrai.

Les actions singulieres sont d'autres circonstances qui attachent les Devises aux personnes. Ainsi Charles,

Quint prit fort à propos pour le corps de la sienne les Colonnes d'Hercule, après avoir passé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ses armes victorieuses en Afrique.

Cependant, selon la remarque de Tesauro, ce symbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ses navires, & qui poussa ses conquêtes au delà de ces Colonnes fameuses, comme pour verifier ce qu'un Poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis. On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercule.

Aresi, pour exprimer que saint Pierre, de pécheur étoit devenu martyr de Jesus-Christ, & la pierre solide sur laquelle a été bâtie l'Eglise; Aresi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, qui ne répond pas au corps & qui n'a ni harmonie ni délicatesse. A cela près la Devise est belle & réguliere; non-seulement le nom y est marqué, mais l'action y est dépeinte dans le coral qui s'endurcit & se change en pierre à mesure qu'il sort de l'eau. Tous les rapports y sont justes. Car comme le coral qui étoit dans la

Il s'endurcira.

mer une plante molle s'affermit, & devient rouge quand il en est une fois dehors : ainsi saint Pierre qui étoit foible & timide dans sa condition de pêcheur, après avoir été tiré de cet état, est devenu généreux & intrepide, jusques à souffrir constamment une mort sanglante. De quelque côté qu'on regarde le coral, il est une naïve image de saint Pierre : outre sa fermeté & sa couleur, il a plusieurs vertus merveilleuses.

Il n'y a pas beaucoup de Devises, dit Eugene, où toutes ces proportions soient gardées. Cela n'est pas aussi absolument necessaire, repartit Ariste ; il suffit que la proprieté qui sert de fondement à la Devise, convienne bien au sujet, & que sous ce regard la ressemblance soit parfaite. Car comme les corps ont plusieurs faces, on peut les considerer sous divers aspects : par exemple, je puis regarder le Soleil dans son lever, dans son couchant & dans son éclipse. Si je le regarde dans son lever, pour exprimer le merite d'une personne, qui dans la fleur de son âge efface

toutes les autres, je ne le regarde ni dans son couchant, ni dans son éclipse, ni sous aucun autre aspect; c'est assez qu'il y ait une entiere convenance entre le Soleil levant & la personne que je lui compare, quoiqu'il n'y en ait point peut-être entre le Soleil couchant ou éclipsé, & cette même personne.

Cette regle justifie une infinité de Devises, dont les corps ont de bonnes & de mauvaises proprietez, comme la Lune & le serpent. Quand on compare une personne dont la vertu éclate dans l'adversité, avec la Lune qui brille dans l'obscurité de la nuit on ne regarde pas cet astre du côté de son inconstance; & quand on compare un sage politique avec un serpent enveloppé, & comme renfermé en soi-même, on n'a pas égard à la malignité ni à la bassesse de cet animal. Suivant cette remarque, la Devise qui fut faite autrefois sur l'exaltation de Gregoire XIII. n'est pas tout-à-fait si méchante que prétend un celebre Auteur. C'est un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont étoit ce Pape, avec le mot,

Jusqu'au plus haut du Temple.

Delubra ad summa, pris de Virgile; dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'est pas, à mon avis, la figure du Dragon qui rend la Devise mauvaise. Celui qui l'a faite n'a pas consideré le Dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape: celui, dis je, qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple, & non pas avec le Dragon devorant Laocoon & ses enfans.

Pour moi, si je voulois faire la critique de cette Devise, que les Italiens estiment peut-être un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'est que la proprieté qui lui sert de fond, n'est point naturelle; car enfin c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du temple, ou plûtôt c'est une pure fantaisie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reste, il y a de l'esprit à découvrir une proprieté qui convienne à notre sujet, dans un corps qui

semble en avoir de fort opposées. Par exemple, le champignon n'a rien en apparence qui puisse fonder un éloge ; & il faut avoir des vûes que tout le monde n'a pas, pour s'en servir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajoûté ces paroles, *Nascendo maturus*, en faveur de Gaston de Foix, dont la conduite égala toûjours la vaillance, & qui en la fleur de son âge fut établi Viceroi de Milan par Louis XII.

Il est mûr en naissant.

Mais pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une Devise propre & parfaite, en faisant allusion à une autre. Ainsi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles, *Flectimur, non frangimur*, les Cesarini prirent au contraire une Colonne avec ce mot,

On peut bien nous ployer, mais on ne peut pas nous rompre.

Frangor, non flector.

On peut me rompre, & non pas me ployer.

L'opposition est spirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la Devise plus piquante & plus fine. Cela me fait souvenir, dit Eugene, d'un mot plaisant que mettoient les Ligueurs à la Devise d'Henri III. au lieu de *Manet ultima cœlo*, sous

La derniere m'attend au Ciel.

les trois Couronnes, ils disoient,

La derniere m'attend au Cloître.

Manet ultima claustro.

Je vous avoue poursuivit Ariste, que toutes les Devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez, & que les circonstances du nom, des Armes & des actions ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une Devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous-ai dites, ce seroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art.

Ὅσῳ δ' ἂν πλείω ἔχῃ τοσούτῳ ἀστειότερον φαίνεται. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste: quoiqu'on ne puisse pas peut être les atteindre tous, on en peut atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que cette sorte de perfection même ne soit bien rare. Paul Jove qui étoit un des plus grands génies de son tems, & qui a été le premier maître de la Devise, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pû faire une dont il ait été entierement satisfait.

Ruſcelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens eſprits de s'appliquer à cette ſcience.

De toutes les productions ſpirituelles, il n'y en a point où l'eſprit doive plus briller; car afin que les regles ſoient bien obſervées, il faut non-ſeulement que la penſée ſoit ingénieuſe, mais que la figure & les paroles le ſoient auſſi.

En verité, interrompit Eugene, je ne ſçai ſi j'ai eu raiſon de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une Deviſe réguliere: Je me repens preſque de ma curioſité, & je ne ſuis pas trop aiſe de voir que cette ſcience me paſſe: il n'appartient qu'à des eſprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariſte en ſouriant, il vous ſied bien de vous plaindre de votre eſprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir penetré comme vous avez fait dans tous les ſecrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne ſoyez capable; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la Deviſe en tête, vous en ferez de très-belles & de toutes les eſpeces.

Il y en a donc de plus d'une espece, dit Eugene. Oui, repartit Ariste. Il y en a d'heroïques, de passionnées, de satiriques, de burlesques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en fassiez de toutes les sortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces especes, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble espece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'est l'heroïque, par la raison que ce sont les Heros qui ont inventé la Devise. Aussi un des maîtres de l'Art l'a appellé en sa langue, *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la sorte.

Cette premiere espece comprend les desseins militaires, les actions glorieuses, les vertus & les belles qualitez, non seulement des Princes & des Grands, mais de toutes les personnes de merite: car il est des Heros de plus d'une sorte, & toute la vertu heroïque ne se réduit pas à braver la mort, & à conquerir des Empires.

Les Devises passionnées ont pour

leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce sont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entreprises guerrieres & perilleuses, les Devises sont passionnées & heroïques tout à la fois; & de ces especes mêlées ensemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les satiriques & les burlesques sont celles qui marquent les défauts & les vices, qui servent pour la raillerie & pour la censure. Eh quoi, dit Eugene, n'est-ce pas abuser de la Devise, que de l'employer à la satire? Oui sans doute, répondit Ariste: mais par malheur c'est un abus autorisé par l'usage.

L'Auteur de l'*Art des Devises* ne peut souffrir ce désordre; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon sens. Il dit, ce me semble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écusson d'armoiries; qu'un chaperon garni de sonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne.* Que *les Devises sont aussi-bien que les armoiries des signes d'honneur, des representations de ver-*

tu, & des expressions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguste, que de belle montre. Il ajoûte *que l'heroïque & la satirique sont des termes opposez : que l'heroïque ne doit representer qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans son équipage & sa suite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des aîles, que des tours traînées par des élephans, que des armes précieuses & enchantées : que le satirique au contraire étant sale & difforme de tout côté, n'a garde de rien representer en beau ni en grand. Quelle belle idée pouvoit entrer dans une tête couronnée,* dit-il ? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vûe de l'Ane de Silene ?*

Tout cela est bien imaginé, & je vous avoue que ce seroit confondre les especes, que de compter entre les Devises heroïques celles qui font rire, qui sont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons avec ce mot,

Pungant, dum saturent,

Qu'ils me piquent, pourvû qu'ils me saoulent.

pour marquer l'humeur d'un Parasite qui ne se soucioit pas d'être moqué aux tables des Grands, pourvû qu'on

le laiſſât manger tout ſon ſaoul. Ce ſymbole n'a rien d'heroïque, mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & même quelque choſe de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeillerai jamais à perſonne de faire des Deviſes ſatiriques, non plus que des libelles diffamatoires ; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faiſeurs de Deviſes ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous pouvons être. Il s'eſt fait des Deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles ; & apparemment il s'en fera encore : car la raillerie & la médiſance regnent plus que jamais dans le monde ; & d'ailleurs il ſe trouve des métaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices auſſi bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la Deviſe, ſans que rien leur manque que le caractere heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les chardons.

Après tout, ce relâchement ou cet abus n'eſt pas peut-être ſi inju-

rieux à la Devise, que l'Auteur de l'*Art des Devises* se l'imagine, quand il dit que vouloir mettre les satiriques & les burlesques au nombre des Devises, *c'est comme si on donnoit place dans un cabinet ou sur une estrade à des Bohemiennes parmi des femmes de qualité.* Car pour m'exprimer à mon tour par des images sensibles, les habits qui ont été faits pour les carousels & pour les courses de bague, peuvent servir sans deshonneur aux balets & aux mascarades : joint qu'une chose peut perdre en partie l'usage qu'elle avoit dans son origine, sans perdre pour cela ni sa nature ni son nom. La carriere où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulations dans des chariots, servoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en poësie, a été employé à des sujets honorables ; & les Poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions serieuses & illustres, se le sont approprié dans la suite. Pourquoi donc la Devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pen-

ſées plaiſantes, quoiqu'elle ait été inſtituée pour ſignifier des deſſeins militaires? Elle ſert bien à en repreſenter de moraux, de politiques & de chrétiens, qui le plus ſouvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les Deviſes morales, politiques & chrétiennes ſoient differentes ſelon la diverſité de leurs objets; elles ſont ſemblables en ce qu'elles ne ſont attachées à nulle perſonnes, & qu'elles ſont des inſtructions ſymboliques; en quoi elles tiennent de l'emblême, dont le principal caractere eſt d'inſtruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui ſert à l'éducation des Princes, à la conduite des Miniſtres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous repreſentent les myſteres de la Foi, & les veritez de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces eſpeces de Deviſes. Je le ferai volontiers, repartit Ariſte;

& pourvû que ma memoire me ſoit fidelle, je ſuis sûr que vous ſerez content de moi: car non ſeulement j'ai eu la curioſité de recueillir une infinité de Deviſes, mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour ſuivre l'ordre naturel, il faut commencer par les Deviſes heroïques. La premiere qui ſe preſente à mon eſprit, eſt celle que porte le Roi Chico dans l'*Hiſtoire des guerres de Grenade*, lorſqu'il va aſſieger Jaën: une Grenade en fait le corps, & ces paroles lui ſervent d'ame,

Je naquis avec la couronne.

Con la Corona naci.

La ſeconde eſt celle que prit Selim Empereur des Turcs, en partant pour une grande expedition; c'étoit un Croiſſant qui ſe couche, & paſſe à un autre hemiſphere, avec ce mot,

Je reviendrai plus éclatant.

Redibo plenior:

ou, ce qui me paroît plus probable, avec un mot Turc qui avoit le même ſens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit aſſuré de la conquête qu'il méditoit, & qu'il retourneroit comme le Croiſſant avec plus d'éclat.

Le

Le Croissant que le Grand Seigneur a pour son symbole, perd sa lumiere quand il s'approche du Soleil, que notre auguste Monarque a pris pour le sien ; comme si c'étoit un présage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils se rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette pensée que M. de Colligni General des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour sa Devise une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil, avec ce mot,

Tibi se peritura reservat. — Elle te reserve sa perte.

Le corps est le plus juste du monde ; & si le mot l'étoit autant, la Devise seroit admirable.

Galeas Fregose étant fait Lieutenant général des galéres du Duc de Florence, se servit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres avec ces paroles,

Ni matar me, ni espantar me ; — Ni la mort ni la peur.

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre, & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a

merité le nom de Reſtaurateur de l'Etat, a été figuré par un Laurier ſous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot,

Il conſerve & défend la terre qui le porte.

Solum natale tuetur.

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, ſelon l'opinion commune, en préſerve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours été invincible, a préſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Gallerie du Palais Royal une Fumée d'Encens ſortant d'un encenſoir,

En expirant il fait honneur au Ciel.

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoûtenant les interêts de Dieu & de l'Egliſe contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Du raviſſeur il fait ſa proye.

Prædam de prædone facit,

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord priſonnier, & l'amena au Roi; comme le chien prend les oiſeaux qui vivent de rapines, & les apporte à ſon maître.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le

mâle, *Mares hac fœmina vincit*, pour la Pucelle d'Orleans, qui a surpassé en valeur les plus braves hommes de son temps.

Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.

L'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, qui sçait tous les secrets de la science symbolique, & qui ne s'entend pas moins en Devises qu'en Emblêmes, a montré combien la présence du Roi étoit redoutable à ses ennemis, par un Eclair qui effraye dès qu'il se fait voir,

Vel solo lumine terret.

Dès qu'il paroît, il épouvante.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce mot si magnifique & si juste dont je vous ai déja parlé,

Alter post fulmina terror,

Après la foudre il n'est rien tant à craindre.

fait entendre qu'après Sa Majesté il n'y a rien de plus brave que Son Altesse Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la Devise de son Regiment un Soleil levant qui dissipe des nuages,

Necdum omnis sese explicat ardor.

Il ne fait pas paroître encore tout son feu.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la suite.

Les belles actions qu'il a faites en

Flandre, dit Eugene, & son voyage de Candie ont verifié admirablement sa Devise.

Celle de M. le Comte du Pleissis allant à la guerre, reprit Ariste, étoit une Fusée dans sa course,

Ardorem lux magna sequetur.

D'un grãd éclat mon feu sera suivi.

Ces trois Devises sont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui pour n'avoir point le même caractere, ne laissent pas d'être heroïques. Elles sont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'est pas moins redoutable pendant la paix qu'il l'étoit pendant la guerre, il a representé un Lion en son repos,

Et dum tenet otia, terret.

Même en son repos il effraye.

Pour déclarer la generosité du Roi sur le sujet du Duc de Lorraine, après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroît un reste d'éclair, & d'où il sort une pluye abondante qui arrose une terre seche,

Ditat quos terruit.

Il enrichit ceux qu'il a fait trébler.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade, avec ce mot Espagnol,

Mi precio no es de mi corona.

Mon prix n'est pas de ma courõne.

Et la Dignité de M. le Dauphin, par l'Etoile du jour appellée Phosphore, qui luit en la presence du Soleil,

Coram micat unus.

Il eſt le ſeul qui brille en ſa preſence.

Je trouve belle & fort propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la Deviſe d'un Meteore qui repreſente le Soleil, & qu'on nomme Parelie,

Par dum reſpiciet.

Je brille comme lui tandis qu'il me regarde.

Un de nos amis, reprit Ariſte, après la paix generale qui fut le fruit du mariage de leurs Majeſtez, fit graver un Aigle s'égayant dans un air ſerain, avec ce mot,

Nec jam ſua fulmina curat:

Il a quitté ſon foudre pour un tés.

Et une Lune montant ſur l'horiſon, avec ces paroles,

Affert cum luce quietem.

Elle apporte avec ſoi l'éclat & le repos.

La premiere Deviſe ſignifioit que le Roi avoit quitté les armes au milieu de ſes victoires pour prendre un peu de relâche; & la ſeconde que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me ſouviens de ces Deviſes, dit Eugene; mais il me ſemble que notre ami en a fait d'autres pour un fameux Magiſtrat qui n'a pas moins de pro-

bité que de suffisance, & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vrai, repartit Ariste, & ces Devises meritent bien d'être remarquées.

La premiere est une Colonne dressée sur un plan uni,

Je me soûtiens par ma droiture.

Mi derechura me sustenta.

La seconde est un Ancre au bord de la mer,

Je ne m'attache qu'au solide.

In solido tantùm haret.

Je reconnois dans ces Devises, dit Eugene, le veritable caractere de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuivit Ariste, la droiture de son ame & la solidité de son esprit.

Le même Auteur a exprimé la severité d'un grand Ministre envers les Partisans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce mot,

Il est redoutable aux larrons.

Prædonibus asper.

N'avez-vous pas fait vous-mêm des Devises pour ce Ministre celebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui sur d'autres sujets, répondit Ariste; & puisque je suis en humeur de vous dire tout ce que je sçai, je vous les dirai sans façon.

L'une est sur le soin qu'il prenoit de l'éducation de son fils aîné, nonobstant toutes les affaires de l'Etat, Elle a pour corps un Cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame,

Meque regit, dum dirigit orbem. Il me regle en reglant le monde.

L'autre est sur sa modestie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan où des rivieres se déchargent, en compose la figure que ce mot anime,

Cresco, non tumeo. En croissant je ne m'enfle pas.

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Devises*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait plusieurs dignes de la beauté de son génie, & de la grandeur des sujets sur lesquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, est celle qu'il a faite pour le Roi: elle a pour corps le Soleil avec ce mot,

Nusquam meta mihi. Il n'est point de bornes pour moi.

Cela signifie, que comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans sa course, il n'y a rien aussi qui borne la puissance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a representé autrefois la libera-

lité de feu M. le President le Bailleul Surintendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Colligit ut spargat :

Il amasse afin de répandre.

la réputation que feu M. d'Avaux s'étoit acquise dans ses Ambassades; par un grand Fleuve,

Nomen sibi fecit eundo :

Sa course le rend celebre.

l'empire que feu M. le President de Mêmes avoit sur les esprits dans les assemblées, par un Croissant sur la mer,

Sedatque, cietque :

Il émeut, il appaise.

Comme le Croissant & les Ondes sont les Armes de la Famille des de Mêmes, ces dernieres Devises sont propres à ceux pour qui elles ont été faites.

Celles où entrent les Armes me plaisent extrémement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela, reprit Ariste : comme une Nuée d'où il sort en foudre,

Orbis terrorem genui,

J'ai produit la terreur du mõde.

pour Anne d'Autriche, mere de notre victorieux Monarque :
la Clef d'une Montre,

Quo regimur, rexit.

J'ai reglé qui nous regle.

pour M. le Maréchal de Villeroi,

Gouverneur de sa Majesté. Ces deux Devises sont de l'Auteur de l'*Art des Emblêmes.*

D'autres beaux Esprits ont representé le génie sublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta: Ma hauteur vient de ma haute origine.

la fidelité d'un General d'armée envers son Prince, par un Epervier tenant dans ses serres l'oiseau qu'il a pris,

Non sibi, sed domino: Non pour lui, mais pour son maître.

la pieté exemplaire d'une Princesse, par une Etoile du Firmament,

Cœlo haret, terris lucet: Je suis au Ciel, & j'éclaire la terre.

le merite d'une personne qui a un caractere singulier, par une Comete,

Apenas una en un siglo: A peine une en un siecle.

les occupations d'une Dame de qualité retirée en une Maison Religieuse où elle passe les plus belles heures de sa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une Abeille,

Aris, ægrisque laboro: Pour l'Autel & pour les malades.

l'abeille fournit sa cire aux autels, & son miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoissons une très-spiri-

tuelle & très-vertueuse, sur laquelle on a fait bien des Devises; il me semble qu'un de ses amis l'a representée par un Soleil éclipsé, avec ce mot Italien,

E pur le oscura tutte.

Dans l'éclat où je suis, je les efface toutes.

Je m'en souviens, repartit Ariste; & je me souviens même des vers qui expliquent la Devise. Ils sont dans les regles que je vous ai dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon absence,
Vous perdez devant moi votre éclat & votre feu;
Vous n'êtes rien en ma presence,
Je languis à la verité;
La pâleur me couvre la face:
Mais j'ai pourtant encore dans mon obscurité,
Je ne sçai quoi qui vous efface.

Un honnête homme de mes amis qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Académie Françoise, & dans celle de Florence, pour louer cette malade, a marqué l'abbatement de son corps & l'élevation de son esprit, par une Balance dont un Bassin s'abaisse & l'autre s'éleve,

D'une part abbatue, & de l'autre élevée.

Hinc deprimor, erigor illinc.

Elle a fait elle-même au fort de son mal une Devise qui montre sa foi & sa résignation aux ordres de Dieu : c'est une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Ferisca pur che coroni.

Qu'elle me frappe, & qu'elle me couronne.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre son nom, & qui exprime tout-à-fait bien son caractere. C'est une vigne, avec ces paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Je crains le chaud, & le chaud me fait mal.

Celui que les plus sçavans dans la Devise consultent comme leur oracle, reprit Ariste, pour montrer que cette personne dans l'extremité où le mal l'avoit réduite, n'étoit soûtenue que de son esprit, ou plûtôt que de celui de Dieu, a peint un Vaisseau tout brisé de la tempête, que le vent seul fait aller,

Solusque regit me spiritus.

L'esprit seul est mon guide.

Il a exprimé encore que la même personne vit innocemment dans le monde, & que les sentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à sa vertu ; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la région du feu,

Fra gli ardori l mio candor dura.

Je me conserve au milieu de ces feux.

Pour faire le portrait d'une autre personne fort raisonnable & fort réguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De ma regle, mon prix.

De mi regla, mi valor:

un Miroir dont la glace est bien polie,

Ma purité fait que l'on m'aime.

Por mi limpieza me quiren:

un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Je me renferme dans moi-mêmes.

In me m'involgo:

un But de marbre contre lequel plusieurs fleches sont tirées,

Ils ne m'atteignent pas, ou d'abord ils me brisent.

O no llegan, o se quiebran:

Ajoûtez à ces Devises les deux qu'il a faites pour un des plus sages & des plus honnêtes hommes de notre siecle.

La premiere est une pierre de touche sur des Louis d'or,

Je fais valoir ceuxque j'approuve.

Quos probat illustrat,

pour exprimer que son approbation rend illustre ceux à qui il la donne.

La seconde est un Drapeau de guerre dechiré,

Dans l'état où je suis j'inspire la vertu.

E lacero ogni virtù spira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuse, tout infirme & tout incommodé qu'il est.

Mais parmi les Devises heroïques de cet excellent maître, il ne faut pas oublier une grosse Perle sortant de sa nacre,

Decus allatura corona,

pour la Princesse Marguerite de Savoye, Duchesse de Parme :

Je dois orner ma couronne.

le Roi des Abeilles au milieu de son essain,

Exemplo, non imperio,

pour une Abbesse considerable par sa naissance & par sa vertu.

Par l'exemple plûtôt que par l'autorité.

J'ai exprimé la modestie d'une autre Abbesse très illustre, & qui n'a pas moins de sçavoir que d'esprit, mais qui se cache autant qu'elle peut dans la conversation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe plusieurs rayons, avec ce mot,

E quanti ne cela?

Combien en cache-t il?

Ces Vers vous feront entendre ma pensée.

Je cherche en vain l'obscurité ;
Cent traits brillans me font connoître :
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

On pourroit presque dire le même,

interrompit Eugene, du jeune Prince dont vous me faisiez dernierement le portrait : il est modeste dans la conversation ; il parle peu, mais il parle toûjours bien, & avec beaucoup de sens. Une personne de la premiere qualité, poursuivit Ariste, me disoit l'autre jour qu'il se faisoit un grand outrage de ne parler point ; & un bel Esprit a bien marqué son caractere par une Etoile de la premiere grandeur, avec ce mot,

Plus de lumiere encore que de brillant.

Mas luz aun, que resplandor.

Une grande Etoile brille beaucoup à notre égard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse, elle l'est bien davantage en elle-même. L'éclat dont elle frappe les yeux n'est rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voient pas.

J'ai vû sur l'humilité d'une Ame sainte qui se cache en faisant de bonnes œuvres, un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Il se cache lorsqu'il travaille.

Operitur dum operatur :

sur la charité d'un homme Apostolique, un Miroir,

Tout à tous.

Omnibus omnia.

A ce que je vois, continua Eu-

gene, toutes les matieres des Devises ne sont pas profanes. Non, reprit Ariste, les vertus des Saints entrent dans la Devise aussi-bien que celles des Grands du monde. Il y a même de belles Devises sur Notre-Seigneur crucifié: par exemple, le Soleil éclipsé, avec ces paroles,

Languet & urit:

Je languis & j'enflamme.

l'Arbre de baume distillant sa liqueur par les incisions qu'on lui a faites, avec ce mot,

Vulneror ut sanem.

De ma blessure le remede.

Il y en a aussi sur la sainte Vierge d'assez estimées: comme sont, une Mere-perle sous les rayons du Soleil,

Pario cœlesti è semine:

Le Ciel me rend feconde.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Mon fruit ne m'ôte pas ma fleur.

Ces Devises ne sont pas moins nobles ni moins heroïques que les autres. Je comprens bien à cette heure, dit Eugene, ce que vons entendez par des Devises heroïques. Les satiriques leur sont opposées, poursuivit Ariste: comme les unes sont des éloges en abregé, les autres sont des satires en petit. En voici

quelques-unes dont je me souviens, outre celle de l'Ane parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le siege de devant Mets, on railla fort dans le monde sur sa retraite, & on opposa à ses Colonnes & à son ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce mot,

Plus circa.

Plus en arriere.

On a representé un homme bien fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Ut placeat, taceat :

Pour plaire, qu'il se taise.

un Juge corrompu à force de presens, par une Balance,

Piega onde più riceve :

Je panche du côté d'où je reçois le plus.

le même par un Poisson qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Dumque capit, capitur :

Lorsqu'il prend, il est pris.

un ami interessé, qui ne s'attache qu'aux gens qui lui sont utiles, par une Sangsue,

Et dum satiatur, adhaeret :

Je m'attache, tandis que je puis me saouler.

un faux Dèvot qui affecte une mine austere, & qui mene une vie douce, par un Châtaignier chargé de fruits,

Velantur mollia duris :

Sous de rudes dehors je cache des douceurs.

un homme élevé de la profession de

Pedant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit : De petit qu'il étoit il est monté si haut.

Comme ces Devises ne sont pas de l'espece la plus noble, reprit Ariste, je ne vous en dis pas davantage sur ce sujet ; & je passe aux Devises passionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendresse & la fidélité de Felice des Ursins, Duchesse de Montmorenci pour le Duc son mari, par une Nuée qui paroît toute en feu au-dessus d'un Soleil couché,

Ardet ab extincto : Tout éteint qu'il est, il m'enflâme.

la generosité d'un veritable ami qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui sacrifie tout pour cela, par une Cassolette,

Dum placeam, peream : Que je perisse, & que je plaise.

Le grand maître de la Devise a peint deux Miroirs opposez,

L'un nell' altro, più ch' in se stesso, L'un dans l'autre plus qu'en soi-meme.

pour deux intimes amis : deux Palmiers mâle & femelle proches l'un de l'autre,

Casu pendemus ab uno, Nous dépendôs d'un même sort.

pour un mariage heureux. Quand

l'un des Palmiers vient à mourir; l'autre meurt un peu après,

Je pleure sa mort & ma vie.

Piango sua morte e mea vita,

ou

Je vis pour un autre si je vis.

Vivo ad altrui, se pur vivo.

pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les Devises suivantes,

un Heliotrope tourné vers le Soleil qui se couche,

Bien qu'il se tourne ailleurs.

Benche altrove si volga,

pour un Seigneur qui aimoit constamment une personne, quoiqu'elle l'eût quitté pour aimer ailleurs:

deux mains qui serrent un nœud, le tenant par les deux extrémitez;

En s'éloignant elles le serrent.

pour la Princesse Marguerite de Savoye, & la Princesse Adelaïde sa sœur, lorsqu'elles se separerent. Ce nœud fait allusion aux Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoiles sans Lune,

Mille ne valent pas ce que vaut une absente.

Non mille quod absens,

pour un homme éloigné de la personne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir que lui causa la mort de sa femme,

par un Serpent coupé en deux, avec ce mot,

Nec mors nec vita relicta.

Je ne suis ni mort ni vivant.

Une personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe, étant fort malade, employa un Tournesol penchant la tête, avec un Soleil au-dessus,

Hasta la muerte,

Jusqu'à la mort.

pour témoigner à une de ses amies qui a bien de l'esprit, du sçavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit jusqu'à la mort. Le Tournesol tout mourant qu'il est, regarde & suit toûjours le Soleil.

Un fameux Academicien a donné au Secretaire de l'Academie plusieurs Cercles l'un dans l'autre tracez de sa main, avec ce mot alentour,

Minimus intimus,

Le moindre est le plus proche.

pour faire entendre que quoiqu'il fût le moindre de ceux qui ont part à son amitié, il prétendoit être le plus intime de ses amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixiéme Muse que l'ancienne Sapho, a presenté au même le Nœud Gordien, avec ce mot Espagnol,

Sin Alexandro.

Sans Alexandre.

Quoique ce symbole ne soit pas tout-à-fait dans les regles de la Devise, n'étant pas fondé sur une comparaison, il y a quelque chose de si noble & de si fin, qu'il vaut peut-être mieux qu'une Devise réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquise de Rambouillet, dont le nom seul est un éloge. Elle lui marqua un jour par une emblême ingenieuse, que l'amitié qu'elle avoit pour lui, dureroit toûjours; c'étoit un Vestale gardant le feu sacré, avec ce mot,

Je l'entretiendrai.

Fovebo.

Une Romaine ne pouvoit prendre un symbole plus juste, repartit Ariste, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les Devises morales & politiques qui suivent les passionnées, ajoûta-t-il, tiennent un peu de l'emblême, en ce que ce sont des sentences & des maximes generales qui ne regardent aucune personne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me souviens.

Une Horloge à roues, avec ces

paroles, *Ex pondere motus*, signifie que l'amour est le poid qui donne le mouvement à l'ame. De mon poids mon mouvemét.

Le Feu élementaire avec cette ame,

Eterno perche puro,

fait voir qu'il n'y a que les amitiez pures qui soient éternelles. Je suis éternel, parce que je suis pur.

Le Soleil avec ce mot,

Ut præsit & prosit,

ou avec ces paroles que je vous ai déja dites, & qu'on ne sçauroit trop repeter aux Princes, Pour commander & pour faire du bien.

Non sibi, sed mundo.

fait entendre que l'utilité des peuples est la fin du gouvernement. Non pour lui, mais pour le monde.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut que le Prince suive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Boussole tournée vers l'étoile polaire,

Non rego, ni regar :

Que les principes de sa conduite doivent être cachez, quoique ses actions soient publiques, par une Montre d'horloge, Je ne dirige point que l'on me dirige.

Motibus arcanis. Par des ressorts secrets.

Saavedra propose dans ses *Symboles politiques*, qui sont la plûpart irréguliers, & dont quelques-uns appa-

remment ne sont des Devises justes que par hazard ; il propose, dis-je, une Bride de cheval,

Je dirige & je corrige.

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la Loi civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les reglant & en les corrigeant :

une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Ils me battent & me défendent.

Me combaten y me deffienden,

pour signifier que les guerres étrangeres servent à la conservation des Etats.

Puisque nous sommes sur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en Devise, que pour réussir dans les affaires, il faut aller droit à son but, & ne pas perdre le tems de l'execution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariste, je peindrois une Fleche decochée, avec ce mot,

Droit & vite.

Rectà & citò.

De quelle peinture vous serviriez-vous, ajoûta Eugene, si vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ses fins dans les negociations délicates ? Je

me ſervirois, dit Ariſte, d'un Fleuve qui fait pluſieurs tours pour ſe rendre à la mer, & j'y ajoûterois ces paroles,

Obliquus, non devius.

Par détours mais ſans s'égarer.

Mais pour ne me pas écarter moi-même, il faut que je vous diſe des Deviſes chrétiennes, après vous en avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles,

Ni aſpiciat, non aſpicitur:

S'il ne regarde, il n'eſt point regardé.

Un Cadran au Soleil,

Non niſi cœleſti radio,

Rien que par un rayon celeſte.

ſont des images naturelles qui ſignifient que la connoiſſance de Dieu eſt un effet de ſa grace, & que nous ne pouvons rien ſans la lumiere du Ciel.

Une vigne chargée de raiſins,

Dopo le lagrime i frutti,

Les fruits après les larmes.

donne à entendre que les larmes de la pénitence produiſent les fruits de la grace & de la gloire.

Une Perle dans ſa conque,

Me dura tuentur,

De rudes dehors me conſervent.

ſignifie que ce ſont les mortifications qui conſervent la pureté dans ſon luſtre.

Une Enſeigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella,

Plus elle eſt déchirée, & plus elle a de graces.

repreſente les beautez de la pauvreté Evangelique.

Une Presse d'Imprimerie,

Fingitque premendo,

Elle me forme en me pressant.

explique que c'est l'affliction qui forme une ame, & qui lui donne le caractere du Christianisme,

Je n'aurois jamais fait, ajoûta-t-il, si je voulois vous dire toutes les Devises chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il suffit que vous en connoissiez l'espece. Je ne sçai, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de votre memoire, ou la beauté des Devises que vous avez retenues. La plûpart de celles que je vous ai dites, reprit Ariste, sont assez bonnes; & il faudroit être de mauvais goût pour n'en être pas content. Mais dites moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Devise? On ne peut pas en être plus charmé que je le suis, repliqua Eugene: & ce qui m'y plaît extrémement, c'est qu'on y voit en même tems deux objets, & que l'un se voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi qui lance ses éguillons.

Il

Il n'y a rien qui réjouisse plus que céla, dit Ariste; car comme l'esprit humain desire naturellement de sçavoir beaucoup, sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, il prend plaisir à apprendre plusieurs choses à la fois; & c'est le plaisir que donne la métaphore en representant toûjours deux choses ensemble. Elle plaît encore, parce qu'elle nous fait voir les objets sous un habit étranger, & si je l'ose dire, sous un masque qui nous surprend. Vous sçavez combien les étrangers & les masques nous divertissent. Ajoûtez que la métaphore porte l'esprit où il ne semble pas qu'il doive aller, sans l'écarter néanmoins, ni sans lui faire prendre le change. Enfin elle frappe les sens, & particulierement la vûe qui est de tous les sens le plus vif & le plus subtil. Voilà ce qui rend la Devise plus agréable.

Elle est de plus de toutes les productions de l'esprit la plus jolie & la plus spirituelle. C'est un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, sans en avoir les défauts: car elle joint ensemble la subtilité & le bon sens, la

Καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Arist. Rhet. lib* 3. *c.* 3.

Θαυμαστὸν τῶν ὑπόντων ἐστιν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, alio ducitur cogitatione, nec tamen errat, quæ maxima est delectatio. *Cic. de Orat. lib.* 3.

Omnis trãslatio, quæ quidem sumpta ratione est ad sensus ipsos admovetur, maxime oculorum qui est sensus acerrimus. *Ibid.*

doctrine & la galanterie, la clarté & la briveté. Elle tient du chifre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux; mais elle n'en a point l'obscurité. Elle cache cependant à la façon des mysteres beaucoup plus de choses qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne sçai quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans sa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajoûter à la peinture, les connoisseurs y marquoient toûjours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture même.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus sèper quàm pingitur; & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra est. *Plin. l.* 35. c. 10.

Ce qui m'étonne, dit Eugene; c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eu nulle connoissance de la Devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des Devises d'Alexandre; & nous n'avons jamais oui dire qu'Aristote en ait fait sur les conquêtes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers; & Horace, tout spirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'esprit de faire une Devise pour Auguste, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariste, il n'est pas des sciences comme des familles : les plus anciennes ne sont pas toûjours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les énigmes, les emblêmes sont presque aussi vieilles que le monde : mais la Devise est nouvelle ; & toute heroïque qu'elle est, elle a été inconnue au tems des Heros. Je parle de l'usage de la Devise tel que nous l'avons présentement. Car pour la nature de la Devise, elle est aussi ancienne que la métaphore ; & quand Antisthene dit que Cephisodore étoit semblable à l'encens, qui donne du plaisir en se consumant, il fit une Devise sans y penser. L'encens qui brûle en est le corps, & ce mot Grec en est l'ame,

Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ εἴκασεν, ὅτι ἀπολλύμενον εὐφραίνει. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 4.*

Ἀπολλύμενος εὐφραίνει.

Il donne du plaisir se cõsumant soi-même.

Cette Devise est réguliere ; & elle a paru si bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il se l'est appropriée en changeant le Grec en Italien,

Fausto Borghesi.

Diletta consumando si.

Il plaît en se consumãt.

Les Orateurs & les Poëtes de l'Antiquité ont autant de Devises qu'ils ont de métaphores, à prendre la Devise dans son essence. Cepen-

dant il faut avoüer que la Devise exacte est une invention des derniers temps, & que sa naissance ne précede guere le tems de Paul Jove qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expedition que firent les François en Italie sous Charles VIII. qu'on commença à mettre les Devises en usage, & que c'est une invention militaire; c'est particulierement dans des entreprises guerrieres qu'on s'en sert.

On a fait des Devises depuis en bien d'autres occasions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels sont des representations de la guerre, dit Ariste, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire mêlé des Devises, non-seulement pour rendre ces fêtes plus ingenieuses; mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les distinguer les uns des autres.

Les Courses & les Joûtes qui se firent à Turin l'an 1608. aux nôces des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantoue, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie & la joie

peuvent inventer. Les Tènans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des Devises sur leurs Ecus. Mais comme la plûpart de ces Devises ne sont pas fort raisonnables, je n ai pas pris la peine de les remarquer; & il ne me souvient que de celle du Prince de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le prédominant, avec ce mot qui fait allusion au nom du Prince,

Victorem indicat unum. Il marque celui quicomine.

Il étoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils: il avoit pour cimier un So'eil d'or & un Amour; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un sol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour. Un seul Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne: parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante: Et foudroyant & foudroyé.

M. le Comte de Joinville un Foudre

sortant d'une nuée,

Plus de dômage que de bruit.

Mas danno, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croisi prit un Cadran au Soleil,

Si vous me regardez, on a les yeux sur moi.

Si me miras, me miran.

Cette Devise, dit Eugene, est fort semblable à celle de Louise de Vaudemont, femme d'Henri III. qui avoit un Cadran au Soleil, avec ce mot,

Regardez-moi, je serai regardé.

Aspice ut aspiciar.

Au moins c'est le même corps & la même pensée, si ce ne sont pas les mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariste en riant. Mais ce ne seroit pas le premier voleur de Devises, ajoûta-t-il. Il n'y a point de larcin qui se fasse plus communément ni plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des Devises que d'autres ont faites, & on croit presque en être l'Auteur, après en avoir changé les paroles. Ce qui me semble aussi plaisant, que si un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée lui appartient, parce qu'il l'a

déguisée, & qu'il lui a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin nommé Alessandro Pucci, fit la Devise du Cadran au Soleil, avec ce mot,

si aspicis, aspicior,

Si vous me regardez, je serai regardé.

pour exprimer que si son Prince le regardoit de bon œil, il seroit consideré de tout le monde. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner dans la pensée d'un autre, & que le hazard ne fasse souvent que deux Devises soient les mêmes. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, est une des plus belles Devises qui ayent jamais été faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville sous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces paroles écrites en lettres d'argent,

Por l'immortalidad buscar la muerte.

Chercher la mort pour l'immortalité.

La Devise de l'Assaillant étoit aussi un Phenix sur son bucher allumé, avec ce mot,

Morir por no morir.

Mourir pour ne mourir pas.

M. Deffiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un

Soleil, autour duquel une nuée faisoit par son opposition un cercle de lumiere, avec ce mot,

Qui s'oppose à moi, me courõne.

Quien se me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illustres Romains*, avoit le Soleil tout seul, avec ces paroles,

Je donne à tous, nul ne me donne.

A todos yó, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Devises qui m'ont touché davantage, les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoi, dis-je, fut fort superbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui étoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Qu'on ne doit point tenir l'Amour caché.

Che l'Amore non dee tenersi celato.

Les Assaillans prirent des Devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont Gibel en feu,

La cause en est cachée.

Causa latet.

L'autre un Feu caché sous des cens

dres, *Porque no se apague.* De peur qu'il ne s'éteigne,

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vinceslas Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entrouverte,

Quanto si mostra men, tanto e più bella. Moins elle se fait voir, & plus elle a d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. si je ne me trompe, & dont le sujet étoit la dispute des fleurs, pour meriter l'honneur de couronner la Princesse de Piémont le jour de sa naissance ? Ce fut une fête très spirituelle & très-galante, répondit Ariste, comme sont toutes celles de Savoye. Le dessein en étoit bien imaginé, tout y étoit agréable & fleuri, jusques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Devises, quoique nobles & ingenieuses, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnasse des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries sont plus régulieres ; mais à vous dire la verité, elles ne sont pas toutes excellentes. La Devise du

Roi representant un *Empereur Romain*, est belle & heureuse ; c'est un Soleil avec ce mot,

Sitôt que vû, j'ai vaincu.

Ut vidi, vici.

Le corps est celui-là même que Sa Majesté a pris pour son symbole ; & l'ame fait allusion à ces fameuses paroles de Jules Cesar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre ensemble signifient, que comme le Soleil n'a qu'à se faire voir pour dissiper les ténebres ; ainsi ce grand Monarque n'a qu'à se montrer pour vaincre ses ennemis.

La Devise de M. le Prince representant l'*Empereur des Turcs*, a de la justesse de quelque côté qu'on la regarde ; c'est un Croissant,

Il croît selon qu'on le regarde.

Crescit ut aspicitur.

Il veut faire entendre que sa gloire augmente à mesure qu'il est regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Illiers avoit une Fusée volante,

Je veux bien durer peu, pourvû que je m'éleve.

Poco duri, purche m'inalzi.

Une Fusée volante ne dure pas longtems, mais elle s'éleve bien haut. Il souhaite de lui ressembler, & il est content que sa vie soit courte, pourvû qu'il s'éleve en peu de tems au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de plusieurs fléches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis: Quelqu'une & non pas toutes.

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas insensible, mais aussi qu'il n'étoit pas touché de toutes les Beautez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la Devise dont je vous parlois tantôt, en parlant du merveilleux, qu'on ne sçauroit trop admirer; c'est une Girouette avec ces paroles,

Nunca mudo, si no mudan. Je ne change point qu'on ne change.

La Devise que porta le Roi aux fêtes de Versailles de l'année 1664. me semble fort juste, dit Eugene: c'est, comme vous sçavez, un Soleil avec ce mot,

Nec cesso, nec erro. Je ne m'arrête, & ne m'égare point.

On peut y ajoûter, poursuivit Ariste, celle de M. le Duc de Foix, un Vaisseau sur la mer,

Longè levis aura feret: Un peu de vent me portera bien loin.

Et celle de M. le Prince de Marsillac, une Montre à roues,

Cheto fuor, commoto, dentro. Calme au dedans, au dehors agité.

Mais ce n'est pas seulement aux Joûtes & aux Tournois, aux courses

de têtes & de bagues qu'on fait des Devises ; on en fait aussi aux autres divertissemens des Princes, comme sont les balets : témoin celui des quatre saisons dansé l'an 1623. où dans l'une des entrées de l'Eté, le *Chevalier de la Canicule* portoit pour Devise la Canicule avec ce mot,

Ni plus ardent, ni plus fidéle.

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme astre : il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien, il n'y en eut jamais de plus fidele ; c'étoit le Chien d'Astrée qui fut mis au Ciel pour sa fidelité. Le fabuleux & le naturel se rencontrent ensemble dans cette Devise.

Pour l'entrée de l'Hiver, un des Chevaliers surnommez *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Les flâmes au dedans, & la glace au dehors.

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio,

Il n'y a pas jusqu'aux mascarades qui n'ayent des Devises pour ornement. Mais en ces rencontres les Devises doivent être burlesques, comme celle que prit un Italien sous le nom du Chevalier *Risentito*, dans une Joûte ridicule ; c'étoit un Oignon avec ce mot,

Chi mi morderà, piangerà. Qui me mordera, pleurera.

Il me semble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des Devises aux entrées des Princes. On en fit plusieurs, repartit Ariste, quand Louis XIII. fit son Entrée à Toulouse l'an 1621. qu'il faisoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occasion que parut la premiere fois la Devise du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monstra morantur. Les monstres ne m'arrêtent point.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine est digne de son sujet & de son Auteur ; elle a pour corps la Lune en son Ciel, & ces paroles pour ame ;

Todos me miran, yo a uno. Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.

On en fait à la naissance des Grands ; & je me souviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roi d'Espagne naquit : c'est un Soleil levant avec ce mot,

Nascendo auviva, En naissant il donne la vie.

pour dire que sa naissance rendoit la vie à l'Espagne, en lui donnant un heritier. J'ai representé le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naître, avec ces paroles,

Ad fulmina nascor. Je nais pour porter la foudre.

Mais c'est particulierement à la mort des Princes & des personnes de qualité qu'on fait des Devises : ces peintures ingenieuses servent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funerailles de Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne, furent celebres par les larmes de ses sujets, & par les Devises qu'on fit sur sa mort: les principales sont, une Etoile qui en brillant semble tomber,

Il semble qu'elle tombe.

Cecidiße videtur :

une Aurore qui apporte le jour au monde,

Je péris ne donnant le jour.

Dum pario, pereo,

pour exprimer que cette Princesse mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorsqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obseques d'Ascanio Picolomini Archevêque de Sienne,

Mais je brille au Ciel.

At cælo fulget.

J'ai vû sur la mort de Gustave Adolphe Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant tombant mort, & écrasant par sa chûte un dragon,

Vainqueur même après le trépas.

Etiam post funera victor.

Les Naturaliſtes remarquent que l'élephant étant piqué par le dragon ſon ennemi, qui lui ſuce le ſang & le tue peu à peu, il tombe ſur lui à la fin, & l'étouffe de ſa maſſe.

Mais en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ai vû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuſe devant les hommes, mais ſa mort a été précieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſçavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrêtiennes, & il laiſſa en mourant une memoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux Deviſes ſur ce ſujet, auſquelles j'ai depuis ajoûté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces paroles,

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra.

L'eſprit au Ciel, & l'odeur en la terre.

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur:

Mais mon ſort n'a rien de funeſte;

Mon esprit monte au Ciel, & de moi-même il reste
Sur la terre une douce odeur.

La seconde est un grand Fleuve à son embouchure, avec ce mot,

Mayor en su finar.

Plus grand à la fin de ma course.

Celebre & grand dès ma naissance,
Je porte en tous lieux l'abondance;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer toûjours;
Je suis de mon pays le rempart & la gloire:
Mais qui le pourroit croire?
Je suis plus grand encor, quand j'acheve mon cours.

Dans le tems que vous fîtes ces Devises, dit Eugene, la premiere fut, ce me semble, critiquée. Oui, repartit Ariste: quelqu'un s'imagina que dans la Cassolette *l'esprit & l'odeur* étoient une même chose; mais je le détrompai bientôt. Car ce que j'entens ici par *l'esprit*, c'est la partie la plus subtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle; *l'odeur* est ce qui demeure, même après que le parfum

eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance, & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vrai que les Poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'eſprit eſt l'ame des fleurs; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la Philoſophie.

Pour reprendre notre diſcours, continua-t-il; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles Deviſes que je vous ai dites, fit paroître une Fumée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile,

Quæſivit cœlo lucem.

Elle a cherché ſon éclat dans le Ciel.

Sa penſée étoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, étoit allé chercher de la gloire dans le Ciel.

C'eſt encore la coutume de faire des Deviſes aux mariages des Princes. A celui de leurs Majeſtez le même Auteur repreſenta pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla:

L'Amour a fait ce que n'a pû la force.

& pour la Reine, un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Splendidior nexu.

Je brille plus quand je me lie.

Au mariage de Mademoiselle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, avec ces paroles,

Perde il nome, ma cresce.

Je perds mon nom, mais je crois.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fût le nom de cette Princesse, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des Devises régulieres quand il lui plaît, peignit avant le départ de la Princesse une Fleur de Grenade, avec cette ame,

A guardo a mi corona.

J'attens ma couronne.

Les Devises servent encore, comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer le succès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fâcheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges,

Satis est vidisse.

C'est assez que je le regarde.

Dans le tems que les Neveux d'Alexandre VII. furent accusez d'avoir fait une insulte à la France, & qu'on se préparoit à les aller visiter pour en tirer raison, un des plus beaux Esprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté & à la science, fit une Devise sur ce sujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & grossies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour ame ces paroles,

Si se adelanta : se abaxaran. S'il avance, il les abaissera.

C'est lui encore, ce me semble, qui à l'occasion d'une mascarade dont fut Sa Majesté, & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Revûes de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la Devise du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina. Lorsqu'il se cache, il prépare des foudres.

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roi inspiroit aux troupes par ces Revûes, en representant un Soleil dans les Signes du Zodiaque

Lustrando virtutem acuit. Sa vûe anime leur vertu.

Mais ne pensez pas que l'usage des Devises soit borné à des actions & à des événemens profanes, il s'étend

encore à des cérémonies chrêtiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ai vû sur le Sacre de Sa Majesté une Epée qu'on frote avec de l'huile,

On l'oint pour le combat.

Ungitur ad pugnam.

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat, & le Roi fut sacré avant sa premiere campagne.

Celui qui a décrit en de si beaux Vers Latins toutes les beautez du jardinage, & qui connoît si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce mot,

La pourpre me viét en naissant.

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de son âge. Le Grenadier est rouge quand il est en fleur. On peut dire aussi, ajoûta Eugene, que ce Prince tout jeune qu'il est, a une maturité & un sçavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de saint Fran-

çois de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des Deviſes de tous côtez. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint ; j'en ai retenu une ou deux. Son integrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit.

Je ne prens point les taches que je montre.

Les effets admirables de ſon zele furent repreſentez par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Que de choſes en peu d'eſpace.

Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour, & que ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere & ſes influences : Saint François de Sales dans un Evêché auſſi petit que celui de Geneve, & en peu de tems convertit ſoixante & douze mille heretiques.

Puiſque vous êtes aujourd'hui en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſçavez, dit Eugene ; il faut, s'il vous plaît, que vous me diſiez la Deviſe que vous avez faites pour un illuſtre Prélat qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres, & qui en paſſant de l'Arche-

vêché d'Ambrun à l'Evêché de Mets pour des raisons canoniques, a conservé son rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La Devise dont vous parlez, repartit Ariste, c'est un Soleil qui passe à un autre hemisphere, avec ce mot,

Muda lugar, y no estado.

Il change de lieu, non d'état.

Ces vers vous feront mieux entendre ma pensée.

Une suprême Loi me porte en d'autres lieux
Pour y dispenser ma lumiere.
Mortels, si je parois m'abaisser à vos yeux,
Sçachez que par l'ordre des Cieux
Je conserve toûjours ma grandeur toute entiere.

Je vois bien, dit Eugene, que les Devises sont d'usage en mille rencontres, & qu'on en peut faire sur tous les événemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariste, qu'on n'exprime heureusement en Devise, quand on a un peu étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fournissent des images naturelles pour representer les choses les plus surprenantes & les plus particulieres : par exemple, un Soleil éclipsé,

Deficit & sufficit, Il languit & suffit à tout.

pour faire connoître que le Cardinal de Richelieu, tout infirme qu'il étoit, remplissoit tous les devoirs du Ministere :

un Faucon sur la perche, avec ses longes,

Vincior, ut vici, On m'enchaîne après ma victoire.

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté prisonnier, après avoir remporté plusieurs victoires :

un Rossignol en cage,

De mi canto mi carcel, De mon chant ma prison.

pour montrer qu'une histoire satirique a coûté la prison à son Auteur :

une Sangsue,

Mordendo sanat, En piquant il guérit.

pour dire qu'un Satirique corrige les personnes en les piquant :

une Fleche en l'air,

Et penna & ferro, Et par la plume & par le fer.

pour signifier qu'un homme s'est élevé à une haute fortune par sa plume & par son épée.

Le Comte d'Essex étant envoyé en Irlande par la Reine Elisabeth pour y commander ; se servit du Diamant taillé, avec ces paroles,

Minuis dum formas; En me formant vous me diminuez.

pour faire entendre que sous prétexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'esprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Rossignol sur un arbre en fleur; ce qui marque le printems, avec ce mot,

De mon amour mon chant.

De mi amor mi canto.

Le quatrain qui accompagne la Devise est fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inspire,
Et je chante même assez bien:
Mais dés que mon cœur ne sent rien,
Je n'ai plus rien à dire.

Vous sçavez que les rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux, ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces sujets sont assez particuliers: en voici d'autres qui ne le sont pas moins. J'ai fait deux Devises pour M. le Marquis de Montpezat: l'une sur ce qu'il a conservé la Ville d'Arras pendant la peste, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées: l'autre, sur ce que tout fier

fier & tout ſevere qu'il eſt quand il le faut être, il a dans ſon air & dans toute ſa conduite je ne ſçai quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape, qui délivra Rome de la peſte, au rapport de Tite-Live, avec ce mot,

Servat dum terret.

Lorſqu'il effraye, il délivre du mal.

Comme Serpent il ſe fait craindre; mais comme Serpent d'Eſculape, il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

Le plus dur il attire.

J'ai expliqué cette Deviſe de la ſorte :

Tout armé que je ſuis, j'ai de puiſſans attraits,
Dont la vertu ſe fait aſſez connoître,
Dès que je commence à paroître,
J'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipſé;

Palleſco, non extinguor.

Je pâlis & ne m'éteins pas.

Quatre vers expliquent ce mot.

Je ne suis pas encore au bout de ma carriere.

Mortels, ne craignez point la rigueur de mon sort :
Car je perds la couleur sans perdre la lumiere :
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour representer un Esprit fort vif & fort brusque, mais en même tems fort juste & fort régulier, j'ai fait paroître un Soleil dans sa course, avec ce vers du Tasse,

Prompt à la verité, mais prompt avec mesure.

Rapido si, ma rapido con legge.

En voici l'explication.

Je brille, je vais vîte, & j'agis promptement.
Un esprit tout de feu m'agite à tout moment,
Je n'en puis arrêter l'action vive & forte :
Mais je garde toûjours une constante loi
Dans le mouvement qui m'emporte ;
Et rien n'est plus ardent ni plus reglé que moi.

Je vous parlois l'autre jour d'un Esprit extraordinaire que l'étude a consumé en la fleur de son âge, &

qu'on peut compter entre les plus ſçavans hommes de notre ſiecle, quoiqu'il ſoit mort à trente-trois ans. Une de ſes amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot,

Menos luz, mas vida,

pour dire que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vêcu plus longtems.

Moins d'éclat, plus de vie.

Un de ſes amis a repreſenté une Fuſée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtez, avec ces paroles,

Lucem in curſu celaverat,

pour faire entendre qu'il a été caché pendant ſa vie, & qu'après ſa mort il a été connu par ſes écrits.

Dans ſa courſe il avoit caché tout ſon éclat.

Le même Auteur a employé un Ver à ſoye dans ſa coque,

Incluſum labor illuſtrat,

pour exprimer qu'un célebre priſonnier, s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon.

Son travail illuſtre ſa priſon.

Une nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi,

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le tems de ſa diſgrace.

Tout caché qu'il étoit, il ſe faiſoit ſentir.

Pour signifier qu'un grand homme est devenu plus grand par ses disgraces, on a gravé une Colonne renversée,

Sa chûte la fait voirplus grande.

Majorem ostendit casus:

un Soleil entouré de brouillars,

Ce qui s'oppose à lui, nous le fait voir plus grand.

Major ab adversis.

J'ai vû quelque part, dit Eugene, le même corps avec ce mot,

Ce qui s'oppose à lui, lui fait une couronne.

Adversa coronant.

C'étoit la Devise du Maréchal de Toiras, repartit Ariste, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Bouillon ; étoit une Etoile parmi des brouillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles,

L'obscurité lui donne de l'éclat.

Dant adversa decus.

Je pense, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une Devise telle q-'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste : comme c'est un symbole heroïque de sa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit là. Les Rois & les Princes portent des Devises depuis que cette belle science est inventée. A la verité toutes les Devises des Princes ne sont pas aussi

bonnes que celle de Louis XII. Roi de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite notre attention & notre curiosité ; que leurs symboles sont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur histoire ; vous serez bien-aise de sçavoir les Devises que quelques Princes des derniers siecles ont portées.

François I. portoit pour la sienne une Salamandre dans le feu, avec ce mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutrisco : Je m'en nourris.

ou avec celui-ci qui se voit en plusieurs Maisons Royales, & que plusieurs Ecrivains rapportent,

Nutrisco & estingo. Je m'en nourris & je l'éteins.

Ce Prince, qui n'avoit pas moins d'esprit que de cœur, fit lui-même sa Devise ; & il voulut marquer par-là son courage, ou plûtôt son amour : *Nutrisco* montre qu'il se faisoit un plaisir de sa passion : mais *estingo* peut signifier qu'il en étoit le maître, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre étant non-seulement de vivre dans le feu & de s'en nourrir, mais encore de l'éteindre.

La *France Métallique* fait mention d'une médaille de François I. où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles Latines,

Extinguo, nutrior.

Je l'éteins & je m'ennourris.

Dans le tems qu'Henri II. prit le Croissant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem :

Jusqu'à ce qu'il remplisse & son cercle & le monde.

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces paroles,

Iam illustrabit omnia.

Il répandra bientôt sa lumiere par tout.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fusil,

Antè ferit quàm flamma micet.

Il frappe avant que la flamme paroisse.

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toscane avoit le Roi des Abeilles à la tête d'un essain,

Majestate tantùm.

De sa majesté seulemét.

Ce mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'est armé que de majesté.

Majestate tantùm armatus. *l.* 11. *cap.* 7.

Le Roi des Abeilles, dit Eugene,

étoit aussi le symbole de Louis XII. Roi de France. Comme ce Prince, poursuivit Ariste, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appellé le Pere du peuple, non-seulement parce qu'il diminua les tailles de moitié, mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le present que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne : comme ce Prince, dis-je avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ses sujets, & sous son Regne on fit pour lui une Devise, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame,

Rex spicula nescit. Le Roi n'a point d'éguillon.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la difference entre la Devise que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La Devise du Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La Devise du Porc-épi est celle qu'il portoit dans ses drapeaux & sur ses médailles. L'autre fut faite peut-être, dit Eugene, à l'occasion de la fameuse réponse que fit ce grand Prince, lorsqu'étant sollicité de punir ceux qui

lui avoient rendu de mauvais offices sous le Regne de Charles VIII. & sur-tout, Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris prisonnier à la bataille de Saint-Aubin ; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre Devise que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a succedé à Charles VIII. mort sans enfans mâles ? C'est la Constellation de la Coupe, avec ces paroles,

Inter eclipses exorior.

Je me leve entre les éclipses.

Je dis ; repartit Ariste, que ce n'est point là une Devise, par la raison que les éclipses ne conviennent point à la Coupe celeste, & que le mot ne peut se verifier de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont gravées sur une médaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui selon la remarque d'un sçavant Mathematicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipses ; comme si la nature eût voulu marquer dès sa

Anno Christi 1544. Eclipses 4. natus Franciscus II. Galliæ Rex, de quo dictum *inter Eclipses exorior. Jacob. Grandamicus Chronolog. Christ. part. 3*

naissance que sa vie seroit courte, & qu'il ne monteroit sur le Thrône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-sept ans, & ne regna que dix-sept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No buelvo sin vincer.

Je ne retourne point sans vaincre.

Ces paroles sont fondées sur ce que disent les Naturalistes & les Poëtes,

Rhinoceros nunquam victus ab hoste redit :

l'Elephant est l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, surnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens lædit, morte medetur.

Qui blesse étant vivant, guérit par son trépas.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choses comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Ostrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herse dans un champ,

Evertit & æquat.

Elle abat, elle égale.

Il avoit cette Devise l'an 1390. à la guerre contre les Sarrasins, devant la Ville de Maroc en Barbarie ; & il

vouloit faire entendre que comme la herse abbat & applanit les mottes de terre, il abattroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer,

Undique frustrà.

De tous côtez en vain.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien assis sur ses pieds de derriere,

Quietum nemo impunè lacesset.

Personne impunément ne trouble son repos.

Il prit cette Devise après s'être mis en possession du Duché qui lui échut par succession du côté de sa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des Devises; Les Princesses & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire en peuvent porter, répondit Ariste. Je vous ai dit que celle de Catherine de Medicis étoit un Arc en-ciel, avec ce mot,

Φῶς φέρει, ἠδὲ γαλήνην.

Qu'il porte la lumiere & la tranquillité.

Elle porta cette Devise pendant la vie d'Henri II. mais elle la quitta étant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou, selon quelques Auteurs,

de la Chaux vive d'où il sortoit une grande fumée, à cause des eaux qui tomboient dessus, avec ces paroles,

Ardorem extincta testantur vivere flamma:

comme pour dire que ses larmes faisoient paroître l'amour qu'elle conservoit pour son mari; & pour publier à tout le monde que son cœur étoit toûjours ardent, quoique le feu qui l'avoit enflammé fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, son mari mort.

L'ardeur paroît vi[ve] aprèsla fla[m]me éteinte

Julie de Gonzague Duchesse de Trayette, & Comtesse de Fondi, avoit une Amarante que les herboristes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce mot,

Non moritura.

Elle ne mourra

Elle prit cette Devise après la mort de Vespasien Colonne son mari, lorsque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent: elle prit, dis-je, cette Devise comme une marque publique, que sa premiere amour seroit immortelle.

La merveille est que son mari étoit vieux; qu'elle étoit en la fleur de son âge, & dans une si grande réputa-

tion de beauté : que Soliman Empereur des Turcs eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberousse Roi d'Alger, & son Lieutenant General avec une puissante armée jusqu'à Fondi, où elle faisoit son séjour ordinaire : mais il ne réussit pas dans son dessein : car quoique Barberousse arrivât la nuit & prît la Ville d'assaut, la belle & chaste Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fut avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fut inspirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nuds au premier bruit qu'elle entendit ; & pour sauver son honneur, elle exposa sa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Duchesse de Savoye, portoit un Diamant avec ces paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquise de Pesquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Il brise ce qui fait effort pour le briser.

Au reste, vous jugez bien que puisque les grandes Dames portent des Devises, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent aussi.

Dom Garcia de Tolede Viceroi de Catalogne avoit pour la sienne une Boussole tournée vers l'Etoille polaire,

Nunca otra. Jamais un autre.

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ses actions que la gloire de son Prince ; ou plûtôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une seule personne, qui étoit selon Ruscelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou selon d'autres, la Comtesse de Colisan.

Le Marquis Ferdinand Bentivoglo avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio ; non transilio, Je saute sans passer les bornes.

pour dire que quelque liberté qu'il prît, il ne vouloit point transgresser les Loix de Dieu.

Saint-Valier pere de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, avoit un Flambeau renversé que la cire éteint en dégoutant,

Qui me alit, extinguit, Qui me nourrit m'éteint.

pour marquer que l'amour le faisoit vivre & mourir tout ensemble. Il porta cette Devise à la Journée où les Suisses furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Ursins Comte de Pitilian, & Généralissime de l'armée Venitienne, avoit pour sa Devise un Collier, comme en portent les dogues, tout herissé de pointes,

Sauciat & defendit,

Il blesse & défend.

pour declarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendroit toûjours, comme le collier défend le chien, & blesse le loup qui l'attaque.

Les Républiques, dit Eugene, peuvent porter des Devises? Oui, repartit Ariste; & celle des Suisses pourroit prendre une Cavalle fougueuse sans mors & sans bride, avec ces paroles,

Dominum generosa recusat.

Elle ne peut souffrir de maître.

Les grandes Maisons en portent aussi: témoin la Devise des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé: témoin encore celle de la Maison de Montmorenci, qui est, comme vous sçavez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec,

Ἀπλανῶς,

Sans errer.

pour signifier que cette Maison a été toûjours ferme dans la vraie Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maisons; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier: car la Chevalerie & la Devise ont une liaison essentielle. Mais par malheur, ajoûta-t-il, ils ne se sont gueres servis de leur droit. Parmi plus de soixante Ordres militaires dont les histoires font mention, je n'en sçai que trois qui ayent pris des Devises, ou qui en ayent pris de raisonnables; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toison d'or en Flandre, & celui de Saint André ou du Chardon en Ecosse. Car ce ne sont rien moins que des Devises que *Rubet ensis sanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques de l'épée en Espagne; *Honni soit celui qui mal y pense*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genêt en France.

Le fer rougit du sang Arabe.

Dieu releve les humbles.

L'Ordre de l'Etoile avoit pour sa Devise une Etoile avec ces paroles,

Monstrant regibus astra viam.

Les Astres conduisent les Rois.

Il fut institué par Jean fils aîné de Philippe de Valois. C'est lui qui reçut la Croix des mains du Pape Inno-

cent à Avignon, & qui voulut bien être nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infideles. Il vouloit dire par sa Devise que les Rois, pour ne se point égarer dans leur conduite, doivent suivre les lumieres de la Foi: il son Etoille faisoit allusion à celle qui servit de Guide aux Rois mages.

Philippe le bon Duc de Bourgogne institua à Bruges l'an mil quatre cens trente, l'Ordre de la Toison d'or, & lui donna sa Devise du Fusil,

Il frappe avant que la flamme paroisse.

Antè ferit quàm flamma micet: aussi le grand Collier de cet Ordre étoit composé de Fusils entrelacez de cailloux étincelans.

La Devise de l'Ordre de Saint André ou du Chardon, étoit un chardon fort herissé & fort piquant, avec ce mot Ecossois,

Pour ma défense.

In defens: c'est à dire, *pour ma défense*; & cela signifie que les Chevaliers n'étoient armez que pour se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jésuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur Devise,

De symb. heroïc. l. 9.

Nul ne m'attaque impunémét.

Nemo me impunè lacessit.

Mais apparemment ce mot n'est pas si ancien que l'Ordre qui fut institué vers l'an huit cens neuf par Achaïus Roi d'Ecosse, après qu'il eut remporté la victoire sur Althelstain Roi d'Angleterre par le secours de saint André, dont il apperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la Devise du Chardon après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en passant qu'il s'est fait des Devises par les seules regles du bon sens, avant qu'il se parlât de l'Art des Devises.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la sienne un Chardon avec ces paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oui, repartit Ariste. Mais pour vous dire tout ce que je pense sur les Ordres de Chevalerie, ajoûta-t-il en riant, je ne puis souffrir que les derniers Ordres de France manquent de Devises. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, & même à ceux du double Croissant, de n'en avoir point : ils sont bien plus anciens que la Devise; & les temps où ils ont paru, se sentoient un peu de la

barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du Saint Esprit, qui sont venus après la Devise & dans un siecle assez poli, d'être semblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Danemarck, de l'Ours en Suisse, du Dragon renversé en Allemagne & en Bohéme.

Comme les Italiens sont de grands faiseurs de Devises, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie se sont distinguez par leurs Devises.

Les uns n'en ont point, répondit Ariste, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint-Etienne à Florence, & celui de Saint-George à Gennes. Les autres n'ont pour Devise que des chiffres, ou quelques paroles peu spirituelles & assez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur Jesus-Christ, dit l'Ordre de Mantoue, sur le Collier duquel est écrit, *Domine probasti*; outre *Nihil hoc triste recepto*, qui est autour de l'ovale,

Seigneur, vous m'avez éprouvé.

Nulle tristesse après l'avoir reçû.

laquelle pend au bout du Collier, & où sont deux Anges tenant un Calice sur lequel paroissent trois gouttes de sang.

Tout cela est bien mysterieux & bien dévot, dit Eugene. Je ne vois pas, repartit Ariste, qu'il y ait beaucoup de dévotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. surnommé le Comte Verd, l'institua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé, & qui étoit fait des cheveux de cette Dame tressez & cordonnez en Las d'Amour. Le Collier étoit composé de Roses d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes ensemble par un nœud ou las d'Amour de soye couleur de cheveux. Cela me semble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amadée VII. premier Duc de Savoye en a ôté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre prît le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea aussi les las d'Amour de soye

en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. il expliqua même ces lettres mysterieuses par ces paroles que portoit Amedée le Grand pour sa Devise, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* C'est celui qui après avoir assisté de ses forces & de sa personne les Chevaliers de Rhodes contre la puissance d'Ottoman premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui sont de gueules à la Croix d'argent.

Sa force a tenu Rhodes.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariste, que je ne me souvienne du Grand-Maître d'Aubusson, qui la défendit si bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infideles furent contraints de lever le siege, & de se retirer en desordre. Ce Heros Chrétien que j'estime plus que tous les Heros profanes, fit paroître en cette occasion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora ensuite du chapeau de Cardinal. C'est de ce Cardinal Grand-Maître & du Vicomte de Monteil son frere, qui se

trouva au siege de Rhodes, & qui fit de son côté tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'est de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire aussi-bien que d'Amedée le Grand, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*

Mais pour revenir aux Italiens, ajoûta-t-il; si les Ordres d'Italie manquent de Devises, en recompense les Académies de ce pays-là en ont d'assez bonnes. Je vous ai dit celle de la fameuse Académie de Florence. Les *Humoristi* de Rome ont une nuée qui se résout en pluye sur la mer, avec ce mot,

Redit agmine dulci, Elle y revient avec douceur.

pour exprimer que comme la nuée est formée de vapeurs qui s'élevent des eaux salées de la mer, leur Académie est composée de personnes qui se séparent du commun des hommes; & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens se redonnent au public par plusieurs ouvrages qu'ils composent.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une Presse d'Imprimerie,

Premat, dum imprimat; Qu'elle presse, pourvû qu'elle imprime.

les *Assetati* de Naples, des Grappes de raisin sous le pressoir,

Et coit omnis in unum:

Toutes en un.

les *Accordati* de je ne sçai quelle Ville, un Livre de Musique ouvert, avec des instrumens,

Discordia concors:

Dissonance accordante.

les *Affilati*, deux couteaux que deux mains passent l'un sur l'autre,

Acuimus, acuimur.

Nous aiguisons, nous sômes aiguisez.

Aresi a pris la même figure, avec ce mot,

Alter ab altero,

Ils se servent l'un l'autre.

pour exprimer les offices mutuels que se rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Maurice de Savoye a instituée sous le nom de *Solinghi*, a une Devise fort spirituelle: c'est un Miroir Conique ou Pyramidal, dans lequel divers grifonnemens qui sont tracez sur un plan, étant réfléchis, font paroître des caracteres distincts qui composent le mot de la Devise,

Omnis in unum.

Tout en un.

Tesauro qui est enchanté de cette Devise, fait plusieurs reflexions pour en découvrir toutes les beautez; & il remarque entre autres choses, que

par une rencontre merveilleuſe la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reſte, il ſied bien à des Aſſemblées ſçavantes d'avoir uue Deviſe ingenieuſe ; & je m'étonne que l'Académie Françoiſe n'en ait une digne d'elle. Je lui ſçai bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent ; l'affectation ne vaut rien en quoi que ce ſoit : mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre Deviſe qu'une Couronne de Laurier avec ce mot,

A l'immortalité.

En Italie non ſeulement les Academies ont une Deviſe, mais chaque Académicien a la ſienne avec un nom particulier, d'ordinaire aſſez extravagant, comme *Amartellato ſecreto*, *Frizzante intronato*, *Rugginoſo gelato*, *Armonico extravagante.*

Un *Humoriſte* ſurnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur, — Elle agite, étant agitée.

pour exprimer qu'il ne faiſoit aucun ouvrage, que quand il étoit animé de l'eſprit de l'Academie,

Un *intrepide* de Ferrare portoit un H avec ce mot,

Si l'on m'ajoûte aux autres.

Si cæteris addar,

pour montrer que comme l'H ne fait rien, si elle n'est ajoûtée aux autres lettres; ainsi il n'étoit capable de rien, étant séparé de l'Académie, dont la Devise est une Presse d'Imprimerie, avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le même à peu près que de l'H. Vous avez raison, dit Ariste; & aussi le zero a été employé dans les Devises.

J'ai vû dans une These de Mathematique dédiée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Pays-Bas; quatorze zeros après un I avec ce mot,

Un seul nous fait tãt valoir.

Quod tantum valeamus, ab uno est,

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajoûta-t-il; vous ne devez pas douter que si les hommes de Lettres portent des Devises, les hommes d'Etat & les hommes de Guerre, n'ayent droit d'en avoir. Vous

Vous sçavez celle de M. de Champigny, qui exerça avec tant d'integrité la Charge de Premier President & de Surintendant des Finances sous le Regne de Louis le Juste.

M. de Thou, aussi Premier Président au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ses Armes, avec ce mot, *Ut prosint aliis.* Pour profiter aux autres.

Les Cavaliers de Sienne prirent autrefois des Abeilles qui aiguisoient leurs aiguillons, avec ces paroles,

Pro Rege exacuunt, Elles l'aiguisent pour le Roi.

pour marquer leur fidelité envers le Roi de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charôt, ont des Abeilles autour de leur Roi,

Amore tuentur & armis. Les armes & l'amour lui servent de defense.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui se jouent dans la tempête.

Pericula ludus. Tous les perils ne sõt pour eux qu'un jeu.

Je vous ai dit les Devises de quelques Régimens: chaque compagnie porte dans son guidon ou dans son drapeau la Devise de son Régiment. C'est là qu'une Devise paroît dans son jour parmi l'or & la soye.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un Feu qui commence à s'allumer,

Splendescam, da materiam.

Plus j'aurai de matiere, plus j'aurai d'éclat.

Les Devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cottes d'armes, répondit Ariste; & on les y met encore aux tournois & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapisseries; & la Salamandre de François I. se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau.

Les Devises servent aussi à orner les obelisques, les pyramides, les bases des statues, les frontispices des maisons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent servir à l'embellissement de tous les lieux agréables, & tenir leur place jusques dans les cascades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle maison de Monsieur. On pourroit en mettre sur un carosse magnifique, & sur des chaises fort propres. La Reine Marguerite dit dans ses *Memoires*, en parlant de son voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une li-*

Liv. 2.

tiere faite à piliers doublez de velours incarnardin d'Espagne en broderie d'or & de soye nuée à Devise; que *cette litiere étoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à Devise, y ayant ou à la doublure ou aux vitres quarante Devises toutes differentes, avec les mots en Espagnol & Italien sur le soleil & ses effets.*

Le Vaisseau que nous avons vû dans le Port, avec la Devise du Roi, dit Eugene, me fait juger que les Devises ont bonne grace sur les navires. Oui sans doute, répondit Ariste; & si l'on suivoit les idées d'un Brave fort sçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre, & qui a signalé son courage & son esprit en mille rencontres, les navires de France seroient mieux ornez qu'ils ne le sont pour l'ordinaire. Le dessein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, est le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le symbole naturel de la prudence y regne par tout, & sert de corps aux Devises: en voici trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un sens que vous n'aurez

pas de peine à deviner, quelque fin qu'il soit.

La premiere est le Dragon du Jardin des Hesperides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

Celui qui les garde veille.

Vigilat qui custodit.

La seconde est un Serpent qui passe par des rochers & par des brossailles,

Rien ne l'arrête.

Nil sistit euntem.

La troisiéme est un Serpent qui entre dans une haye en glissant,

Moins il s'éleve & plus il entre avant.

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Mais c'est particulierement sur les médailles, sur les jettons & sur les cachets qu'on met des Devises. L'an 1598 un Herisson fut gravé sur une médaille, avec ce mot,

De tous côtez en sureté.

Undique tutus,

lorsqu'Henri le Grand assiegeant Amiens, prit toutes ses sûretez contre le se secours des Espagnols.

La *France Metallique* est pleine de Devises qui ont été gravées sur des médailles. On en grave tous les ans sur les jettons du Roi & de la Reine; & il y a même un fonds assigné pour ceux qui font ces Devises. Le Tresor Royal a sur ses jettons un Réservoir, avec ces paroles,

Servat & effundit. Il les garde & répand.

Les Devises qu'on fait pour des cachets, doivent avoir des figures simples, & des mots courts, afin qu'elles puissent être gravées sans confusion dans un si petit espace ; comme le Mont Gibel en feu,

Mas dentro, Plus au dedans.

ou

Causa latet ; La cause en est cachée.

un Cadran au Soleil,

Nihil sine te. Je ne suis rien sans vous.

J'ai vû depuis peu sur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturalistes remarquent que le Serpent étant coupé se rejoint quelquefois, & que sans cela il meurt bientôt.

Deux amis separez l'un de l'autre, ont mis sur leurs cachets deux Palmiers séparez par un ruisseau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor, L'amour les joint.

Mais vous devez remarquer en passant que la Devise qu'une personne met sur son cachet ne doit point être fanfaronne, ni hautaine ;

elle ne doit pas même contenir aucune louange directe ; car il ne sied bien à personne de se louer soi-même. Il faut donc que ces sortes de Devises expriment les sentimens que nous avons pour les autres, ou qu'elles marquent quelque noble inclination de notre ame, mais d'une maniere modeste. L'exemple d'un cébre Magistrat peut en cela servir de modele. Il a fait graver sur son cachet un Croissant tiré de ses armes, avec ces paroles,

Crescam ut prosim.

Que je croisse afin d'être utile.

Ce sentiment est genereux & modeste tout ensemble : il n'y a rien de plus genereux que d'employer sa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeste que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la Devise conviennent au Croissant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à mesure qu'il croît. Elles conviennent aussi à celui qui la porte : son caractere est un caractere bienfaisant ; & s'il croissoit en dignité & en richesses, il répandroit des graces avec abondance sur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend

dans la Devise beaucoup plus que je ne pensois. J'avois presque crû jusqu'à cette heure que ce n'étoit qu'une bagatelle : mais mon Dieu que de beautez ! que de choses dans cette sorte de bagatelle ! J'y trouve l'histoire naturelle avec l'histoire heroïque, les beaux arts & les belles langues ; la poësie, la politique & la morale.

C'est effectivement une science admirable, dit Ariste. Un Auteur Italien l'a appellée la Philosophie des Gentilshommes ; *Una Filosofia del Cavalier.* Pour moi je l'appelle la science de la Cour ; & je la distingue fort des autres. Les lices où se font les courses de bague & les carouzels, sont les Académies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, sont les maîtres qui l'enseignent. Scipione Ammirato.

Au reste, cette science a mille choses qui attirent la curiosité, & n'a rien qui rebute l'esprit comme les autres. Chaque science a un objet particulier où elle s'arrête. La Physique considere le corps naturel ; l'Astrologie contemple les astres ; l'Histoire s'attache aux

grands événemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne paſſent point. Cependant étant limitées comme elles ſont, elles ne laiſſent pas d'être longues à apprendre : la vie eſt trop courte pour en bien ſçavoir une ſeule ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'eſt pas ſeulement longue & vaſte ; mais elle eſt auſſi raboteuſe & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à dévorer dans les ſciences les plus aiſées : les commencemens en ſont toujours difficiles ; & ſi les fruits en ſont doux, les racines en ſont ameres.

La Deviſe n'a rien de tout cela ; au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue preſque infinie. Les objets de toutes les ſciences & de tous les arts ſont en quelque façon de ſon reſſort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en ſont auſſi. Cependant elle eſt courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choſes : elle choiſit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus précieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Hiſtoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainsi bien loin de charger l'esprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'essences: elle fait à peu près pour l'esprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles qui ont des voies abregées pour guérir les maladies, qui sçavent excellemment l'art de distiller les mineraux & les simples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite aussi la Nature qui a trouvé le secret de renfermer de grandes merveilles en de petites choses. Car les Devises son des abregez, aussi bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguste dans le monde; elles ont de même que les principes & les semences beaucoup de vertu & peu de corps: c'est-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de sens en peu d'espace, & qu'elles réduisent, pour ainsi parler, en petit volume les sciences & les livres; comme on réduit une grosse somme en peu d'especes, & un tresor en une pierre précieuse.

In arctum coactarerum naturæ majestas. *Plin. lib. 37. Præm.*

Αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγέθει ὄυσαι μικραὶ τῇ δυνάμει μεγάλαι. *Arist. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.*

La science des Devises est courte encore, parce qu'elle instruit en un

moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vûe simple, mais une vûe éclairée & pénétrante, est toute la lecture & toute la meditation qu'elle demande. Enfin c'est une science qu'on apprend avec plaisir : au lieu d'épines ce ne sont que fleurs ; c'est moins une étude qu'un divertissement & un jeu. Et c'est proprement dans cette étude divertissante & enjouée, que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philosophe très-raisonnable, *philosophando nugari, & nugando philosophari.*

Tout ce qui entre dans la composition de la Devise, contribue à cela parfaitement. Les Figures réjouissent la vûe par leur diversité & par leurs couleurs. Les mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadance agréable qui flatte l'oreille : comme ils sont subtils, ils éveillent l'esprit, ils le surprennent & ils le touchent ; mais comme ils sont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainsi la science des Devises emprunte les beautez de la peinture & les charmes de la poësie, pour plaire davantage, & pour instruire plus agréa-

blement : si bien que les Devises, à les regarder de près, sont des peintures animées de l'esprit des Muses ; des peintures qui parlent, & qui font souvent de grands discours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons sont les livres des sçavans, je dis des sçavans délicats que le college n'a point gâtez, & que le monde a polis.

Il ne se peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moi, si j'avois à instruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Devise Je ferois peindre toutes les Devises que les Princes ont portées, & celles qui ont été faites pour eux en diverses rencontres. J'y ajoûterois les Devises des grands hommes, non-seulement pour les faire connoître tous au jeune Prince, mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des Devises sur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ses sujets & de soi même : par les unes & par les autres il apprendroit aisément & avec plaisir, non-seu-

lement la Morale & la politique; mais encore l'Histoire heroïque & l'Histoire naturelle.

Mais la Devise nous fait oublier la pêche, interrompit Ariste en riant: nous ne songeons pas qu'il est tems de nous approcher du port, si nous voulons voir pêcher cette nuit : les pêcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Après ces paroles, ils s'avancerent vers le port; & y étant arrivez, ils se mirent dans une barque qui étoit prête d'en sortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertissement & la fatigue de la pêche; car ce n'est pas un plaisir tout pur que de passer la nuit sur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche Ariste trouva des lettres, ou plûtôt des ordres qui le rappelloient en France : de sorte qu'il fut contraint de partir brusquement, & de dire adieu à son ami & à la mer, dans un tems où il pensoit jouir de l'un & de l'autre.

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.

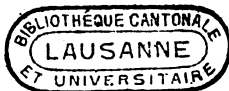




TABLE DES MATIERES SELON L'ORDRE des Entretiens.

LA MER.

LA LANGUE FRANÇOISE.

LE SECRET.

LE BEL ESPRIT.

LE JE NE SCAI QUOI.

LES DEVISES.

FIN DE LA TABLE.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier trois livres ; l'un intitulé, *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit* : l'autre, *Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes*. & le dernier, *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* ; & j'ai cru que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris le 29. Juillet 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve DELAULNE, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous aïant fait rémontrer qu'elle souhaiteroit imprimer, ou faire imprimer, & donner au Public, *la Relation des Morts, & les Constitutions de la Trappe la maniere de bien penser, Pensées Ingénieuses, Entretiens d'Ariste, & le Ménagiana*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Letres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de dix années con-

ſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion etrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation ou correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, & que l'Impetrante ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725: & qu'avant que de les expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France

France, le Sieur Chauvelain; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires; sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le onziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le treiziéme. Par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Je reconnois que Monsieur Brunet a moitié dans la Maniere de bien penser & les Pensées ingenieuses du P. Bouhours, énoncez dans le present Privilege. Fait à Paris ce 16. Septembre 1727.

Veuve DELAULNE.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre sixiéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 700. fol. 566. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le dix-neuf Septembre 1727.

BRUNET, *Syndic.*

Z

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se vendent à Paris chez la V. DELAULNE, rue saint-Jacques, à l'Empereur.

AMours de Catulle & de Tibulle, par M. de la Chapelle *in* 12. 5. *vol.* 11. l. 5. s.

Avantures de Telemaque *in* 4. 2. *vol. fig.*

Les mêmes. *in* 12. 2. *vol. fig.*

Antiquité expliquée & representée en figur. par D. Bernard de Montfaucon. *in fol.* 15. *vol.*

Bibliotheque choisie par Colomiés. *in* 12. 50. s.

Causes célebres & interessantes, avec les jugemens qui les ont décidées. 1734. *in* 12. 4. *vol.* 10. l.

Diurnal Romain lat. franç. 1734 2. *vol.* 6. l.

Discours sur la Comedie, par le P. le Brun. 1731. *in* 12. 2. l. 5. s.

Droit de la guerre & de la paix, traduit du lat. de Grotius par Barbeyrac. *in* 4. 2. *vol.*

Dictionnaire Universel, franç. lat. (par M. Furetiere.) *Trevoux* 1732. *in fol.* 5. *v.* 130. l.

Dictionnaire Historique, par M. Moreri. 1732. *in fol.* 6. *vol.*

Dictionnaire de Rimes, par M. Richelet. 1731. *in* 8. 5. l.

Description de la France par M. Piganiol de la Force. *in* 12. 8. *v. l. figures.*

Description de Versailles & de Marly, par le même auteur. 1730. *in* 12. 2. *vol. fig.* 5. l.

Description de Paris par Germain Brice. *in* 12. 4. *vol. figures.* 12. l.

Explication des Cérémonies de la Messe, par D. Devert. *in* 8. 4. *vol.* 18. l.

Explication des Cérémonies de la Messe, suivant les anciens auteurs, & les monumens de toutes les Eglises : avec des Dissertations & des notes sur les Liturgies de

tout le Monde chrétien, par le P. le Brun. 1726. *in* 8. 4. *vol.* 18. l.

Elémens des Mathématiques, par le P. Lamy. 1731. *in* 12. 3. l.

Elémens de Géométrie, par le même. *in* 12. 3. l.

Rhétorique, ou l'Art de parler, par le même. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Elémens des Mathématiques, par le P. Preſtet. *in* 4. 2. *vol.* 15. l.

Elémens de Méchanique & de Phyſique, par M. Parent. *in* 12. 3. l.

Entretiens ſur les Vies & les Ouvrages des Peintres & Architectes, par MM. Felibien. *in* 4. 3. *vo.* Les mêmes. *in* 12. 6. *vol.*

Eſſais de Montaigne. 1725. *in* 4. 3. *vol.*

Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, (par le P. Bouhours.) 1734. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Sentimens de Cleante ſur les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene par M. Barbier d'Aucourt. 1730. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit, (par le P. Bouhours,) *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Penſées ingenieuſes des Anciens & des Modernes, par le même. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

L'Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens. 1731. *in* 12. 6. *vol. fig.*

Eſprit des Converſations agréables, par M. Gayot de Pitaval. 1731. *in* 12. 3. *vol.* 7. l. 10. ſ.

L'Herminier (*Nic.*) *Summa Theologiæ ad uſum Scholæ accommodata*, 7. *tomis in* 8. *comprehenſa.* 24. l. 10. ſ.

Hiſtoire de France par demandes & réponſes, par M. Desfontaines *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire generale d'Angleterre par M. Rapin Thoyras. 1727. *in* 4. 10. *vol. figures.*

Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre, par le P. d'Orleans. 1724. *in* 12. 4. *vol.* 12. l.

Histoire des dernieres Révolutions d'Angleterre, par Burnet. *in* 12. 4. *vol*. 12. l.
Histoire critique des Pratiques Superstitieuses qui ont séduit les Peuples & embaraſſé les Sçavans, par le P. le Brun. *in* 12. 3. *vol*.
Loix Civiles, par M. Domat. 1734. *in fol*.
Lettres de Ciceron à Atticus, trad. en franç. avec le latin à côté, des notes & des remarques, par M. Mongault. *in* 12. 6 *vol*
Lettres de M. de Buſſy Rabutin. *in* 12. 7. *vol*.
Lettres Perſannes. 1730. *in* 12. 2. *vol*.
Méthode (appellée de Port-Royal,) pour apprendre la Langue Grecque. *in* 8.
Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. ſ.
Méthode (appellée de Port-Royal,) pour apprendre la Langue Latine. *in* 8.
Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. ſ.
Mille & une Nuit. *in* 12. 6. *vol*. 13. l. 10. ſ.
Mille & un Jour. 1729. *in* 12. 5. *vol*. 10. l.
Menagiana. 1729. *in* 12 4. *vol*. 10. l.
Mémoires & Avantures d'un homme de qualité qui s'eſt retiré du monde. *in* 12. 6. *vol*.
Novum J. C. Teſtamentum, Notis hiſtoricis & criticis illuſtratum. 1733. in 24. 50. ſ.
Idem ſine Notis. 1733. in 24. 35. ſ.
Office de la Semaine Sainte, en latin & en françois de toute grandeur.
Oeuvres de Moliere. 1734. *in* 4. 6. *vol*. *fig*.
Les mêmes. 1730. *in* 12. 8. *vol*. *fig*. 18. l.
Oeuvres de M. Patru. 1732. *in* 4. 2. *vol*. 15 l.
Oeuvres de Mad. de Villedieu. *in* 12. 12. *vol*.
Oeuvres de Clement Marot. *in* 12. 6. *vol*.
Oeuvres de M. Dernuſſon. *in* 4. 4. *vol*.
Petavii Rationarium Temporum. in 12. 2 vol.
Recueil de Chanſons notées. *in* 12. 6. *vol*.
Verité de la Religion par M. Deſmahis. 4. *vol*.
Voyage de France. *in* 12. 2. *vol*.

